

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Le projet pédagogique de Radio-Collège dans la décennie 1940
La conservation des institutions scolaires traditionnelles et la promotion des sciences

Par Kim Petit

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
comme exigence partielle de la
MAÎTRISE ÈS ART (HISTOIRE)

Sherbrooke
Février 2008

Composition du jury

Le projet pédagogique de Radio-Collège dans la décennie 1940
La conservation des institutions scolaires traditionnelles et la promotion des sciences

Kim Petit

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Louise Bienvenue, directrice de recherche
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

Léon Robichaud, directeur de recherche
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

Peter Gossage, évaluateur
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

Guy Laperrière, évaluateur
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

Résumé

Radio-Collège fut le service d'émissions éducatives de la radio francophone de Radio-Canada entre 1941 et 1956. Durant les années 1940, sur lesquelles s'attarde ce mémoire, le contenu diffusé sur les ondes se veut surtout éducatif. Des penseurs de la pédagogie y sont associés, comme Alcantara Dion, Albert Tessier ou Georges Perras. Instigateurs de certains changements dans les méthodes d'enseignement de l'époque, ils seront néanmoins d'ardents défenseurs du système scolaire traditionnel. Plusieurs membres du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle, tels le frère Marie-Victorin, le Dr Georges Préfontaine ou Léon Lortie, collaboreront aussi à Radio-Collège.

Jusqu'à présent, les études portant sur Radio-Collège se sont penchées sur sa contribution à la modernisation de la culture québécoise dans un contexte marqué, à partir de 1944, par le conservatisme du gouvernement Duplessis. Sans rejeter ces analyses, nous avons plutôt essayé de les nuancer. En effet, l'étude du contenu des causeries, du fonctionnement du service et de l'implication de divers collaborateurs à ce projet radiophonique montre l'attachement de Radio-Collège à certaines valeurs conservatrices, comme l'illustre surtout sa défense des humanités classiques.

Dans le contexte de la décennie 1940, caractérisée par la montée d'une insatisfaction par rapport au système traditionnel d'enseignement en place au Canada français, Radio-Collège se présente comme un des moyens pour venir rénover de l'intérieur – plutôt que de l'abolir, comme le souhaitent ses détracteurs – cette institution traditionnelle et élitiste. En effet, les critiques à l'égard des collèges classiques fusent de partout, pensons aux débats sur l'enseignement des sciences ou bien sur la formation inadéquate des clercs enseignants. Au même moment, la jeune communauté scientifique canadienne-française entreprend de nombreuses initiatives pour permettre au champ scientifique de se développer au Québec. Ainsi, la participation des scientifiques à Radio-Collège fait partie des mesures prises pour promouvoir les sciences au Canada français.

En somme, Radio-Collège joue un rôle d'agent de changement dans le Québec de la décennie 1940, mais cela dans une perspective de maintien du réseau d'enseignement secondaire traditionnel. Effectivement, pour les collèges classiques, Radio-Collège se présente comme un élément moderne qui pourrait les revigorer, tandis que les membres du mouvement scientifique de la première moitié du 20^e siècle s'en servent quant à eux pour continuer leur œuvre de promotion des sciences et de modernisation du champ scientifique.

Remerciements

Je désire, tout d'abord, remercier mes directeurs Louise Bienvenue et Léon Robichaud. Leurs réflexions, leurs exigences et leur patience m'ont permis de me dépasser et de faire de ce mémoire ce qu'il est. J'exprime également ma reconnaissance à Peter Gossage et Guy Laperrière pour leurs judicieux commentaires.

Je profite également de l'occasion pour remercier Mme Nathalie Lemay au Service de Documentation et Archives de Radio-Canada et Mme Monique Voyer à la Division des archives de l'Université de Montréal. En répondant à mes nombreuses questions et demandes de manière cordiale et efficace, elles ont amplement facilité mon travail.

Je désire souligner l'aide apportée par certains de mes collègues dans l'écriture de ce mémoire. Merci à Josée Mongeau pour sa persévérance et sa passion pour l'histoire et l'écriture qui m'ont inspiré tout au long de ma démarche. Mes remerciements vont aussi à Claude Tanguay pour ses corrections et ses commentaires, mais particulièrement pour son support moral.

Je veux aussi exprimer ma gratitude envers mes parents pour leur encouragement, ainsi qu'à Daniel Veillette sans qui je n'aurais jamais pensé entreprendre l'écriture d'un mémoire. Finalement, le plus gros de tous les mercis à Jean-François Bérard pour ses conseils et son aide, en particulier dans mon projet informatique.

Table des matières

Introduction	1
Bilan historiographique.....	6
Modernité.....	6
Modernité culturelle.....	8
Modernité et science	9
Modernité et collège classique.....	11
Radio et médias de masse	14
Modernité et médias de masse	14
La radio à ses débuts	15
Radio et éducation.....	18
Problématique et hypothèse	20
Sources et méthodologie	22
Chapitre 1 : Radio-Collège comme radio scolaire dans la décennie 1940	26
1.1 La radio scolaire.....	26
1.1.1 Le contexte de la radio scolaire au Canada et au Québec.....	28
Canada.....	28
Québec	29
1.1.2 Le discours de Radio-Canada par rapport à son projet d'émissions éducatives pour son réseau français.....	32
1.1.3 Le mandat de Radio-Collège	35
1.1.4 L'auditoire.....	38
L'auditoire cible.....	38
L'étendue de l'auditoire.....	40
1.2 Les stratégies pédagogiques.....	44
1.2.1 Les méthodes pour faciliter l'apprentissage	44
Le format des émissions.....	44
Les efforts pour perfectionner les méthodes d'enseignement par la radio	47
1.2.2 Les stratégies pour publiciser les émissions du service	51
Chapitre 2 : Radio-Collège à la rescousse d'une institution prestigieuse mais menacée : le collège classique	58
2.1 Un comité pédagogique composé de dirigeants du Comité permanent de l'enseignement secondaire	59
2.1.1 Le collège classique vit une période critique	60

Le débat sur l'enseignement obligatoire	61
Le virage vers la laïcisation des maîtres	63
Le débat sur l'enseignement des sciences au secondaire.....	65
2.1.2 La participation des collèges classiques aux émissions de Radio-Collège	68
2.2 La promotion des valeurs des collèges classiques dans le contenu des émissions .	70
2.2.1 L'importance de la culture générale	71
2.2.2 La nation	75
2.2.3 La religion.....	77
2.3 Un réseau	83
2.3.1 Une formation classique	83
2.3.2 Un réseau de collaborateurs issus de la communauté scientifique canadienne-française.....	84
Chapitre 3 : Radio-Collège comme tribune du mouvement scientifique canadien-français du début du 20^e siècle.....	91
3.1 Le contexte de la communauté scientifique.....	91
3.1.1 Une œuvre de vulgarisation : Radio-Collège.....	94
3.1.2 La promotion des carrières scientifiques	97
3.2 L'enseignement des sciences à Radio-Collège	100
3.2.1 L'importance des sciences dans le curriculum de Radio-Collège dans les années 1940.....	100
3.2.2 Les valeurs diffusées dans les contenus des émissions scientifiques	105
Les sciences comme humanités	106
Le nationalisme.....	108
3.3 Les changements de la fin des années 1940 à Radio-Collège	112
3.3.1 La maturation de la communauté scientifique	112
3.3.2 Nouveaux collaborateurs et nouveau contenu	114
Conclusion	118
Annexe 1 : Site Internet sur Radio-Collège	123
Bibliographie	128

Introduction

Radio-Collège voit le jour en 1941. Ce service d'émissions éducatives du réseau français de Radio-Canada, qui sera maintenu en ondes pendant une quinzaine d'années, diffuse un contenu pédagogique et culturel. Pendant la décennie 1940, sur laquelle portera plus spécifiquement notre étude, Radio-Collège s'adresse surtout aux étudiants des cours classiques et des universités. L'accent est alors mis sur le savoir scientifique. À première vue, Radio-Collège semble très innovateur dans le contexte des années 1940, marqué en partie par le règne du gouvernement du premier ministre Maurice Duplessis lié aux élites traditionnelles et prônant un nationalisme traditionaliste ainsi que des valeurs conservatrices. C'est d'ailleurs ce qu'ont souligné la plupart des auteurs qui se sont penchés sur le sujet en insistant sur le nombre d'intellectuels notables et de membres du mouvement scientifique canadien-français y ayant collaboré. Toutefois, lorsque l'on regarde de plus près les émissions, leurs contenus et la pensée de certains des collaborateurs, un côté plus orthodoxe du service transparait. Par exemple, le collège classique, institution traditionnelle d'éducation, semble y être étroitement associé. Ainsi, dans la première décennie de son existence, Radio-Collège possède des visées idéologiques qui peuvent apparaître paradoxales et c'est ce à quoi ce mémoire s'intéressera.

Radio-Collège s'éloigne de sa mission pédagogique au début de la décennie 1950 dans le but de rejoindre un plus vaste auditoire. En 1956, voyant le besoin d'un changement structurel, dû à la place de plus en plus grande occupée par la télévision dans l'espace

culturel québécois, Radio-Collège disparaît et est remplacé par le nouveau Service des émissions éducatives et des affaires publiques lequel est doté d'une mission plus large.

Jusqu'à l'arrivée de la télévision dans les années 1950, l'impact de la radio se révèle très important sur la vie culturelle et intellectuelle des Québécois. Comme l'expliquent Linteau, Durocher et Robert, « d'un côté, elle permet à de nouveaux groupes d'avoir un accès direct et régulier à des activités culturelles dont ils avaient été pratiquement coupés jusqu'alors en raison de l'éloignement ou du manque de moyens : théâtre, littérature, musique. De l'autre, elle offre aux créateurs professionnels – musiciens dramaturges, comédiens, écrivains – un marché élargi, et donc une source de revenus appréciables»¹. La radio devient un moyen de diffusion très puissant et influence tous les secteurs de la vie culturelle et intellectuelle.

Au Québec, les années 1940 représentent une époque bouillonnante. La période est caractérisée par l'accélération de l'industrialisation liée à la guerre, l'urbanisation, une forte poussée démographique surtout après 1945, ainsi qu'une croissance économique hors de l'ordinaire. Cependant, la prospérité de la province n'est pas générale, plusieurs inégalités subsistent encore dans la population. Par exemple, les francophones au Québec ne sont pas maîtres de leur économie. Comme le soulignent les auteurs de l'ouvrage *Histoire du Québec contemporain*, « une proportion importante des Canadiens français sont défavorisés par un niveau de scolarisation peu élevé et par une faible qualification

¹ Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 176.

professionnelle, ce qui les confine aux emplois les moins bien rémunérés »². En outre, les institutions sociales québécoises sont de plus en plus désuètes. Le système d'éducation en place ne peut répondre à la forte augmentation de la clientèle scolaire.

Les collèges classiques privés qui occupent toujours une place capitale dans le système d'enseignement connaissent à l'époque une expansion. Cependant, ils ne peuvent répondre à la hausse de la population scolaire puisqu'ils n'ont pas les ressources financières et humaines nécessaires. Puis, la majorité des parents n'ont pas les moyens d'y inscrire leur enfant. Les collèges classiques refusent aussi que le rôle privilégié qu'ils détiennent dans le système d'éducation soit remis en cause. Plusieurs débats ébranlent la société québécoise dans les décennies 1930 et 1940, tels ceux portant sur l'enseignement obligatoire et sur l'enseignement des sciences. Certaines réformes éducatives ont certes lieu, mais toujours à l'intérieur des institutions traditionnelles. Par exemple, en 1941, « pour mieux préparer les prêtres à l'enseignement au secondaire », l'École normale secondaire est mise sur pied par des membres du Comité permanent de l'enseignement secondaire, groupe à la tête de collèges classiques³. Dans la décennie 1940, les collèges classiques sont à la recherche de moyens pour revigorer leur institution devenant anachronique par rapport aux nombreux changements sociaux. Quelques penseurs de la pédagogie, soucieux de contribuer à cette revitalisation du cours classique, sont associés à Radio-Collège, comme Alcantara Dion o.f.m. et les abbés Georges Perras et Albert

² *Ibid.*, p. 205.

³ Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p.71.

Tessier⁴. Ces derniers sont les instigateurs d'un certain nombre de réformes qui ont pour but la conservation du système scolaire traditionnel.

De plus, bon nombre d'intellectuels et d'universitaires de l'époque critiquent le système en place qui, selon eux, causerait l'infériorité économique des francophones au Québec. Les membres du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle sont de ce groupe. Le mouvement scientifique au Québec est encore jeune dans la décennie 1940, puisque ce n'est qu'en 1920 que l'enseignement universitaire moderne s'implante véritablement dans la province. Auparavant, les universités francophones formaient surtout des prêtres, des médecins ou des avocats⁵. Par contre, même dans les années 1940, les carrières scientifiques restent peu populaires auprès des jeunes canadiens-français⁶. Les scientifiques, à l'époque, tentent de faire valoir la cause de la culture scientifique au Canada français, car rien n'est encore gagné. L'épanouissement progressif du champ scientifique sera dû en grande partie aux luttes et au rayonnement de plusieurs membres du mouvement scientifique. Selon Chartrand, Duchesne et Gingras, pour développer la culture scientifique chez la population francophone du Québec, « les chefs de file de la jeune communauté scientifique s'appliquent à intervenir sur plusieurs fronts en donnant des conférences publiques, animant des émissions radiophoniques et

⁴ Alcantara Dion, o.f.m. et l'abbé Georges Perras sont membres du Comité permanent de l'enseignement secondaire qui chapeaute les collèges classiques. L'abbé Albert Tessier est à l'époque visiteur des écoles ménagères et titulaire de la chaire en histoire du Canada à l'Université Laval.

⁵ Marcel Fournier et Louis Maheu, « Nationalisme et nationalisation du champ scientifique québécois », *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 2 (1975), p. 93.

⁶ Raymond Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) », dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 192.

aussi en créant une tradition scientifique nationale grâce à l'histoire des sciences »⁷. Radio-Collège, dès ses débuts, accueille plusieurs de ces chefs de file comme le frère Marie-Victorin, Léon Lortie, Louis Bourgoïn ou le Dr Georges Préfontaine⁸.

La majorité des émissions sont diffusées sous forme de causeries, c'est-à-dire des conférences de 15 à 30 minutes souvent suivies d'une dramatisation illustrant le propos du conférencier. Hebdomadairement, Radio-Collège offre des pièces de théâtre intégrales. D'autres émissions du type club de lecture, questionnaires-concours, forums avec des invités, discussions, courrier ou bien clubs d'auditeurs ont aussi lieu selon la saison en cours. Dans la décennie 1940, la plupart des émissions sont présentées en fin d'après-midi les jours de semaine. Certaines émissions, comme le théâtre de Radio-Collège, sont diffusées le dimanche en matinée. Cependant, dans les dernières années du service, plusieurs émissions sont déplacées en fin de soirée pendant la semaine pour ne pas interférer avec les heures de grande écoute télévisuelle.

En plus de donner accès à plusieurs écoles de pensée et aux courants internationaux de culture, Radio-Collège dispense auprès du public québécois un grand nombre de connaissances dans les domaines aussi variés que les sciences, les sciences humaines, la spiritualité et l'art. Ce service de Radio-Canada a diffusé des émissions culturelles et éducatives en moyenne six heures par semaine pendant 15 ans. Ces émissions ont donc

⁷ Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1987, p. 269.

⁸ À l'époque, Marie-Victorin est directeur du Jardin botanique et de l'Institut botanique de l'Université de Montréal. Très populaire auprès du public canadien-français et des autres intellectuels, il s'intéressera grandement aux problèmes de son temps. Léon Lortie, pour sa part, est professeur de chimie à la faculté des sciences de l'Université de Montréal. Il sera, entre autres, élu président de l'ACFAS pour l'année 1948-1949. Le Dr Georges Préfontaine est quant à lui directeur de l'Institut de biologie de l'Université de Montréal lorsqu'il participera à *Radio-Collège*.

été écoutées par toute une génération qui avait désormais accès à un univers de connaissances diversifiées.

Bilan historiographique

Modernité

Plusieurs auteurs ont réfléchi sur l'avènement de la modernité au Québec et ont proposé à cet égard des chronologies différentes. Les historiens que l'on peut qualifier de traditionnels datent la modernité de la société québécoise au moment de la Révolution tranquille, tandis que les historiens « modernistes » ou « révisionnistes » s'attardent à montrer des signes de modernité bien avant les années 1960. La question de la modernité au Québec est un débat historiographique en soi que nous ne désirons pas reprendre dans son entièreté⁹. Nous allons plutôt examiner les principales interprétations de l'avènement de la modernité au Québec en mettant l'accent sur sa dimension culturelle, intellectuelle et sur les médias de masse.

Beauchemin, Bourque et Duchastel ont travaillé sur la modernité dans les discours du gouvernement Duplessis pour leur ouvrage, *Restons traditionnels et progressifs*¹⁰, paru en 1988. Par la suite, ils ont étudié les discours du clergé à la même période, ce qui a donné

⁹ Ce débat a pris naissance suite à un article de Ronald Rudin paru en 1992 dans le *Canadian Historical Review* où il faisait une critique sur l'historiographie québécoise. Ronald Rudin, « Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing », *Canadian Historical Review*, vol. 73, no 1 (mars 1992), p. 30-61. Cet article fut traduit en français et publié à l'hiver 1995 : Ronald Rudin, « La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no 2 (hiver 1995), p. 9-42. Plusieurs historiens « révisionnistes » ont répondu à l'article de Rudin dans la même revue. *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no 2 (hiver 1995).

¹⁰ Gilles Bourque et Jules Duchastel, *Restons traditionnels et progressifs*, Montréal, Boréal, 1988, 399 p.

lieu à un article, « L'Église, la tradition et la modernité »¹¹, publié en 1991. Le regard qu'ils posent sur le sujet est surtout politique. La Révolution tranquille signifie à leurs yeux la rupture entre la modernité et la tradition. Le début de l'État moderne au Québec est représenté par la disparition de l'État libéral et du gouvernement Duplessis remplacé par l'État providence. Toutefois, ils ne nient pas les signes de modernité apparus avant la fin des années 1950 et qui dépassent largement, selon eux, le seul développement économique. L'Église et le gouvernement de Duplessis, incapables d'ignorer la modernité, ont tenté, disent-ils, de l'introduire dans leurs discours pour la tourner à leur avantage. Mais, cet entêtement des élites traditionnelles à soumettre le modernisme au traditionalisme a permis, au contraire, « de créer les conditions nécessaires à la Révolution tranquille »¹².

Linteau, Durocher et Robert dans leur ouvrage de synthèse sur le Québec contemporain consacrent tout un chapitre à l'affirmation de la modernité¹³. Ils tentent de définir le mouvement de modernisation se produisant à partir des années 1930. La contestation des idéologies du traditionalisme conservateur et l'ouverture aux tendances artistiques et intellectuelles internationales d'avant-garde sont les grandes caractéristiques de cette modernisation identifiées par les auteurs¹⁴. Est-ce que Radio-Collège possède aussi ces caractéristiques? Il faudra le vérifier de manière plus systématique dans notre étude, mais on peut d'ores et déjà affirmer qu'elle dispensa auprès du public québécois un nombre considérable de connaissances pendant 15 ans et donna accès à plusieurs écoles de pensée

¹¹ Jacques Beauchemin, Gilles Bourque et Jules Duchastel, « L'Église, la tradition et la modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 32, no 2 (1991), p. 175-197.

¹² *Ibid.*, p. 179.

¹³ P. Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, p. 401-417.

¹⁴ *Ibid.*, p. 401.

et aux courants universels de culture. Par ailleurs, elle fut aussi associée au Comité permanent de l'enseignement secondaire qui chapeautait les collèges classiques, ces institutions d'enseignement traditionnelles. Dans cette étude, nous nous interrogerons sur ce paradoxe.

Modernité culturelle

Dans *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* publié en 1986, Yvan Lamonde et Esther Trépanier s'attardent eux aussi sur la modernité culturelle au Québec, c'est-à-dire sur « l'histoire des pratiques culturelles qui, au sein de la formation québécoise, ont dessiné les configurations de notre propre modernité »¹⁵. Pour les deux auteurs, la modernité culturelle au Québec prend vie à la fin du 19^e siècle, dès le début des processus d'industrialisation de la société québécoise et l'apparition de pratiques définies en opposition au clérico-nationalisme dominant. Par exemple, les phénomènes d'industrialisation et d'urbanisation vont permettre le développement rapide des médias de masse, donc l'ouverture d'une culture dite populaire. De 1872 à 1891, le tirage des journaux canadiens-français triplera à Montréal et quintuplera dans la province¹⁶.

Vingt ans plus tard, avec leur ouvrage collectif *Construction de la modernité au Québec* publié en 2004, Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge ont voulu revenir sur ce qu'avaient fait Trépanier et Lamonde¹⁷. Constatant que dans la province, il est maintenant impossible de faire « table rase des prédécesseurs », elles désirent pousser la réflexion à

¹⁵ Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 11.

¹⁶ Elzéar Lavoie, « La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950) », dans Y. Lamonde et E. Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, p. 257.

¹⁷ Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dir., *Construction de la modernité au Québec : Actes du colloque international* (Montréal, 6, 7 et 8 novembre 2003), Montréal, Lanctôt Éditeur, 2004, 380 p.

partir de « notre actualité »¹⁸. Plusieurs jeunes chercheurs participent au projet, ce qui montre que la question suscite encore beaucoup d'intérêt. La construction de la modernité est analysée sous plusieurs angles : dans les arts particulièrement, la littérature, la langue et la politique. Jocelyn Létourneau nous présente dans cet ouvrage trois intellectuels entrepreneurs de la modernité : Pierre Trudeau, Pierre Vallières et Fernand Dumont¹⁹. Ce qui nous semble surtout intéressant dans cet article est la réflexion autour de la modernité. Comme plusieurs autres auteurs, Létourneau fait du savoir un élément fondamental dans l'avènement de la modernité. Il définit cette dernière selon trois caractéristiques : « la primauté de la raison sur toute autre forme de rapport au monde ; l'élévation, au rang de l'histoire, de l'individu conscient de son identité singulière et autonome ; l'idée de progrès comme principe et vecteur d'évolution du monde²⁰ ». L'accent est mis sur la libéralisation de l'être par la connaissance, par la raison. Ces caractéristiques soulignent l'importance de personnages comme les intellectuels et les scientifiques dans la construction de la modernité au Québec.

Modernité et science

Le développement du champ scientifique au Québec est aussi lié à l'avènement de la modernité. Avec son ouvrage *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, paru en 1986, Marcel Fournier développe relativement le même point de vue que Lamonde et Trépanier sur ce sujet²¹. Cependant, comparativement aux autres auteurs, il ne parle pas de rupture, mais plutôt d'une « lente évolution sous le signe de

¹⁸ *Ibid.*, p. 7-8.

¹⁹ Jocelyn Létourneau, « Penseurs, passeurs de la modernité dans le Québec des années cinquante et soixante », dans G. Michaud et É. Nardout-Lafarge, dir., *Construction de la modernité au Québec...*, p. 53-64.

²⁰ *Ibid.*, p. 54.

²¹ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, 239 p.

l'équilibre »²². Selon son interprétation, la modernité, prenant forme au milieu du 19^e siècle au Québec, s'introduit progressivement puisqu'elle implique des changements importants dans l'économie, l'organisation sociale et la politique²³. Certains intellectuels, par leur implication dans le développement de nouvelles disciplines et spécialités scientifiques, ont contribué à la modernisation de la culture québécoise. Fournier nous présente, entre autres, Édouard Montpetit, étroitement associé à la création de l'université moderne et le frère Marie-Victorin, collaborateur à Radio-Collège, mais surtout chef de file des tenants de la rationalité scientifique.

Comme nous l'explique Fournier, pendant que les gouvernements québécois de la première moitié du XX^e siècle prônent un laisser-faire dans le domaine économique, les sciences s'institutionnalisent puisque les changements dans la société québécoise demandent une « plus grande rationalisation de la gestion des ressources naturelles et humaines et une utilisation plus systématique des savoirs spécialisés et professionnels »²⁴. La modernisation de la société devient étroitement liée à la professionnalisation des savoirs. L'auteur avance que c'est le savoir, entre les mains des intellectuels québécois, qui viendra contrebalancer le pouvoir des élites traditionnelles. Il n'est pas le seul à soutenir cette théorie. En effet, dans son article « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) », paru dans l'ouvrage de Lamonde et Trépanier, Raymond Duchesne démontre

²² *Ibid.*, p.8.

²³ Fournier avait développé l'idée que la transformation des structures sociales québécoises avait permis au système universitaire de se moderniser et par le fait même à l'activité scientifique de devenir plus centrale au sein de la société au Canada français, dans Marcel Fournier et Louis Maheu, « Nationalisme et nationalisation du champ scientifique québécois », *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 2 (1975), p. 89-113.

²⁴ M. Fournier, *L'entrée dans la modernité...*, p. 9.

que la professionnalisation des sciences, mais surtout l'institutionnalisation de l'enseignement pour former des scientifiques et des ingénieurs, ainsi que la recherche scientifique, est un signe de renouvellement, de l'entrée du Québec dans l'ère industrielle²⁵. La modernisation du système universitaire permet l'emploi de jeunes professeurs qui s'impliqueront plus tard dans les débats sur la société québécoise. De nombreux universitaires œuvreront à Radio-Collège et feront un travail de vulgarisation auprès du grand public : dans le domaine des sciences, pensons à Louis Bourgoïn, professeur à la Polytechnique ou Léon Lortie et dans le secteur des sciences humaines, Luc Lacourcière ou Albert Tessier.

Modernité et collège classique

La plupart de ces intellectuels ont reçu leur formation dans les collèges classiques. L'ouvrage le plus important et le plus complet lorsqu'il s'agit de ces institutions scolaires est sans contredit celui de Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, paru en 1978²⁶. L'auteur explique que l'idéologie des collèges classiques est basée sur la tradition. La nation et la religion sont les deux piliers du discours des humanités classiques²⁷. Néanmoins, les changements structurels qui se produisent au Québec comme l'urbanisation, l'industrialisation et l'augmentation substantielle de la population obligent les collèges classiques à innover à certains égards au cours du 20^e siècle. Par exemple, pendant l'entre-deux-guerres on permettra à quelques écoles d'organiser un cours secondaire sans grec et plusieurs collèges classiques pour filles ouvriront leur porte.

²⁵ Raymond Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) », dans Y. Lamonde et E. Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, p. 189-230.

²⁶ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, 287 p.

²⁷ *Ibid.*, p. 243.

Des idées de réforme sont proposées, mais toujours à l'intérieur des institutions traditionnelles²⁸.

Dans son mémoire de maîtrise déposé en 1991, Johanne Rochette étudie le débat sur l'enseignement des sciences auquel doivent faire face les collèges classiques dans la première moitié du 20^e siècle²⁹. L'auteure explique que plus l'industrialisation avance, plus certains réformistes critiquent les collèges classiques. Ces derniers « considèrent de plus en plus que cette institution est inadaptée aux besoins des Canadiens français »³⁰. Ils désirent qu'une plus grande place soit faite aux sciences dans le curriculum des collèges classiques dans le but de diriger un nombre plus important de bacheliers vers les carrières commerciales, industrielles et scientifiques. Rochette explique que le discours des prêtres-éducateurs cherchait à défendre les humanités, car les demandes des réformistes venaient bouleverser leur « conception traditionnelle » du cours classique³¹. Dans son ouvrage sur le collège Sainte-Marie, Jean Cinq-Mars souligne aussi l'importance du débat sur l'enseignement des sciences³². Ce dernier aborde également d'autres polémiques entourant le collège classique et les changements dans la société canadienne-française. Par exemple, les Jésuites, dirigeants du collège Sainte-Marie, étaient contre la Loi sur l'enseignement obligatoire (1943) puisqu'elle allait à l'encontre de « l'ordre des choses »³³.

²⁸ *Ibid.*, p. 71.

²⁹ Johanne Rochette, *Les débats sur l'enseignement des sciences dans les collèges classiques au Québec, 1929-1953*, mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991, 375 p.

³⁰ *Ibid.*, p. 1.

³¹ *Ibid.*, p. 357.

³² Jean Cinq-Mars, *Histoire du collège Sainte-Marie de Montréal 1848-1969*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, 517 p.

³³ *Ibid.*, p. 150.

L'article de Louis LeVasseur, publié en 2002, montre, lui aussi, que la vision du monde des clercs à la tête des collèges classiques « s'articulait difficilement à la modernisation de la société canadienne-française et particulièrement au modèle culturel scientifique auquel s'identifiait de plus en plus l'élite libérale de la société »³⁴. L'auteur a analysé les fondements de l'idéologie à la base des programmes de l'enseignement classique des années 1920 jusqu'aux années 1960. Comme Galarneau, 25 ans auparavant, LeVasseur a identifié les deux piliers de cette idéologie : la nation et la religion. Le sociologue ajoute que la pensée des collèges classiques est non moderne puisque « les sphères de la culture (connaissance, morale, esthétique) » sont vues en relations entre elles, tandis que l'idéologie moderne pense ces sphères de façon autonome. Donc, les matières enseignées dans les collèges classiques convergent toutes vers la même finalité : l'assimilation des valeurs religieuses catholiques. Ainsi, les collèges classiques, d'après les analyses de LeVasseur, Cinq-Mars, Rochette et Galarneau, restent idéologiquement traditionnels même s'ils sentent un besoin de se réformer. Si les collèges classiques cherchent à innover, est-ce que Radio-Collège est une de leurs solutions pour répondre à la modernisation de la société, et ce, sans pour autant changer le système scolaire?

³⁴ Louis LeVasseur, « L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle : une vision du monde en difficile harmonie avec la modernisation de la société québécoise », *Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 14, no 1 (2002), p. 35-66.

Radio et médias de masse

Modernité et médias de masse

Même si les médias de masse ont fait l'objet de plusieurs études³⁵, peu de choses ont été écrites sur la radio et la modernité. Dans l'article d'Elzéar Lavoie, intitulé « La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950) », une section est dédiée à la radio³⁶. Contrairement à la plupart des auteurs qui lient la modernité à l'industrialisation ou bien à la contestation des idéologies traditionnelles, Lavoie la renvoie à l'alphabétisation. En effet, la modernité populaire ou la consommation de masse d'un imprimé populaire apparaît lorsque le plus grand nombre a accès à cet imprimé sur une base quotidienne³⁷. Toutefois, ce n'est qu'en 1865 que s'implante un quotidien régulier francophone au Québec.³⁸

Au même titre que d'autres médias de masse comme les journaux à fort tirage, la radiodiffusion fut aussi un véhicule de modernisation. La radio devient « le média » de la culture populaire pendant l'entre-deux-guerres et permet de démocratiser la parole publique au Québec³⁹. Lavoie montre que les médias de masse doivent se présenter comme un compromis entre la modernité et la tradition ; un compromis vis-à-vis les valeurs traditionnelles portées par des organes tels l'Église et le gouvernement, mais aussi

³⁵ Nous avons qu'à penser aux travaux de Jean De Bonville sur la presse écrite : Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de L'Université Laval, 1988, 416 p. et Jean De Bonville, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, 223 p.

³⁶ E. Lavoie, « La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950) », dans Y. Lamonde et E. Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, p. 253-298.

³⁷ *Ibid.*, p. 255.

³⁸ *Ibid.*, p. 256.

³⁹ *Ibid.*, p. 277.

comme une conciliation entre le populaire et l'élitisme⁴⁰. Pour développer cette thèse du compromis entre modernité et tradition, Michèle Martin, Béatrice Richard et Dina Salha étudient un hebdomadaire consacré à la radio, soit *Radiomonde*⁴¹. Reprenant le concept de rupture avec la tradition pour expliquer la modernité, elles qualifient de pré-modernité les signes de changements dans cet hebdomadaire qui souvent aura un contenu à caractère traditionnel. Par sa contribution à la formation d'une culture proprement québécoise, *Radiomonde* est présenté comme un précurseur de la Révolution tranquille. La revue, étudiée de 1939 à 1951, a comme objectif de faire de la radio un « média de masse essentiel à l'expansion de la culture canadienne-française, à la survie d'une culture populaire de qualité »⁴². Toutefois, cet article semble utiliser l'idée réductrice que la « vraie » modernité du Québec, même sur le plan culturel, n'arrive véritablement qu'au moment de la Révolution tranquille.

La radio à ses débuts

Paru en 1971, l'article d'Elzéar Lavoie, « L'évolution de la radio au Canada français avant 1940 », est l'initiateur de l'histoire de la radio au Québec⁴³. À l'aide de données quantitatives, Lavoie expose les conditions socioéconomiques de la radiodiffusion à ses débuts. Il réussit à saisir le contexte de réception de la radio par rapport à celui de diffusion et au contenu. Pour ce qui est de la réception, l'auteur souligne que le Québec possédait peu de postes radio comparativement au reste du Canada, particulièrement dans le monde rural. Un phénomène plus large explique ce retard radiophonique des

⁴⁰ *Ibid.*, p. 287.

⁴¹ Michèle Martin, Béatrice Richard et Dina Salha, « La pré-modernité de *Radiomonde*: un pas hésitant vers un Québec moderne », *Histoire sociale*, vol. 33, no 65 (2000), p. 37-57.

⁴² *Ibid.*, p. 38.

⁴³ Elzéar Lavoie, « L'évolution de la radio au Canada Français avant 1940 », *Recherches sociographiques*, vol. 12, no 1 (janvier - avril 1971), p. 17-49.

cultivateurs canadiens-français : ils faisaient face à des difficultés économiques et devaient faire des choix devant les outils de progrès qui s'offraient à eux, comme l'automobile, l'électrification, le téléphone et les postes radio. La campagne québécoise est ainsi reléguée au dernier rang par rapport à la consommation de ces autres moyens de modernisation⁴⁴. Sur le plan de la diffusion, les statistiques sur le nombre de postes émetteurs sont aussi peu reluisantes pour le Québec, particulièrement en ce qui a trait aux stations francophones. Même après 1936, avec l'arrivée de la radiodiffusion d'État, seule la section anglaise de Radio-Canada se présentait comme pancanadienne. La radio ne deviendra réellement un média de masse qu'à partir des années 1940. Pagé et Belleau posent l'hypothèse que la radio a « tenu une place privilégiée dans la vie culturelle de la communauté » dans un article paru en 1986, « Jalons pour une histoire de la radio du Québec 1940-1965 »⁴⁵. Ils reprennent l'étude où Lavoie avait laissé, soit au début de la décennie 1940. À partir de cette décennie, avec l'aide de la consommation de masse, la radio permet l'avènement d'une culture de masse au Québec et l'expansion d'autres industries culturelles, comme le disque ou le film. Le nombre d'émetteurs, de récepteurs, ainsi que les investissements dans le domaine augmentent sans cesse. Néanmoins, le Québec reste toujours un peu en retard dans ce secteur comparativement au Canada anglais. L'évolution de la radio au Québec est fortement reliée aux mutations de la société.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁵ Pierre Pagé et Jacques Belleau, « Jalons pour une histoire de la radio du Québec 1940-1965 », *Communication et information*, vol. 4, no 2 (hiver 1986), p. 116-122.

Les historiens de langue anglaise se sont aussi penchés sur les débuts de la radio au Canada, mais la plupart du temps en étudiant les politiques de radiodiffusion⁴⁶. Sans passer par-dessus la manière dont étaient régulées les ondes, Mary Vipond, pour sa part, dans son ouvrage paru en 1992 sur la première décennie de la radio, s'intéresse à la relation entre les diffuseurs, les fabricants et les auditeurs ou les consommateurs⁴⁷. Au départ, le lien se faisait surtout entre les fabricants et les diffuseurs, mais les auditeurs ont rapidement fait pression pour avoir des appareils radio supérieurs et une meilleure programmation. En outre, une forte compétition entre les stations canadiennes et américaines caractérise les débuts de la radiodiffusion au Canada. Cette peur de l'américanisation de la culture canadienne sera plus tard une des raisons de la création de la Société Radio-Canada⁴⁸. La radio deviendra un phénomène populaire dès ses débuts dans la décennie 1920 et symbolisera l'espoir de la génération d'après-guerre⁴⁹.

⁴⁶ Ceci n'est sûrement pas étranger au fait que le gouvernement fédéral est le décideur en matière des politiques de radiodiffusion et que celles-ci furent largement influencées par le nationalisme canadien-anglais. Le développement d'un système national de radio et de télévision y est présenté comme étant essentiel à la formation d'une identité et d'une unité canadienne. De plus, les deux ouvrages clés sur l'histoire de la radio ont été écrits dans les années 1960 et par d'anciens dirigeants de la CBC. E. Austin Weir, *The Struggle for National Broadcasting in Canada*, Toronto, The Canadian Publishers, 1965, 477 p. et Frank Peers, *The Politic Broadcasting 1920-1951*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, 466 p.

⁴⁷ Mary Vipond, *Listening in the First Decade of Canadian Broadcasting 1922-1932*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992, 380 p.

⁴⁸ Cependant, Vipond explique dans une autre étude que le Québec était peu affecté par l'américanisation. Le facteur linguistique a eu plutôt l'effet d'encourager la production locale et de protéger les francophones de la culture populaire américaine jusqu'à un certain point. Mary Vipond, *The Mass Media in Canada*, Toronto, James Lorimer & Company, Publishers, 1992, p. 44. La question de la spécificité de la production radiophonique québécoise dans les débuts de la radio est très populaire dans l'historiographie récente. Par exemple, Michel Filion, *Radiodiffusion et société distincte. Des origines de la radio jusqu'à la Révolution tranquille au Québec*, Laval, Méridien, 1994, 239 p., Greg Marc Nielsen, *Le Canada de Radio-Canada : Sociologie critique et dialogisme culturel*, Toronto, Éditions du Gref, Coll. Theoria, no 4, 1994, 202 p. et Marc Raboy, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion*, trad. de l'anglais par Pierre Desrosiers, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Montréal, Éditions Liber, 1996, 569 p.

⁴⁹ M. Vipond, *Listening in the First Decade of Canadian Broadcasting 1922-1932*, p. 24.

Radio et éducation

La forte influence sur la vie culturelle que l'on a attribuée à la radio a permis la création de plusieurs projets radiophoniques dans le domaine de l'apprentissage, autant populaires que destinés à un public précis. Toutefois, peu de choses ont été écrites sur la radio éducative. L'historiographie de ce genre radiophonique est plus riche chez les Canadiens anglais qui ne s'intéressent malheureusement que d'une manière très marginale au cas québécois⁵⁰. Richard S. Lambert, ancien directeur de la radio scolaire à la Canadian Broadcasting Corporation, a publié un ouvrage *School Broadcasting in Canada* à la fin de son mandat, en 1963⁵¹. Soulignant le travail accompli dans le domaine de la radiodiffusion éducative canadienne, l'auteur accorde cependant peu d'intérêt au Québec. Les rares pages consacrées au Canada français portent néanmoins sur Radio-Collège et sur le refus du gouvernement québécois de collaborer avec la radio d'État dans l'élaboration d'une radio scolaire de niveau national. Le gouvernement québécois désirait mettre sur pied son propre réseau de stations radiophoniques et y diffuser des émissions de type éducatif. C'est pour cette raison que, comparativement aux autres provinces, le Québec ne possédait pas de radio scolaire qui se collait aux programmes des écoles élémentaires, mais plutôt une radio éducative s'adressant aux étudiants des cours classiques et des universités, mais aussi au grand public⁵². Dans cette publication, l'auteur semble vouloir revenir sur le travail qu'il a fait pendant 20 ans et montrer comment le

⁵⁰ Une émission d'éducation populaire comme *National Farm Radio Forum* (1941-1965) à la CBC où des groupes agricoles se réunissaient pour discuter de problèmes économiques et sociaux fut étudiée à plusieurs reprises. Par exemple, Ron Faris, *The Passionate Educators: Voluntary Associations and the Struggle for Control of Adult Educational Broadcasting in Canada 1919-1952*, Toronto, Peter Martin Associates Ltd., 1975 et plus récemment Eleanor Beattie, *Public Education in the Mass Media: National Farm Radio Forum on CBC Radio*, thèse de doctorat, Montréal, Université Concordia, 1999, 319 p.

⁵¹ Richard S. Lambert, *School Broadcasting in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1963, 223 p.

⁵² *Ibid*, p. 100.

système canadien-anglais fonctionne sans problème en faisant de la « vraie » radio scolaire.

L'étude la plus complète sur Radio-Collège est l'ouvrage de l'historien de la radio Pierre Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec*⁵³. L'auteur analyse le support de la radio comme diffuseur de culture savante. Pour Pagé, Radio-Collège est un prolongement médiatique des études supérieures, s'adressant aux étudiants des collèges classiques, universités et écoles normales. Les points forts de ce projet, selon lui, sont une équipe de collaborateurs compétents, pour la plupart des universitaires, mais surtout son lien avec les institutions d'enseignement supérieur. Il souligne aussi le caractère pédagogique de Radio-Collège en démontrant que le contenu était « méthodiquement programmé » ; le tout était « présenté comme un discours global sur la culture »⁵⁴. Par exemple, la saison 1947-1948 fut consacrée au XVIIIe siècle et l'année suivante au XIXe siècle.

Malgré l'intérêt de cette étude, l'analyse nous apparaît manquer de nuance et de profondeur. Pagé idéalise Radio-Collège. Il voit ce service de Radio-Canada comme un effort d'éducation sans précédent et de modernisation de la société québécoise⁵⁵. À notre avis, Radio-Collège pouvait être bien moderne sur plusieurs points, mais elle restait toujours de connivence avec une des formes traditionnelles d'éducation, le collège classique. Par ailleurs, Pagé étudie particulièrement le théâtre comme secteur privilégié de la culture savante, laissant de côté plusieurs domaines importants de ce service.

⁵³ Pierre Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec : les cours universitaires à la radio, le Service de Radio-Collège, le théâtre de répertoire international*, Montréal, Maxime, 1993, 133 p.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 109.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 14.

Toutefois, l'étude de Pagé nous montre l'ampleur qu'a pris ce service de radio éducative, par sa longévité, son rayonnement international (collaboration avec l'UNESCO en 1946) et la place qu'il occupait dans l'horaire de Radio-Canada⁵⁶.

Marie-Thérèse Lefebvre dans un article paru en 2006 met aussi en relief le caractère moderne de Radio-Collège⁵⁷. Le service d'émissions éducatives de Radio-Canada aurait été un précurseur de la Révolution tranquille, soutient-elle à son tour. La musicologue souligne « l'inquiétude existentielle » qui ressort du discours de Radio-Collège, du moins après 1949. Radio-Collège aurait permis de modifier la façon de penser des auditeurs en les incitant à réfléchir par eux-mêmes. Les émissions seraient le « reflet d'une crise de la pensée des années cinquante »⁵⁸. L'auteure analyse les textes des émissions en s'arrêtant particulièrement aux années 1950. Le caractère scolaire du service est ignoré. L'accent est mis sur l'aspect modernisateur et contemporain de Radio-Collège.

Problématique et hypothèse

Bien que l'importance de Radio-Collège ait déjà été soulignée par certaines études (Pagé, 1993 ; Lefebvre, 2006), plusieurs questions restent en suspens quant à son orientation idéologique et à son projet éducatif. En outre, l'historien de la radio Elzéar Lavoie estime que Radio-Collège agissait comme « béquille » pour les collèges classiques⁵⁹. Nous

⁵⁶ En 1995, Pierre Pagé a publié un article sur *L'Heure provinciale*, une émission radio éducative à CKAC diffusée dans les années 1930. Dans cet article, Pagé utilise pratiquement les mêmes hypothèses que pour *Radio-Collège*. Pierre Pagé, « Édouard Montpetit et Henri Letondal, les créateurs d'une radio éducative : *L'Heure provinciale* (1929-1939) », *Fréquence – Frequency*, no 3-4 (1995), p. 55-86.

⁵⁷ Marie-Thérèse Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 233-275.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 235.

⁵⁹ Elzéar Lavoie, « La constitution d'une modernité culturelle... », p. 281. Elzéar Lavoie a par contre évoqué cette idée pour la première fois dans « Gérard Morisset et les médias du Canada français », dans

avons constaté que cette dimension n'avait pas été approfondie dans l'historiographie sur le sujet. On a tout simplement soutenu la thèse modernisante qui apparaissait la plus vraisemblable à première vue. Un premier survol des sources nous a incité à pousser cette analyse.

Tout compte fait, les historiens ont peu étudié l'influence des collaborateurs de Radio-Collège dans la réalisation de ce projet radiophonique, et cela peut expliquer l'interprétation exagérément modernisante de son rôle retenu par l'historiographie. Des penseurs de la pédagogie y sont associés, comme Alcantara Dion, Albert Tessier ou Georges Perras. Instigateurs de certains changements dans les méthodes d'enseignement de l'époque, ils seront aussi paradoxalement d'ardents défenseurs du système scolaire traditionnel. Plusieurs membres du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle, tels Marie-Victorin ou Léon Lortie, collaboreront aussi à Radio-Collège.

Nous ne rejetons pas les analyses de Marie-Thérèse Lefebvre et de Pierre Pagé sur le caractère innovateur de Radio-Collège ou celle d'Elzéar Lavoie sur le rôle de cataplasme de ce service radiophonique pour le système scolaire traditionnel. Nous cherchons plutôt à savoir jusqu'à quel point Radio-Collège se présente comme un véhicule de modernisation.

Nous pouvons proposer comme hypothèse que Radio-Collège joue un rôle d'agent de changement dans le Québec de la décennie 1940, mais cela dans une perspective de préservation du réseau d'enseignement secondaire qui a fait la particularité du Canada français depuis le 19^e siècle. Ainsi, pour les collèges classiques, Radio-Collège se représente comme un élément moderne qui pourrait revigorer cette institution traditionnelle tout en la conservant. Les membres du mouvement scientifique de la première moitié du 20^e siècle s'en servent quant à eux pour continuer leur œuvre de promotion des sciences et de modernisation du champ scientifique.

Sources et méthodologie

À partir de nos sources, nous voulons analyser les intentions des artisans et des collaborateurs de Radio-Collège, particulièrement les universitaires reconnus pour faire partie du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle. Puis, pour mieux comprendre à qui s'adresse à l'origine ce service de Radio-Canada et les raisons de sa mise sur pied, nous examinerons de plus près son association avec les collèges classiques.

En premier lieu, nous avons dépouillé tous les programmes-horaires de Radio-Collège publiés sur les 15 années d'existence du service, soit de la saison 1941-1942 à la saison 1955-1956. Les programmes annuels étaient expédiés à tous les collèges, aux écoles normales, aux professeurs et ils étaient annoncés à la radio et dans les journaux pour inciter les auditeurs à se le procurer. On y retrouve les orientations principales du service pour l'année à venir. Selon les années, on peut y lire les finalités de Radio-Collège, son auditoire cible, les thèmes abordés durant l'année, des remerciements et quelques

statistiques. On y présente aussi le directeur général du service, le comité pédagogique et la liste des titulaires⁶⁰. La plus grande part du programme-horaire est réservée à la présentation des émissions. On y retrouve le nom du titulaire, le jour et l'heure de diffusion ainsi que le thème de chacune des émissions avec sa date de transmission, un peu dans le format d'un plan de cours.

Les programmes-horaires nous permettent d'avoir une vision globale du service d'émissions éducatives de Radio-Collège. Nous pouvons examiner l'évolution du curriculum, c'est-à-dire la succession des sujets, ceux qui restent, ceux qui changent et ce qui est privilégié comme type d'émission et de matière à l'étude. Puisque les gens qui ont participé au projet sont aussi présentés, il nous est possible d'y voir leur implication et le renouvellement des collaborateurs.

Pour mieux comprendre le discours des collaborateurs de Radio-Collège, une analyse des textes des émissions est requise. Pour ce faire, nous avons dépouillé plus d'une centaine de textes des émissions de Radio-Collège dans leur format initial ou bien remanié sous forme de publication. Les textes originaux utilisés pour cette étude ont été consultés au service de Documentation et Archives de Radio-Canada ou à la Division des archives de l'Université de Montréal⁶¹. Dans les séries de textes disponibles à ces endroits, nous avons choisis ceux qui étaient encore lisibles et qui semblaient pouvoir nous éclairer sur notre problématique.

⁶⁰ Le titulaire est la personne responsable de l'émission.

⁶¹ Nous avons consulté les fonds suivants à la Division des archives de l'Université de Montréal : Fonds Léon Lortie P 135, Fonds Georges Préfontaine P1, Fonds Jules Brunel P 149, Fonds de l'Institut botanique P 118, Fonds Fernand Séguin P 241.

Pour débiter, les questions que nous posons aux textes portent sur les finalités de Radio-Collège. Est-ce que les textes s'adressent à un public en particulier? Est-ce qu'une méthode pédagogique est privilégiée? Tente-t-on de faciliter l'assimilation du contenu de l'émission chez les auditeurs? Par après, nous cherchons à savoir si les collaborateurs veulent faire la promotion des collèges classiques ou, de manière générale, de la culture humaniste valorisée au sein de ces institutions. Est-ce que les humanités sont mises sur un piédestal? Est-ce que des valeurs comme la religion et la nation ressortent des textes? Pour terminer, nous interrogeons les textes sur leur association avec le mouvement scientifique canadien-français du début du 20^e siècle. Est-ce que l'on y fait la promotion des sciences, et particulièrement des carrières scientifiques? Insiste-t-on sur le manque de science à l'étude dans les écoles secondaires? Fait-on référence à d'autres associations scientifiques et œuvres de vulgarisation, comme les Cercles des jeunes naturalistes ou l'ACFAS (Association canadienne-française pour l'avancement des sciences)?

Dans le but d'examiner la profondeur du lien entre Radio-Collège et les collèges classiques, nous avons étudié tous les numéros de la revue *L'Enseignement secondaire au Canada*, organe officiel de ces institutions affiliées à l'Université Laval et l'Université de Montréal, parus durant les 15 années d'existence du service. Les rapports annuels de Radio-Canada entre l'année 1940 et 1957 ont aussi été consultés. Ils nous permettent de mieux rendre compte de la manière dont la radio d'État pensait et traitait le service d'émissions éducatives de son réseau français. Nous avons aussi dépouillé d'autres articles ou écrits sur Radio-Collège par ses artisans et ses conférenciers ainsi que

quelques pièces de correspondance entourant le service. Grâce à ces sources, il nous est possible d'aller un peu plus loin dans l'analyse de l'idéologie et du fonctionnement du service de Radio-Collège⁶².

Dans le chapitre qui suit, nous analyserons la manière dont Radio-Collège fonctionne dans les années 1940, c'est-à-dire la façon dont elle se dépeint, ses finalités et les stratégies qu'elle utilise pour y arriver. En deuxième partie, nous nous attarderons sur la collaboration des collèges classiques à ce service d'émissions éducatives de Radio-Canada. À l'époque, comme nous allons voir, une crise dans le domaine de l'éducation sévit dans la province ; les collèges classiques sont beaucoup critiqués et Radio-Collège se présente comme un moyen pour les revigorer. Le troisième chapitre traitera, pour sa part, de l'implication du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle dans ce projet radiophonique.

⁶² En ce qui concerne les archives sonores, elles sont peu nombreuses et difficiles d'accès. C'est pourquoi, nous n'en avons pas consulté pour cette étude.

Chapitre 1 : Radio-Collège comme radio scolaire dans la décennie 1940

À ses débuts, dans les années 1940, Radio-Collège ne diffuse pas de simples émissions culturelles pour divertir la population ou pour l'informer. Elle se présente réellement comme une radio scolaire, et ce, même si le gouvernement provincial québécois et le département de l'Instruction publique n'y collaborent pas. Dans ce chapitre, nous verrons comment Radio-Collège cherche à se tailler une place dans le domaine de l'éducation en précisant, à maintes reprises, que son mandat n'est pas de remplacer l'école ou le maître, mais d'en être un complément. Sans doute en vue de rassurer les milieux scolaires, jaloux de leurs prérogatives, les responsables de Radio-Collège répètent à qui veut l'entendre que le contenu des émissions n'empiète pas sur les programmes des institutions d'enseignement. Toutefois, on désire véritablement faire apprendre et on prend les moyens pour y parvenir.

1.1 La radio scolaire

Avant la création de Radio-Collège, le Québec avait déjà connu une expérience de radio éducative. Le 4 avril 1929, le gouvernement québécois adoptait la « Loi relative à la radiodiffusion en cette province » qui lui donnait les pouvoirs de créer une station radiophonique. Cependant, cette loi ne fut pas mise en application tout de suite. On décida plutôt d'utiliser les installations des postes privés pour la diffusion d'émissions de service public¹. C'est à cette occasion que la série *L'Heure provinciale* (1929-1939), parrainée par le Ministère des Terres et des Forêts, fut diffusée sur les ondes de CKAC en présentant des programmes éducatifs. Confiée à Édouard Montpetit, secrétaire général de

¹ Pierre Pagé, « Édouard Montpetit et Henri Letondal, les créateurs d'une radio éducative : *L'Heure provinciale* (1929-1939) », *Fréquence – Frequency*, no 3-4 (1995), p. 57.

l'Université de Montréal, cette série obtint un grand succès pendant dix ans. *L'Heure provinciale* présentait des concerts de haute qualité², des radio-théâtres et des causeries à caractère scientifique, social ou pédagogique.

Dans sa thèse de doctorat portant sur l'usage des médias à la Commissions des écoles catholiques de Montréal (CECM), Caroline Boily affirme qu'Édouard Montpetit partagea son temps d'antenne avec plusieurs institutions scolaires, notamment les collèges Saint-Laurent et Sainte-Marie, le Mont Saint-Louis et la CECM. Pendant près d'un an, en 1930, la CECM organisa ses propres causeries, *Les demi-heures radiophoniques de la CECM*, qui, d'après l'auteure, auront contribué à sensibiliser les auditeurs « au potentiel éducatif de la radio »³.

Au début de la décennie 1930, l'Université de Montréal développa, encore une fois sur les ondes de CKAC, une série d'émissions où l'enseignement supérieur tint toute la place⁴. *L'Heure universitaire*, dirigée elle aussi par Édouard Montpetit, conserva l'antenne pendant trois saisons (1931, 1932 et 1933). Plusieurs professeurs de l'Université de Montréal qui y donnèrent des cours feront partie de l'équipe de Radio-Collège, comme le frère Marie-Victorin, le Dr Georges Préfontaine ou Léon Lortie.

² *Ibid.*, p. 63.

³ Caroline Boily, *Les usages scolaires du cinéma, de la radio et de la télévision à la commission des écoles catholiques de Montréal, 1920-1970*, Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, p. 91.

⁴ Pierre Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec : les cours universitaires à la radio, le Service de Radio-Collège, le théâtre de répertoire international*, Montréal, Maxime, 1993, p. 32.

1.1.1 Le contexte de la radio scolaire au Canada et au Québec

Pour mieux comprendre les conditions dans lesquelles Radio-Collège entreprend ses activités, examinons d’abord ce qui se fait dans les années 1940 dans le domaine de la radiodiffusion éducative au Canada. Puis, pour mettre en scène de manière plus ciblée le contexte de la radio scolaire au Québec, nous allons nous concentrer sur la création de Radio-Collège.

Canada

Dans les autres provinces canadiennes, la radio scolaire s’adresse surtout aux élèves de niveau primaire dans les décennies 1930 et 1940. La plupart des émissions sont faites pour pouvoir être utilisées en classe. Les contenus sont basés sur les programmes d’enseignement employés dans les écoles et décidés en collaboration avec les instances gouvernementales responsables de l’éducation. Les départements de l’Instruction publique intéressés et Radio-Canada se partagent les frais des émissions scolaires provinciales. Radio-Canada prête aussi ses moyens de production, ses studios, ses ondes et les lignes de ses réseaux à cette période⁵.

Dans un contexte marqué par la guerre et l’opposition de la grande majorité des Canadiens français à la conscription, la CBC, le réseau anglais de Radio-Canada, investit beaucoup dans les émissions éducatives ayant comme but de solidifier l’unité canadienne. C’est dans cette perspective que la série « National School Broadcast » est réalisée à l’hiver 1942-1943⁶. Ainsi, une série sur les héros du Canada y est présentée. La plupart des provinces collaborent à la conception de ces émissions. Un manuel pour accompagner

⁵ Société Radio-Canada, *Rapport annuel. Exposé de la radiodiffusion nationale 1946-1947*, Montréal, Société Radio-Canada, 1947, p. 17.

⁶ Richard S. Lambert, *School Broadcasting in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 123.

les jeunes pendant leur écoute est distribué dans les écoles canadiennes⁷. En outre, Radio-Canada participe à l'« American School of the Air » diffusé sur le réseau CBS aux États-Unis, mais aussi capté à travers le Canada⁸.

Tout au cours des années 1930 et 1940, l'association de Radio-Canada avec les différents gouvernements provinciaux du pays dans le domaine de la pédagogie radiophonique semble bien réussir. À la même époque, on tente de développer un partenariat similaire avec la province de Québec, mais sans succès. C'est pourquoi Radio-Collège, à certains égards, fonctionne différemment des autres services de radio scolaire du reste du Canada.

Québec

L'idée originale de Radio-Collège est développée au tout début de la décennie 1940 par Augustin Frigon⁹ qui est, à l'époque, directeur général adjoint de la Société Radio-Canada et Aurèle Séguin, futur directeur de Radio-Collège. Frigon avait vu les possibilités éducatives de la radiodiffusion lors de ses nombreux voyages à l'étranger dans le but parfaire la radio d'État canadienne¹⁰. Par ailleurs, les fonctions qu'avait auparavant occupées Augustin Frigon, c'est-à-dire celle de directeur de l'École Polytechnique (1923 à 1935), de directeur de l'Enseignement technique de la province de

⁷ SRC, *Rapport annuel. Exposé de la radiodiffusion nationale 1946-1947*, p. 19.

⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁹ Augustin Frigon est un des premiers docteurs ès sciences canadiens-français. Considéré comme l'un des meilleurs experts en technologie de la radio au Canada, il sera un des membres de la Commission royale Aird sur la radiodiffusion qui aboutira à un rapport favorable à création d'un réseau d'État. D'abord nommé directeur général adjoint de la Société Radio-Canada lors de son inauguration en 1936, il en devient directeur général en 1943. À propos de l'influence d'Augustin Frigon sur la radio canadienne, voir : Alain Canuel, « Augustin Frigon et la Radio nationale au Canada », *Scientia Canadensis*, vol. 19 (1995), p. 29-50.

¹⁰ En 1930, Augustin Frigon publie un article sur les émissions radiophoniques éducatives en Angleterre et aux États-Unis. Dans cet article, Frigon suggère la mise sur pied de ce type d'émission au Canada. Augustin Frigon, « Education by radio », *Revue trimestrielle canadienne*, vol. 16, no 2 (1930), p. 150-160.

Québec (1924 à 1935) et membre du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique (1926), lui permettent de connaître les plus récents développements dans le monde de l'éducation. En outre, Frigon est convaincu que la radio doit avoir comme visée d'améliorer l'enseignement des maîtres. Au début des années 1930, il propose même aux dirigeants de la Commission des écoles catholiques de Montréal d'équiper les établissements d'enseignement de récepteurs radio¹¹.

Pour l'aider à développer son projet d'émissions radiophoniques pédagogiques à l'antenne de la radio nationale, Frigon fait appel à Aurèle Séguin. Diplômé en philosophie et en pédagogie à l'Université privée La Salle, en Ontario, Séguin enseigna pendant sept ans dans le Nord-Ouest québécois avant de s'intéresser à la radiodiffusion¹². Lorsque Frigon demande l'aide de Séguin, ce dernier est annonceur et réalisateur à la radio dans la région d'Ottawa. Séguin possède donc une expérience en pédagogie autant qu'en radiodiffusion.

Au début de la décennie 1940, avant de mettre sur pied son service d'émissions éducatives, la Société Radio-Canada avait rencontré le département de l'Instruction publique du Québec. Le gouvernement québécois avait alors refusé d'utiliser l'expertise et le matériel de l'agence fédérale pour l'élaboration d'une radio scolaire¹³. Les libéraux au pouvoir désiraient garder l'exclusivité de la prérogative de l'éducation. Après la guerre, le gouvernement libéral fut remplacé par l'Union Nationale de Maurice Duplessis. Ce dernier avait planifié l'établissement d'un réseau complet de stations radiophoniques.

¹¹ C. Boily, *Les usages scolaires du cinéma, de la radio et de la télévision...*, p. 66.

¹² P. Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec...*, p. 52.

¹³ R. Lambert, *School Broadcasting in Canada*, p. 100.

En mars 1945, Duplessis soumet à l'Assemblée législative du Québec un projet de loi sur la radio provinciale (Radio-Québec). Pour Duplessis, il s'agit d'un geste autonomiste relativement aux empiètements du fédéral. Selon lui, la radiodiffusion est un « instrument d'éducation et de culture et doit donc, par conséquent, relever des provinces »¹⁴. N'oublions pas que Radio-Canada lui avait causé certaines frustrations lors des élections de 1939, lorsqu'il fut exclu des ondes puisqu'il n'avait pas fait approuver son discours radiophonique par le ministre fédéral dont relevait la radio d'État¹⁵. Cependant, Radio-Québec ne verra pas le jour dans la décennie 1940, car le gouvernement fédéral réaffirme son contrôle sur la radiodiffusion en 1946. Ces événements permettent d'expliquer pourquoi le gouvernement québécois et le département de l'Instruction publique ne collaborent pas avec Radio-Canada pour développer des émissions scolaires au Québec¹⁶. Ceci n'empêche pas Augustin Frigon d'aller de l'avant avec son projet de radio éducative. Pour ce faire, il s'associe plutôt avec les collèges classiques qui eux ne sont pas sous la supervision du département de l'Instruction publique.

Quelques tests sont faits dès la saison 1940-1941, comme l'indique le rapport annuel de

Radio-Canada :

Sous le titre de Radio-Collège, une série d'émissions scolaires a été inaugurée dans la province de Québec à titre d'essai. Les sujets traités étaient sur la littérature française, l'histoire canadienne, l'initiation à la musique et « le Théâtre classique », analyse de la pièce à jouer le

¹⁴ Gilles Proulx, *La radio d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Libre expression, 1986, p. 114.

¹⁵ Alan Canuel, « La censure en temps de guerre : Radio-Canada et le plébiscite de 1942 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no 2 (1998), p. 231, 232.

¹⁶ C. Boily, *Les usages scolaires du cinéma, de la radio et de la télévision...*, p. 144.

dimanche suivant. Le succès de cette série a été très vif et le réseau français doublera, dès cet automne, le temps accordé à Radio-Collège¹⁷.

La saison suivante, le 6 octobre 1941, Radio-Collège est officiellement lancée. Au cours de cette première saison, le service diffuse pendant 24 semaines plus de 250 émissions portant sur les sciences, l'histoire du Canada, l'histoire naturelle, les arts (sculpture et architecture), la littérature française, le théâtre classique et la musique¹⁸. Dès le départ, Radio-Collège rassemble une équipe composée de sommités dans divers domaines. Par exemple, Léon Lortie, professeur de chimie à l'Université de Montréal, et Louis Bourgoïn, professeur à l'École Polytechnique, sont les titulaires des émissions sur la science, tandis que Gérard Morisset s'occupe des causeries sur la sculpture et l'orfèvrerie. Le tout est présenté en collaboration avec les Comités permanents de l'enseignement secondaire qui sont à la tête des collèges classiques. Cette collaboration assure à Radio-Collège une certaine crédibilité dans le domaine des émissions destinées à l'apprentissage et un accès à un bassin d'auditeurs intéressants, les collégiens.

1.1.2 Le discours de Radio-Canada par rapport à son projet d'émissions éducatives pour son réseau français

Comme on l'a vu, au début des années 1940, Radio-Canada n'arrive pas à mettre sur pied une radio éducative au Québec qui fonctionne de la même manière que les radios scolaires des autres provinces canadiennes en raison de la résistance du gouvernement en place. Radio-Canada et les dirigeants de Radio-Collège tiennent, tout de même, un discours qui fait de ce service une radio scolaire sur plusieurs plans.

¹⁷ Société Radio-Canada, *Rapport annuel de la Société Radio-Canada. Pour l'année fiscale se terminant le 31 mars 1941*, Montréal, Société Radio-Canada, 1941, p. 10.

¹⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, Montréal, Société Radio-Canada, 1941, 28 p.

La participation à la vie scolaire était désirée dès le départ par les créateurs de Radio-Collège, comme l'exprime Augustin Frigon, lors d'une allocution en 1941 :

Si nos jeunes gens, nos professeurs, nos institutrices, nos inspecteurs d'écoles, nos maisons d'enseignement, nos auditeurs en général tirent un certain avantage de « Radio-Collège », nous serons entièrement satisfaits et nous aurons joué le rôle que nous nous étions assigné. Nous espérons que les émissions de « Radio-Collège » leur seront un encouragement et une aide dans l'accomplissement de leur travail d'éducation ou dans le perfectionnement de leur propre culture [...].¹⁹

Les dirigeants de Radio-Collège ont réellement l'idée de faire de ce projet une véritable radio scolaire. Par contre, on ne désire pas nécessairement que celle-ci soit en parfaite synergie avec les programmes d'études.

Avec les années, Radio-Collège gagne une crédibilité de plus en plus forte en matière d'apprentissage par la radio. En témoigne cette requête du Service international de Radio-Canada en 1946. Cette année-là, le Service international, en collaboration avec l'UNESCO, prépare une série de disques à teneur éducative pour aider à relancer l'enseignement dans plusieurs régions européennes ravagées par la guerre. Radio-Collège est alors sollicitée pour la production de ces enregistrements audio. Les causeries scientifiques de Léon Lortie, Louis Bourgoïn et Jules Brunel, ainsi que les entretiens de Raymond Tanghe sur la géographie humaine sont traduites, gravées sur disques et radiodiffusées dans certains pays d'Europe²⁰. Cette initiative de Radio-Canada souligne la qualité des contenus des émissions de Radio-Collège et son élaboration dans un but pédagogique.

¹⁹ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, p. 4.

²⁰ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, Montréal, Société Radio-Canada, 1946, p. 42.

Aurèle Séguin, directeur de Radio-Collège, devient dans les années 1940 une référence en ce qui concerne la radio scolaire ou, du moins, la pédagogie radiophonique. En plus de participer à l'Institut de radio de l'Université Queen's en 1945 où il s'occupe du fonctionnement de l'Institut et des cours sur « la radio au service de l'éducation »²¹, il est invité à donner une conférence à l'Université de Toronto durant l'année universitaire 1945-1946 pour discuter d'éducation²². Le titre de la communication de Séguin, « Radio as an Aid to Learning », démontre bien comment il conçoit l'utilité de ce média. Pour Séguin, la radiodiffusion ne remplace pas les enseignants, mais facilite plutôt leur travail. Le but est de collaborer avec ces derniers dans la création de contenus²³. Les émissions de radio éducative sont complémentaires à l'institution d'enseignement, soutient-il. Elles ne sont pas la fin, mais le moyen. Séguin poursuit sa réflexion en précisant que la radio vient enrichir le curriculum du monde scolaire. Elle permet aux directeurs des écoles d'ajouter à leur équipe d'enseignants tous les scientifiques, artistes et auteurs qui y participent. En outre, Séguin explique que la radio ajoute un peu de variété à la pédagogie des maîtres et les fait bénéficier d'une aide pour enseigner les arts, la musique ou les sciences. Enthousiaste relativement au potentiel éducatif de ce média, il affirme que la radio va permettre aux étudiants d'ouvrir leurs horizons²⁴.

²¹ Aurèle Séguin, « L'Institut de Radio de Queen's », *L'Enseignement au secondaire*, vol. 25, no 7 (avril 1946), p. 34-36 et vol. 25, no 8 (mai 1946), p. 3-5.

²² Richard M. Sauders, éd., *Education for tomorrow: a series of lectures organized by the Committee Representing the Teaching Staff of the University of Toronto*, Toronto, University of Toronto Press, 1946.

²³ Aurèle Séguin, « Radio as an Aid to Learning », dans R. Sauders, éd., *Education for tomorrow...*, p. 94-107.

²⁴ *Ibid.*, p. 102-104

1.1.3 Le mandat de Radio-Collège

Les mandats officiels attribués à Radio-Collège sont également révélateurs de l'importance accordée à son rôle éducatif dans les années 1940. Dans la pensée des créateurs du service, la radio est un support didactique qui doit être apporté à des contenus scolaires. Elle joue le même rôle que la carte géographique ou la ligne du temps. Dans cet esprit, Radio-Collège, dans les années 1940, tente de faire de ses émissions un supplément de formation pour les collégiens. Ce service d'émissions éducatives veut devenir un « instrument de travail »²⁵. On désire aller plus loin que la seule amélioration de la culture des étudiants, comme l'explique Léon Lortie dans la première de ses causeries sur les sciences données le 6 octobre 1941 :

Fort heureusement, les cours que vous suivez, les livres qu'on vous conseille de lire, les conférences qu'il vous est loisible d'écouter ont pour but de faciliter une besogne qu'il vous serait impossible de mener à bien sans leur précieux concours. Les causeries que j'aurai l'avantage de vous faire entendre chaque lundi tombent dans cette catégorie des moyens extérieurs grâce auxquels on compose une atmosphère, un climat favorable à la compréhension des sciences. Elles se surajoutent aux explications et aux conseils de vos maîtres²⁶.

Les causeries de Léon Lortie se donnent comme finalité de faciliter l'apprentissage des sciences chez les collégiens, mais aussi de fonctionner comme complément de formation. Lortie désire que les jeunes gens élargissent leur culture scientifique, qu'ils aillent plus loin que ce qu'ils étudient en classe : « Lorsque Radio-Canada voulut bien m'honorer en me confiant l'agréable mission de traiter des lois de la nature, il était déjà bien entendu qu'il n'était pas question de faire double emploi avec l'enseignement que vous recevez ».

²⁵ « La revue des lectures », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 19 octobre 1948, Service de Documentation et Archives de Radio-Canada.

²⁶ Léon Lortie, « Les lois de la nature », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 6 octobre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 3.

Le souhait du titulaire va même plus loin : il désire « faire mieux comprendre les matières qui y sont inscrites » et « faire mieux apprécier l'enseignement » qu'offrent les maîtres.

Cette insistance pour ne pas faire double emploi avec les maîtres des collèges classiques peut aussi être analysée comme une opposition à l'enseignement des sciences que l'on dispense dans ces institutions. En effet, la plupart des titulaires des émissions scientifiques de Radio-Collège sont des critiques des cours de sciences offerts dans les collèges classiques. Léon Lortie, par exemple, imagina en 1938 un projet de programme de l'enseignement secondaire où les lettres et les sciences seraient parallèlement étudiées pendant les huit années du cours classique pour toutes les catégories d'élèves²⁷. En outre, Johanne Rochette résume un article de Lortie paru dans *L'Enseignement secondaire au Canada* en 1935 : ce dernier « insiste surtout sur le besoin de répartir un peu plus l'enseignement de la chimie sur quelques années, celle-ci étant nécessaire à la compréhension d'autres matières, et sur les qualifications des professeurs qui doivent à tout prix posséder une bonne formation générale afin de pouvoir faire des liens avec d'autres champs de connaissance »²⁸. Le Dr Georges Préfontaine, Jules Brunel et le frère Marie-Victorin, tous collaborateurs à Radio-Collège, sont aussi reconnus pour avoir critiqué l'enseignement des sciences au secondaire. À l'époque, les sciences se retrouvaient surtout à la fin du cours de huit ans et n'étaient qu'à peine effleurées, puisqu'elles ne faisaient pas partie des examens du baccalauréat. Par ailleurs, la

²⁷ Léon Lortie, « Problème de l'enseignement secondaire », Archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/ G, 1.

²⁸ Johanne Rochette, *Les débats sur l'enseignement des sciences dans les collèges classiques au Québec, 1929-1953*, Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991, p. 164.

formation des enseignants était jugée par plusieurs scientifiques comme insuffisante. Par exemple, les leçons de chimie étaient tenues par des spécialistes en musique²⁹.

Toutefois, les titulaires de Radio-Collège défendent les éducateurs qui de toute façon ne sont pas assez outillés pour enseigner adéquatement les sciences. Dans une causerie donnée le 30 avril 1944, Georges Préfontaine explique les objectifs des émissions sur « Le monde animal » :

Ainsi, ces causeries sur le monde animal n'ont-elles pas pour but de remplacer le maître, mais bien de le seconder, en exposant ici, sous une forme libérée des nécessités didactiques, certains aspects du monde animal que les programmes officiels permettent difficilement, faute de temps de développer³⁰.

Tout comme Lortie, Préfontaine veut compléter ce qui se fait à l'école, et ce, sans refaire tout le travail des enseignants. À nouveau, de tels propos portent à présumer que, derrière cette volonté candide et généreuse de faire de Radio-Collège un simple « complément » aux programmes scolaires existants, les titulaires du service sont en réalité assez critiques de l'enseignement classique et surtout de son insuffisance en matière scientifique.

Les titulaires des causeries de Radio-Collège choisissent des sujets que l'on croit nécessaires pour accroître les connaissances des auditeurs et leur permettent de mieux se débrouiller dans une société marquée par l'industrialisation et l'urbanisation. On désire améliorer et moderniser particulièrement le climat dans lequel ces derniers apprennent.

²⁹ Claude Corbo, *La mémoire du cours classique. Les années aigres-douces des récits autobiographiques*, Montréal, Les Éditions Logiques, 2000, p. 167-171.

³⁰ Georges Préfontaine, « Le monde animal », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 30 avril 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Georges Préfontaine, P1/A, 340.

Radio-Collège veut devenir un instrument didactique dans la formation scolaire des jeunes gens.

1.1.4 L'auditoire

Même, si dès le départ, ce service d'émissions éducatives dit vouloir aller toucher un large public, on constate rapidement par l'analyse du contenu des causeries et des programmes-horaires que Radio-Collège s'adresse surtout aux étudiants préuniversitaires.

L'auditoire cible

Selon le rapport annuel de Radio-Canada pour l'année finissant le 31 mars 1942, les émissions de Radio-Collège « ont été préparées de manière à intéresser particulièrement les collégiens »³¹. Par ailleurs, Aurèle Séguin dit que l'on a choisi les heures de diffusion des causeries de Radio-Collège dans le but d'aller chercher le plus d'auditeurs possible provenant des écoles secondaires et normales :

On week-days, we broadcast every day at 4:30 P.M. The choice of time might seem rather awkward to you, but let me point out that, in French-speaking Quebec, most of our high schools, normal schools, and domestic sciences schools are residential schools. We found out that 4.30 was the most suitable time for students, who listen outside regular school hours³².

Ces heures d'écoute sont maintenues jusque dans les années 1950 au moment de l'apparition de la télévision. À partir de la saison 1950-1951, Radio-Collège diffusera aussi en fin de soirée pour ne pas entrer en concurrence avec les heures de grande écoute télévisuelle.

³¹ Société Radio-Canada, *Rapport annuel de la Société Radio-Canada. Pour l'année fiscale se terminant le 31 mars 1942*, Montréal, Radio-Canada, 1942, p. 13.

³² A. Séguin, « Radio as an Aid to Learning », p. 100.

Dans la préface de son livre où sont reproduits les textes de ses causeries sur l'histoire des sciences, Louis Bourgoïn écrit qu'il « s'adresse d'abord aux jeunes à qui il veut être utile et commode »³³. D'autres, comme le frère Marie-Victorin, sans littéralement dire à qui sont destinées leurs émissions, laissent sous-entendre qu'elles ont été préparées pour une clientèle scolaire : « Nous ne venons pas à vous avec le grave appareil professoral dont, pour l'avoir subi tout le jour, vous êtes peut-être un peu fatigué. Bien au contraire! Nous avons suspendu au clou la toge et le bonnet carré.³⁴ »

Les causeries de Radio-Collège ont comme but de faire apprendre dans un climat détendu et agréable, sans l'austérité de la salle de classe. En effet, M' Hammed Mellouki explique qu'à l'époque, « le maître n'avait de son élève que l'image réductrice que lui permettait de se forger la relation asymétrique qui les liait »³⁵. Dans les décennies 1930 et 1940, la psychologie de l'enfant devient cependant un sujet de plus en plus populaire. L'idée de « la pédagogie active » est un concept à la mode chez les pédagogues modernes. Cette dernière fait « appel à la participation de l'élève en suscitant son intérêt pour les activités d'apprentissage »³⁶. Le rôle du maître change progressivement, ce dernier se transforme en un stimulateur. À en juger par les efforts que mettent les titulaires de Radio-Collège, tel Marie-Victorin, pour rendre leur causerie conviviale, ils semblent en effet opter pour la « pédagogie active ».

³³ Louis Bourgoïn, *Savants modernes. Leur vie. Leur œuvre*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1947, p. 3.

³⁴ Frère Marie-Victorin, « La cité des plantes », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 7 octobre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E1, 35.

³⁵ M' Hammed Mellouki, *Savoir enseignant et idéologie réformiste. La formation des maîtres (1930-1964)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 69.

³⁶ *Ibid.* p. 97.

Le frère prône effectivement ce type de pédagogie. Selon Nive Voisine, dès le début de sa carrière d'enseignant, Marie-Victorin « préconise un enseignement vivant basé sur l'éveil de la curiosité intellectuelle, la recherche sur le terrain, “le retour des intelligences aux bienfaisantes réalités de la Nature”, l'abandon du livresque »³⁷. En outre, Jules Brunel, le bras droit du frère, dans la dernière causerie de la saison 1943-1944, invite les auditeurs à découvrir la nature en allant eux-mêmes en au grand air plutôt que de se servir des livres :

Vous prendrez contact avec le réel, avec le concret, avec le vivant. Vous observerez par vous-mêmes, oubliant pour un temps les livres de papier qui ne peuvent vous fournir, après tout, que des notions de seconde main³⁸.

Les causeries autant que les concours et les sketches sont préparés dans le but de plaire aux collégiens. Sans mettre de côté les auditeurs adultes, le but est d'influencer prioritairement les jeunes. On veut ainsi participer à la formation de la jeunesse canadienne-française.

L'étendue de l'auditoire

Même si Radio-Collège s'adresse principalement aux étudiants préuniversitaires, donc aux jeunes hommes, elle touche aussi d'autres types d'auditeurs. La radio, à l'époque, a un pouvoir de diffusion extraordinaire, les discriminations de classe et de sexe se font difficilement. Comme l'expliquent Pierre Pagé et Jacques Belleau, au Québec, l'écoute radiophonique au début de la décennie 1940 est devenue une « pratique sociale

³⁷Nive Voisine, *Les Frères des écoles chrétiennes au Canada*, tome 2 : *Une ère de prospérité, 1880-1946*, Sainte-Foy, Éditions A. Sigier, 1987, p. 225-226.

³⁸Jules Brunel, « La cité des plantes », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 25 avril 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E3, 2 40.

généralisée ». À l'époque, plus de trois ménages sur quatre ont déjà un accès direct aux ondes³⁹.

Il est intéressant de souligner qu'en dépit de la volonté des promoteurs du service de rejoindre prioritairement les adolescents, l'auditoire de Radio-Collège est, dans les faits, en bonne partie féminin. C'est du moins ce que révèle l'analyse des émissions « Le courrier de Radio-Collège » présentées au cours de la saison 1944-1945⁴⁰. En effet, plus de 66 % des lettres sont écrites par des femmes. De ce nombre, 17 % signent à l'aide du diminutif de « Mme », ce qui laisse à penser qu'il ne s'agit pas de collégiennes, mais bien de femmes mariées. Dans les années 1940, l'accès des filles à l'éducation postprimaire est particulièrement restreint. Le contenu des causeries de Radio-Collège devient donc très attrayant pour les auditrices qui n'y ont pas droit autrement. De plus, dans les concours de botanique, on apprend « que l'élément féminin écrase en nombre, l'élément masculin »⁴¹. On le constate, le public de Radio-Collège n'est pas seulement composé d'étudiants du collège classique, même si ces derniers sont l'auditoire ciblé.

Pour poursuivre leurs études, les filles doivent à l'époque étudier dans le secteur privé. Le choix est assez limité et conditionné par une idéologie définissant le rôle de la femme comme étant celui de la reine du foyer. Dans la première moitié du 20^e siècle, très peu de jeunes filles fréquentent des établissements d'enseignement secondaire. Quelques-unes

³⁹ Pierre Pagé et Jacques Belleau, « Jalons pour une histoire de la radio du Québec 1940-1965 », *Communication et information*, vol. 4, no 2 (hiver 1986), p. 117.

⁴⁰ Nous avons eu accès à plus d'une centaine de lettres envoyées dans le cadre de l'émission « Le courrier de Radio-Collège » (1944-1945) au Service de Documentation et Archives de Radio-Canada. Nous avons pris en note le sexe et le lieu de résidence des 100 premiers auditeurs à avoir écrit, et ce, dans le but d'avoir un aperçu du public de *Radio-Collège*. Les statistiques qui suivent proviennent de cet échantillon.

⁴¹ « Succès du deuxième concours de botanique de *Radio-Collège* », *Le Devoir*, 26 octobre 1943, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/ E3, 2 41.

d'entre elles s'inscrivent dans les écoles ménagères où l'on enseigne le culte de la féminité et de la vie familiale, tandis que d'autres se destinent aux écoles d'infirmières ou aux cours de type commercial (secrétariat) qui permettent de rapporter de l'argent avant le mariage. La décennie 1940 voit aussi l'explosion des écoles normales. Toutefois, la majorité des étudiantes se contente du diplôme pour faire la classe à l'élémentaire, soit celui qui s'avère le moins exigeant⁴². C'est une minorité de jeunes filles qui étudient dans les collèges classiques féminins. Malgré l'ouverture de plusieurs de ces écoles dans les années 1940, les collèges classiques pour garçons demeurent au moins toujours deux fois plus nombreux que ceux réservés aux filles⁴³. L'accès à la culture générale chez les filles reste donc très limité dans la décennie 1940. Nul doute qu'une initiative du type Radio-Collège où une panoplie de connaissances sur plusieurs sujets est enseignée devient séduisante pour les auditrices de l'époque.

Il n'y a pas que l'éducation des filles qui laisse à désirer dans les années 1940 au Québec. Le taux de fréquentation des établissements d'enseignement de tous les niveaux des jeunes canadiens-français est désastreux pendant la Deuxième Guerre mondiale. Dans la province, après la fin de la guerre, seulement 46 % des élèves catholiques se rendent en 7^e année, 17 % en 9^e année et 2 % terminent leur 12^e année. Toutefois, dans le but de régler ce problème d'abandon scolaire précoce, la Loi sur l'instruction obligatoire entre en vigueur en 1943. Cette loi impose, « sous peine d'amende pour les parents, la fréquentation scolaire des enfants de 6 à 14 ans et abolit les frais de scolarité à l'école

⁴² Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le jour, 1992, p. 406-409.

⁴³ Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p. 66.

primaire publique »⁴⁴. En somme, l'œuvre d'éducation et de diffusion de culture générale de Radio-Collège n'a pas seulement atteint les auditeurs collégiens ; des milliers d'autres jeunes et moins jeunes n'ayant pas accès à toutes ces connaissances se voient intéressés par les causeries radiophoniques données par des spécialistes du sujet. Par ailleurs, avec le temps, Radio-Collège semble délaisser le public des étudiants pour en gagner un plus large. Effectivement, dans le programme-horaire de la saison 1948-1949 on avoue désirer « atteindre l'homme de tous les milieux »⁴⁵.

Les dirigeants de Radio-Collège aiment bien se vanter de ce que leurs émissions sont écoutées dans plusieurs parties de la province et même du pays. Le programme-horaire de la saison 1946-1947 avance que les causeries de l'année précédente « furent écoutées dans plus de 580 centres urbains ou ruraux du Québec »⁴⁶. Pourtant, si l'on se fie encore à l'échantillon des 100 lettres envoyées dans le cadre de l'émission « Le courrier de Radio-Collège », plus du tiers des missives provient en réalité de la région de Montréal⁴⁷. Même si cette statistique ne fait peut-être que refléter le poids démographique de la région montréalaise, soulignons néanmoins que le rayonnement de Radio-Collège dépasse la seule province de Québec. Selon le programme-horaire de la saison 1944-1945, les causeries sont aussi écoutées dans le reste du Canada et aux États-Unis⁴⁸. D'ailleurs, Séguin raconte qu'il a reçu plusieurs commentaires positifs des auditeurs anglophones du

⁴⁴ Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 101-102.

⁴⁵ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1947-1948*, Montréal, Société Radio-Canada, 1947, p. 2.

⁴⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, p. 44.

⁴⁷ « Le courrier de Radio-Collège », lettres envoyées durant la saison 1944-1945.

⁴⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, Montréal, Société Radio-Canada, 1944, p. 26.

Canada et des États-Unis apprenant la langue française⁴⁹. Radio-Collège sait faire bénéficier de son enseignement au plus grand public possible.

1.2 Les stratégies pédagogiques

Pour arriver à ses fins, c'est-à-dire s'imposer comme un complément crédible de l'école, encadrer les collégiens et fidéliser son auditoire, Radio-Collège utilise certaines stratégies pédagogiques propres à l'art d'enseigner par la radio. Puisqu'elle entend jouer un rôle de radio scolaire, Radio-Collège tient à transmettre des contenus. Plusieurs efforts sont mis en œuvre pour publiciser et créer un engouement par rapport aux émissions du service.

1.2.1 Les méthodes pour faciliter l'apprentissage

Puisque l'on veut parfaire une œuvre éducative, plusieurs entreprises sont développées pour faciliter l'apprentissage des auditeurs. En outre, les dirigeants et les collaborateurs du service prennent plusieurs initiatives pour réfléchir sur la manière dont on enseigne par la radio.

Le format des émissions

Les émissions sont organisées tout au long de l'année de manière à faciliter l'assimilation de leur contenu. Les titulaires doivent donner les sujets de chacune des émissions au début de l'été, puisque le service commence ses activités à l'automne et qu'un programme-horaire doit être publié avant l'entrée en ondes. Aurèle Séguin écrit au frère Marie-Victorin le 15 juin 1944 pour lui demander de lui envoyer le plus tôt possible les titres des 25 causeries de « La cité des plantes » pour la saison 1944-1945⁵⁰. Tout est

⁴⁹ A. Séguin, « Radio as an Aid to Learning », p. 99.

⁵⁰ Aurèle Séguin, « Lettre au révérend frère Marie-Victorin, f.e.c. », 15 juin, 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/ E3, 2 30.

préparé pour veiller au bon fonctionnement du service et pour s'assurer de recevoir des textes de qualité. Marie-Victorin, par exemple, exige de ses collaborateurs que les causeries soient « scientifiquement exactes, présentées sous une forme vivante, dénuées de pédantisme, et sans prétention à l'érudition »⁵¹.

Au début de chaque année, les titulaires organisent leur série de causeries de façon à ce qu'elle forme un tout, comme ils le feraient pour la planification d'un cours. Les émissions ne sont pas considérées comme des entités en soi, mais font plutôt partie d'un ensemble. Pour Léon Lortie, qui assume les causeries sur la science à Radio-Collège, il est préférable d'avoir un seul sujet que l'on poursuit tout au long de l'année ou du moins avoir un thème vis-à-vis duquel chaque causerie se propose comme « une variation »⁵². Les causeries sur l'histoire canadienne, données par l'abbé Albert Tessier, fonctionnent de cette façon. Pour la saison 1941-1942, Tessier présente des « Tableaux d'histoire », c'est-à-dire qu'à chaque émission, il fait découvrir aux auditeurs un personnage ayant participé à l'histoire du Canada français. L'année suivante dans ses émissions « L'Europe perce l'énigme américaine », il s'intéresse aux explorateurs. Puis, au cours de l'année 1943-1944, l'abbé rend hommage aux femmes dans l'histoire du Canada français. Dans l'émission « Terre d'élection », diffusée pendant la saison 1944-1945, il choisit le thème de la religion dans la construction du Canada. Chaque émission est consacrée soit à une

⁵¹ Frère Marie-Victorin, « Lettre à ses collaborateurs pour la nouvelle saison de Radio-Collège », Montréal, 10 février 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E3, 2 30.

⁵² « Entrevue de Léon Lortie avec Gérard Lamarche », donnée avant 1950 (puisque Gérard Lamarche est encore réalisateur à Radio-Collège), Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 17 1295.

congrégation ou à un personnage religieux. En somme, les titulaires s'efforcent, tout au long de l'année, à faire des liens entre leurs leçons.

D'autres moyens sont mis en œuvre pour mieux faire comprendre la matière à l'étude. Plusieurs causeries sont suivies d'un sketch illustrant les propos des conférenciers. Par exemple, les causeries d'Albert Tessier sur l'histoire du Canada sont accompagnées de dramatisation pour aider à la compréhension. Marie-Claire Daveluy, docteure de l'Université de Montréal, bibliothécaire, auteure et historienne, est à la tête de ces « radio-théâtres de l'histoire ». Certaines émissions scientifiques, selon l'année en cours, sont aussi suivies de sketches. Dès la saison 1944-1945, les causeries de Louis Bourgoïn et Léon Lortie sont ainsi illustrées à l'aide des capsules dramatiques intitulées « Aventures scientifiques », et ce, jusqu'à la saison 1949-1950. « La cité des plantes » aura aussi droit à son radio-théâtre. Cependant, ce dernier sera surtout destiné aux plus petits.

Les sketches ne sont pas les seules astuces utilisées pour permettre une meilleure assimilation de la matière. Des cartes géographiques et des illustrations sont aussi mises en vente. Une émission comme « La cité des plantes » a sa propre brochure pour aider les auditeurs à mieux comprendre les causeries. Nous ne nous attarderons pas sur ces stratégies puisqu'elles seront étudiées plus tard.

Tandis que la première des émissions de l'année sert habituellement à expliquer la structure que prendront les causeries, la dernière se présente comme la révision de la matière vue. Ainsi, Léon Lortie, lors de la toute première émission de la saison 1941-

1942, éclaire les auditeurs sur le fonctionnement de ses causeries « Les lois de la nature » : « Malgré cet air de vagabondage, il ne faut pas croire que je procéderai sans méthode. Loin de là ; je commencerai donc par vous expliquer la façon dont j'envisagerai les problèmes que j'aurai à traiter »⁵³. Puis, l'émission qui vient terminer cette même saison de « Les lois de la nature » a comme titre « Récapitulation »⁵⁴, tandis que Luc Lacourcière nomme la dernière de ses émissions sur « Les poètes français du XIXe et du XXe siècles » « Conclusion »⁵⁵. Certes, les titulaires de Radio-Collège font des efforts pour établir une cohérence entre leurs leçons. Ils estiment important que la matière, organisée de manière logique et agréable, soit aisément assimilable.

Les efforts pour perfectionner les méthodes d'enseignement par la radio

Pour améliorer sa façon d'enseigner, Radio-Collège entreprend plusieurs initiatives au cours des années étudiées. Des émissions sont mises en ondes expressément pour tâter le pouls des auditeurs et des sondages leur sont envoyés. Un congrès pour discuter du fonctionnement et des émissions du service est aussi organisé.

Une nouveauté a lieu lors de la saison 1944-1945 : on met en ondes « Le courrier de Radio-Collège ». Dans l'introduction à l'émission, on lit que le courrier est un « excellent moyen de nous [les dirigeants de Radio-Collège] orienter vers la découverte d'une méthodologie de l'enseignement par radio »⁵⁶. D'autres émissions ont aussi pour but de recueillir l'opinion des auditeurs. La saison 1946-1947 est l'hôte de l'émission « Les cercles d'études de Radio-Collège ». Le but des cercles, comme l'expliquent les

⁵³ L. Lortie, « Les lois de la nature », le 6 octobre 1941.

⁵⁴ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, p. 9.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, p. 26.

réalisateurs et le directeur de Radio-Collège lors de la première émission, est « de résoudre tous les problèmes inhérents à la radio éducative en général, puis à Radio-Collège en particulier »⁵⁷. La solution de ces problèmes intervient « dans le choix de nouvelles formes de présentation et dans le choix de nouvelles rubriques ». Les auditeurs doivent d'abord se grouper en « cercles d'études ». Par la suite, on leur envoie un ordre du jour à suivre durant leurs réunions et des questionnaires à remplir par rapport aux émissions et au fonctionnement de Radio-Collège. À l'aide des réponses, on désire faire ressortir certaines statistiques qui révéleraient les points faibles et forts du service⁵⁸. Séguin résume les cercles d'études comme étant « des cellules groupant les auditeurs de Radio-Collège en vue d'établir, par diverses méthodes, une psychologie de la radio éducative dans ses principes et dans ses applications »⁵⁹.

Durant les causeries, les animateurs prennent le temps de discuter des interrogations et des suggestions des membres des clubs d'écoute, en plus de parler de la radio éducative en général. Par exemple, l'émission du 30 octobre 1946 porte sur le mode de présentation du théâtre à Radio-Collège. On s'interroge particulièrement sur la nécessité des commentaires du titulaire de ces émissions, Jean-Charles Bonenfant :

M. Florent Malette, instituteur de St-David de Falardeau, nous a écrit une lettre qui mérite d'être signalée. Notre correspondant juge que le problème que nous posions, la semaine dernière, était fondé sur un principe pédagogique des plus élémentaires : comprendre avant d'apprendre. L'auteur de la lettre compare les commentaires à la préparation d'un

⁵⁷ « Les cercles d'étude de Radio-Collège », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 16 octobre 1946, Service de Documentation et Archives de Radio-Canada.

⁵⁸ Malheureusement, nous n'avons pas eu accès à ces questionnaires. Nous ne sommes donc pas en mesure de donner des exemples de questions ou de faire ressortir le propos de ces derniers.

⁵⁹ « Les cercles d'étude de Radio-Collège », le 16 octobre 1946.

cours. Une fois l'esprit éveillé l'attention est dirigée et l'intelligence prête à recevoir l'image que vient de lui décrire M. Bonenfant⁶⁰.

« Les cercles d'étude de Radio-Collège » font avancer la réflexion sur le fonctionnement du service. On souhaite améliorer l'enseignement par la radio et le contenu des causeries. L'émission sera de retour lors de la saison 1947-1948, sous le titre « Le Club d'écoute de Radio-Collège ».

Ce type de pratique consultative semble être à la mode à l'époque. Dans les années 1940, les postes de radio canadiens utilisent de plus en plus les sondages pour évaluer les goûts des auditeurs et leur nombre⁶¹. En effet, c'est en 1944 que les enquêtes BBM (Bureau of Broadcasting Measurement) apparaissent. « Le BBM a eu pour effet d'amener les propriétaires à inventer de nouveaux formats radiophoniques et ainsi augmenter ou diminuer leur cote »⁶². Les sondages comme le BBM mettent en évidence la compétitivité entre les stations et les émissions radiophoniques. Dans un tel contexte, demander l'opinion de ses auditeurs pour améliorer son fonctionnement et son contenu devient tout naturel. Radio-Collège ne fait qu'entrer dans la vague.

Pour discuter de son mode de gestion et pour faire le point sur ses premières années d'existence, Radio-Collège organise son premier congrès au mois de mars 1946. Chaque titulaire est invité à présenter un compte rendu sur « les cours qu'il a donnés ou les pièces

⁶⁰ « Les cercles d'étude de Radio-Collège », le 30 octobre 1946.

⁶¹ G. Proulx, *La Radio d'hier à aujourd'hui*, p. 131-136.

⁶² *Ibid.*, p. 131.

qu'il a écrites pendant la cinquième année de Radio-Collège »⁶³. Pendant la réunion, les titulaires doivent lire leur rapport, « comme préambule à la discussion générale sur les modes de présentation de chaque sujet inscrit au programme »⁶⁴. Un résumé du congrès est publié dans la revue *L'Enseignement secondaire au Canada*⁶⁵, ce qui révèle encore une fois l'étroite imbrication de ce service radiophonique au réseau d'enseignement secondaire privé de la province. Il est aussi publié dans le programme-horaire de la saison 1946-1947⁶⁶. Tous les titulaires des émissions sont présents, ainsi que les membres du comité pédagogique, les réalisateurs (Florent Forget et Gérard Lamarche), le directeur du service (Aurèle Séguin), le directeur général de Radio-Canada (Augustin Frigon) et un publiciste de Radio-Canada. Le congrès se déroule sur deux jours soit les 11 et 12 mars 1946. Les discussions tournent autour des matières, de la méthode, d'« agencement et de l'organisation des programmes », de « la technique des émissions et des aspects radiophoniques », et de certaines préoccupations administratives⁶⁷. Le but de ce congrès est de réfléchir sur le travail pédagogique que Radio-Collège accomplit et sur les manières de l'améliorer.

Augustin Frigon a l'honneur de conclure le congrès. Il rappelle aux titulaires « le souci de perfection qui doit animer tous les professeurs », puis précise que l'on doit être à l'écoute des besoins des auditeurs. À l'époque, de nouveaux principes pédagogiques sont de plus en plus populaires. On peut présumer qu'Augustin Frigon, en faveur de nouvelles

⁶³ « Correspondances du premier congrès de *Radio-Collège* : Lettre d'Aurèle Séguin au Dr Georges Préfontaine », 23 février 1946, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Georges Préfontaine, P1/A, 342.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Adrien-M. Malo, o.f.m., « Le premier congrès de *Radio-Collège* », *L'Enseignement Secondaire au Canada*, vol. 25, no 8 (mai 1946), p. 518-524.

⁶⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, p. 40-43.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 40, 41.

méthodes pédagogiques, comme l'utilisation des médias en classe, est un défenseur de la pédagogie moderne mettant l'élève au centre des préoccupations. À la même époque, Roland Vinette⁶⁸ publie plusieurs articles dans la revue *L'Enseignement primaire* (1944-1946)⁶⁹. Ses articles sont à contre-courant des méthodes pédagogiques conservatrices de l'époque. En plus de souligner l'urgent besoin d'une meilleure formation en psychologie de l'enfant pour les maîtres, Vinette les encourage à « s'initier aux méthodes actives d'enseignement ». Il suggère aux maîtres de stimuler les élèves pour que ces derniers s'intéressent par eux-mêmes aux activités d'apprentissage. Pour arriver à éveiller les jeunes, on doit donc connaître leurs besoins et leurs champs d'intérêt. C'est aussi ce que propose Frigon dans son discours.

Le premier congrès de Radio-Collège sera aussi le dernier. Cependant, l'organisation de ce congrès laisse transparaître le souci qu'ont les dirigeants et les collaborateurs de Radio-Collège d'offrir un produit de qualité.

1.2.2 Les stratégies pour publiciser les émissions du service

Pour être encore plus influente, Radio-Collège doit aller chercher le plus d'auditeurs et par la suite, trouver des moyens pour les fidéliser. Ces moyens se retrouvent dans les publications reliées à ce service d'émissions éducatives.

⁶⁸ Dans les années 1940, Roland Vinette fut directeur général des écoles normales et secrétaire du Comité catholique du conseil de l'Instruction publique.

⁶⁹ M. Mellouki, *Savoir enseignant et idéologie réformiste...*, p. 97.

Pour chaque saison où elle est en ondes, Radio-Collège a publié un programme-horaire. Ces programmes-horaires ont comme but de rejoindre les auditeurs. Selon Marie-Thérèse Lefebvre, « ce programme est envoyé dans toutes les régions du Québec où se trouvent des stations-relais (de 8 en 1941 à 16 en 1947) dont Montréal, Québec, Chicoutimi, Rimouski, New Carlisle, Sherbrooke, Rivière-du-Loup, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Amos, Rouyn, Val-d'Or, Hull et Edmundston au Nouveau-Brunswick, ainsi que sur ondes courtes »⁷⁰. De plus, Pierre Pagé écrit que « le programme fut expédié systématiquement à tous les collèges, aux écoles normales, aux professeurs et il fut annoncé à la radio et dans les journaux pour inviter les auditeurs à se le procurer »⁷¹. Le nombre de programmes-horaires distribués ne cesse d'augmenter avec les années. La première saison, 5 000 copies sont imprimées. Dix ans plus tard, on en imprime plus de 25 000 copies. Ces chiffres, il faut le préciser, n'indiquent pas réellement l'ampleur de l'auditoire, puisqu'un seul programme-horaire pouvait servir à plusieurs auditeurs et que certains n'en faisaient pas la demande. Par ailleurs, Jacques Beauchamp-Forget montre l'importance en nombre des auditeurs de Radio-Collège. Sans être dans la mire des commanditaires, les émissions diffusées dans le cadre de Radio-Collège restent à l'affiche plusieurs saisons de suite. Le nombre d'auditeurs est donc assez élevé pour justifier les dépenses d'un tel service d'émissions éducatives⁷².

En plus de servir de plans de cours, les programmes-horaires permettent d'annoncer les sujets et les émissions à venir. On cherche de cette façon à assurer la fidélité des auditeurs

⁷⁰ Marie-Thérèse Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 239.

⁷¹ P. Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec...*, p. 71.

⁷² Jacques Beauchamp-Forget, *Radio et civilisation au Canada français*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris, 1948, p. 134.

en créant dès le départ une attente par l'annonce des sujets des prochaines émissions. Par ailleurs, pour prouver aux auditeurs que les émissions atteignent un certain standard de qualité, on met en valeur et on souligne à grands traits la formation et la profession des titulaires jusqu'à la saison 1945-1946. On insiste sur le fait que la plupart sont des universitaires renommés, comme l'abbé Albert Tessier, Raymond Tanghe ou le frère Marie-Victorin. Tout est mis en place pour donner une crédibilité scientifique aux émissions et simplifier l'écoute des auditeurs.

Certaines émissions bénéficient d'une brochure ou d'illustrations. « La cité des plantes », série d'émissions sur l'histoire naturelle, a ses propres brochures « contenant l'illustration du cours et un texte explicatif ou complémentaire relatif à chaque causerie » pendant les cinq premières saisons de sa diffusion⁷³. Ces brochures sont faites consciencieusement et demandent beaucoup d'efforts. Le frère Marie-Victorin se plaint en 1942 à Aurèle Séguin que la production du livret représente beaucoup plus de travail qu'il ne le croyait, il lui demande une meilleure rémunération pour lui et ses collaborateurs⁷⁴.

En plus des brochures de « La cité des plantes », Radio-Collège publie plusieurs outils didactiques. Pour la série d'émissions « L'Europe perce l'énigme américaine » (1942-1943), donnée par l'abbé Albert Tessier, on fait imprimer six cartes géographiques illustrant les leçons⁷⁵. La saison suivante, les causeries de Raymond Tanghe sur la géographie économique du Canada ont aussi droit à plusieurs représentations en couleurs

⁷³ Frère Marie-Victorin, « Lettre à ses collaborateurs pour la nouvelle saison de Radio-Collège ».

⁷⁴ Frère Marie-Victorin, « Lettre à Aurèle Séguin », Montréal, 22 janvier 1942, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118 E3 2 41

⁷⁵ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1942-1943*, Montréal, Société Radio-Canada, 1942, p. 13.

pour venir les compléter⁷⁶. Quant à lui, Claude Champagne invite les auditeurs à se « procurer un dépliant illustrant les diverses familles d'instruments » dans le but de faciliter la compréhension de ses causeries sur la musique⁷⁷. Dans la même veine, au cours de la saison 1944-1945, les auditeurs peuvent suivre les émissions sur les études bibliques données par Adrien Malo o.f.m. « à l'aide d'illustrations en vente à Radio-Collège »⁷⁸. Plusieurs émissions obtiennent ainsi leur support visuel à travers les années.

Radio-Collège possède par ailleurs sa propre collection de livres aux Éditions Fides. Ces livres sont des reproductions des textes des causeries. Le premier ouvrage de la collection écrit par l'abbé Albert Tessier s'intitule : *Pèlerinages dans le passé*⁷⁹. Raymond Tanghe imprime aussi ses causeries en 1945 sur la géographie humaine⁸⁰. En somme, la collection comptera cinq tomes. Plusieurs titulaires publient leurs causeries avec d'autres éditeurs. Ainsi, Alcantara Dion fait paraître *Orientation* chez Pax et Bonum, tandis que Jean Vallerand édite *Introduction à la musique* aux Éditions Chanteclerc⁸¹. En tout, sur les 15 années d'existence de Radio-Collège, près d'une trentaine d'ouvrages sont publiés.

Ouvrages, brochures et aide-mémoire sont tous annoncés dans les programmes-horaires au cours des différentes saisons. Tout est mis en œuvre pour faire connaître le service. Cette entreprise de publicité fonctionne très bien puisque le nombre d'auditeurs augmente

⁷⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1943-1944*, Montréal, Société Radio-Canada, 1943, p. 30.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, p. 29.

⁷⁹ Albert Tessier, *Pèlerinages dans le passé*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1942, 212 p.

⁸⁰ Raymond Tanghe, *Initiation à la géographie humaine*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1943, 198 p.

⁸¹ Alcantara Dion o.f.m., *Orientations*, Montréal, Éditions Pax et Bonum, 1945 et Jean Vallerand, *Introduction à la musique*, Montréal, Éditions Chanteclerc, 1949.

d'année en année dans la décennie 1940, si on se fie à la distribution sans cesse croissante des programmes-horaires.

Radio-Collège utilise aussi les concours pour fidéliser son auditoire. En plus du tournoi « Nos collègues au micro » où plusieurs collègues classiques se disputent un trophée en tentant de répondre à un questionnaire-concours, on planifie au cours de la saison 1943-1944 « Les concours de Radio-Collège ». « Radio-Collège organise pour l'année scolaire 1943-1944, en marge de ses émissions éducatives, une série de concours sur les sciences, l'histoire naturelle, l'histoire du Canada, la géographie et la musique.⁸² » Par exemple, en lien avec les causeries de Léon Lortie et de Louis Bourgoïn, on demande aux participants de composer une dissertation de mille mots sur « une des “lois de la nature” expliquées par monsieur Lortie ou sur l'une des biographies étudiées au cours de la série des causeries de monsieur Bourgoïn »⁸³. « Les concours de Radio-Collège » ne reviendront pas l'année suivante.

Pour sa part, le concours de botanique de « La cité des plantes » créé dès la première saison demeure en ondes jusqu'à la saison 1945-1946. Ces concours sont faits en collaboration avec la Société canadienne d'Histoire naturelle. Ils sont annoncés dans plusieurs journaux, comme *La Presse* et *Le Devoir*. Ce dernier publie aussi chaque année, sous la chronique des Cercles des jeunes naturalistes, le palmarès des gagnants et le rapport du secrétaire du jury. En 1945, le grand prix offert par la Société Radio-Canada pour le meilleur travail est de 20 \$ et il est accordé à Mlle Jeanne Gareau de l'École

⁸² Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1943-1944*, p. 37.

⁸³ *Ibid.*

normale de Saint-Jérôme⁸⁴. En plus d'encaisser de l'argent, certains gagnants reçoivent aussi des ouvrages, dont *La Flore laurentienne* du frère Marie-Victorin.

Un couronnement des lauréats a lieu chaque année à l'auditorium du Jardin botanique. Plusieurs personnalités illustres y participent. En plus des collaborateurs de « La cité des plantes », des représentants de Radio-Canada et de Radio-Collège, du personnel du Jardin botanique, du conseil de la Société canadienne d'Histoire naturelle, de la Faculté des Sciences et de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, des dirigeants de l'ACFAS et des journalistes de la presse canadienne-française, on invite un porte-parole de la ville de Montréal et des sommités du domaine de l'éducation, tel le surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, Victor Doré⁸⁵.

Les concours ressemblent à des examens où l'on peut tester ce que l'on a appris durant l'année, mais permettent surtout à Radio-Collège d'avoir un contact direct avec les auditeurs. Tout comme les publications, ces concours et tout ce qui les entoure créent un enthousiasme pour ce service d'émissions éducatives.

De toute évidence, dans la décennie 1940, Radio-Collège a l'intention d'influencer le monde de l'éducation au Québec. Comme nous l'avons constaté dans ce chapitre, le discours de Radio-Canada et des dirigeants du service va dans ce sens. Son mandat principal est d'être un complément de l'école. Elle vise particulièrement comme auditeurs

⁸⁴ « Le dernier concours de botanique à Radio-Collège », *Le Devoir*, samedi, 24 novembre 1945, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118 E3 2 30.

⁸⁵ « Liste des noms et adresses des personnes invitées à assister au couronnement des lauréats du quatrième concours de botanique de la "cité des plantes", le samedi, 17 novembre 1945 », Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118 E3 2 30.

les garçons étudiant dans les collèges classiques. Pour arriver à ses fins, des efforts pour améliorer l'enseignement sont mis sur pied. Des initiatives dans le but de rendre plus populaires les causeries du service voient aussi le jour. Toutefois, Radio-Collège ne peut s'allier avec le département de l'Instruction publique pour concevoir son service de radio scolaire. C'est pourquoi elle s'associe avec les collèges classiques québécois pour l'élaboration de ses émissions. Ces derniers lui assurent aussi un bassin d'auditeurs important. Pour leur part, les collèges classiques, institutions d'enseignement élitistes et traditionnelles, voient d'un bon œil leur association avec la radio, ce moyen moderne et démocratique de communication.

Chapitre 2 : Radio-Collège à la rescousse d'une institution prestigieuse mais menacée : le collège classique

Une crise dans le domaine de l'éducation sévit au Québec dans les décennies 1930 et 1940. En effet, l'enseignement de niveau secondaire est loin d'être disponible pour tous ; les collèges classiques, les principales institutions à le dispenser sont critiquées à cause de leur caractère trop élitiste. On leur reproche aussi de donner un enseignement peu adapté au contexte de l'époque¹. La formation d'une main-d'œuvre qualifiée, capable de s'imposer sur les plans de l'industrie et d'une économie nationale contrôlée par des étrangers, est de plus en plus réclamée. Dès lors, les collèges classiques doivent pour survivre se moderniser et Radio-Collège se présente comme un des moyens pour revigorer cette institution. À cet égard, Radio-Collège est associée avec les collèges classiques par la forme, puisque son comité pédagogique est composé de membres du Comité permanent de l'enseignement secondaire, mais aussi par le fond, car les matières étudiées ont de grandes similitudes avec le curriculum des collèges classiques canadiens-français de l'époque. En outre, la majorité des titulaires de Radio-Collège a été formée dans cette institution. Ces derniers possèdent donc un bagage culturel particulier, caractérisé par l'idéologie des collèges classiques.

¹ Dans le premier chapitre, nous avons pu voir que ces critiques viennent surtout des scientifiques. Toutefois, plusieurs de ces reproches, comme l'explique Robert Gagnon, sont aussi faits par les membres des professions libérales. Leur statut est menacé par l'abondance des nouveaux adhérents à ces professions tous formés dans les collèges classiques. Ces derniers tentent de légitimer leur discours en soulignant le manque d'écoles dispensant une formation plus utilitaire et nécessaire par rapport à la nouvelle donne économique et sociale dans la province à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Robert Gagnon, « Capital culturel et identité sociale : les fonctions sociales du discours sur l'encombrement des professions libérales au XIX^e siècle », *Sociologie et sociétés*, vol. 31, no 2 (octobre 1989), p. 141.

2.1 Un comité pédagogique composé de dirigeants du Comité permanent de l'enseignement secondaire

Dès ses débuts, Radio-Collège s'était associé aux collèges classiques pour l'élaboration de son projet de radio éducative puisque le gouvernement québécois et le département de l'Instruction publique refusaient d'y collaborer. Cette association se fait particulièrement par l'entremise du comité pédagogique du service. Cette structure, composée des membres dirigeants du Comité permanent de l'enseignement secondaire, détient un droit de regard sur le choix des émissions et sur leur contenu. Dans les programmes-horaires de Radio-Collège, une présentation du comité pédagogique apparaît de la première saison jusqu'à la saison 1952-1953 inclusivement. L'historien de la radio Pierre Pagé affirme que « le comité pédagogique de Radio-Collège a joué un rôle effectif durant les dix premières années de la série »². Tout compte fait, ces individus issus des collèges classiques vont imprégner le service de leur vision particulière de la pédagogie.

Le Comité permanent de l'enseignement secondaire s'occupe des programmes et de leur aménagement pour les collèges classiques chapeautés par l'Université de Montréal et l'Université Laval³. Depuis l'entre-deux-guerres, il tente de défendre le système scolaire traditionnel contre les nombreuses attaques qu'il subit et s'efforce de l'améliorer pour répondre à la nouvelle donne socio-économique dans la province. Quelques initiatives sont prises, dont l'ouverture en 1941 des Écoles normales secondaires affiliées à l'Université de Montréal et à l'Université Laval, des institutions justement dirigées par

² Pierre Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec : les cours universitaires à la radio, le Service de Radio-Collège, le théâtre de répertoire international*, Montréal, Maxime, 1993, p. 58.

³ Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p. 168.

les piliers du comité pédagogique de Radio-Collège, les abbés Georges Perras et Émile Beaudry. Ces écoles où l'enseignement est surtout dévoué à la « défense et à l'illustration des vertus éminentes du cours classique » ont néanmoins comme ambition de « mieux préparer les prêtres à l'enseignement »⁴.

Pour le Comité permanent de l'enseignement secondaire, la participation des collèges classiques à Radio-Collège est une autre initiative pour moderniser l'enseignement classique. Dans *L'Enseignement secondaire au Canada*, « la revue officielle des maisons d'enseignement secondaire affiliées aux Universités Laval et de Montréal » dont la direction est aussi assurée par le Comité permanent de l'enseignement secondaire, le père Alcantara Dion écrit :

Avec le concours de la Commission pédagogique d'enseignement secondaire, Radio-Canada organise pour tous les jours de la semaine Radio-Collège. Cette innovation apporte à notre enseignement secondaire un perfectionnement moderne qui lui manquait et qui nous permettra bientôt de relier entre eux plus intimement la jeunesse de nos collèges. En attendant, il nous permettra de faire prendre simultanément contact à tous nos jeunes avec les maîtres de la pensée⁵.

La direction des collèges classiques apprécie son association avec Radio-Collège, qui représente jusqu'à un certain point, par l'entremise du média radiophonique, la modernité.

2.1.1 Le collège classique vit une période critique

Le Québec vit une grande période de changement dans les décennies 1930 et 1940. Linteau, Durocher et Robert expliquent que tous les aspects de la société sont alors

⁴ *Ibid.*, p. 71.

⁵ M.-Alcantara Dion, o.f.m., « Notre travail 1941-1942 », *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 21, no 1 (octobre 1941), p. 6-7.

touchés : « l'économie, le monde du travail, l'action politique, les courants d'idées, la culture, la vie quotidienne »⁶. Claude Corbo, auteur de plusieurs ouvrages sur les collèges classiques, décrit cette époque comme « la marée montante de la modernité »⁷. Cette période en est une de contrastes qui, avec le temps, deviennent de plus en plus évidents :

D'une part, l'institution du collège classique ou du séminaire continue sur la lancée que lui a imprimée sa trajectoire du XIXe siècle en matière de statut, d'organisation, de programmes d'études et de climat général. D'autre part, dans l'institution même comme dans la société québécoise dans son ensemble, de puissantes forces de changement sont à l'œuvre qui annoncent le glas tant d'un type de société que de l'institution même du cours classique⁸.

Ces écoles qui demeurent les plus prestigieuses et les seules ouvrant les portes de toutes les facultés universitaires sont ébranlées par plusieurs polémiques. Malgré les débats sur l'enseignement obligatoire et l'enseignement des sciences, ainsi que les critiques sur la formation des maîtres, l'enseignement secondaire supérieur ne sera réellement modifié que dans les années 1960 par suite du Rapport Parent.

Le débat sur l'enseignement obligatoire

Avant les années 1940, rien n'oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école⁹. Ce n'est, en effet, qu'en 1943, que la Loi sur l'instruction obligatoire est mise en vigueur dans le but de régler le problème de la sous-scolarisation des Canadiens français. Dominique Marshall explique que les raisons qui poussent le gouvernement libéral d'Adélard Godbout à appliquer cette loi sont d'ordre économique et social. Plusieurs

⁶ Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 11.

⁷ Claude Corbo, *La mémoire du cours classique. Les années aigres-douces des récits autobiographiques*, Montréal, Les Éditions Logiques, 2000, p. 79-83.

⁸ *Ibid.*, p. 79.

⁹ Cependant, la loi provinciale de 1907 qui porte à 14 ans l'âge minimum d'emploi requiert aussi des enfants de moins de 16 ans employés dans les industries qu'ils sachent lire et écrire ou fréquentent les cours du soir. Thérèse Hamel, « Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 1 (été 1984), p. 44.

groupes comme les suffragettes et les associations ouvrières militent pour l'instauration d'une loi de ce type. En outre, le gouvernement est convaincu que l'instruction obligatoire diminuerait la délinquance juvénile, l'exode des campagnes et augmenterait le nombre d'ouvriers qualifiés dont la province a tant besoin¹⁰.

Pour sa part, l'administration des collèges classiques voit d'un mauvais œil toute initiative pour favoriser l'instruction obligatoire, puisque l'Église s'oppose à tout envahissement de l'État dans les questions d'ordre social pendant la première partie du 20^e siècle. Jean Cinq-Mars nous apprend que les Jésuites à la tête du collège Sainte-Marie ne désiraient pas que « l'ordre des choses soit changé et [que] l'État contrôle les politiques en matière d'éducation »¹¹. Pour ces derniers, les parents ont la responsabilité d'instruire leur enfant. Imposer l'instruction obligatoire irait à l'encontre de cette loi naturelle¹². L'Église avait cependant inversé sa position par rapport à l'instruction obligatoire en 1929 lorsque le pape décrète une loi similaire dans la Cité du Vatican. Toutefois, les collèges classiques refusent toujours dans la décennie 1940 que la place privilégiée qu'ils occupent dans le système d'éducation soit remise en cause. En outre, l'Église, « gardienne de la culture canadienne-française », voit l'obligation scolaire comme une menace venant des milieux protestants et anglophones¹³.

¹⁰ Dominique Marshall, *Aux origines sociales de l'État-providence. Familles québécoises, obligation scolaire et allocations familiales 1940-1955*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1998, p. 30-35.

¹¹ Jean Cinq-Mars, *Histoire du collège Sainte-Marie de Montréal 1848-1969*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, p. 150.

¹² *Ibid.*, p. 149.

¹³ D. Marshall, *Aux origines sociales de l'État-providence...*, p. 33.

Le virage vers la laïcisation des maîtres

Le corps professoral dans les collèges classiques est composé principalement de clercs. Jusque dans les années 1930, les quelques laïcs que l'on y retrouve enseignent les matières que l'on considère comme moins importantes, telles la musique, le dessin, la gymnastique ou l'anglais. En effet, selon Claude Galarneau, le clergé au Canada français « a toujours gardé la haute main sur le système scolaire dont le collège était évidemment la partie essentielle »¹⁴. Par ailleurs, Thérèse Hamel explique que les autorités scolaires québécoises dans la première moitié du 20^e siècle exigent de leurs éducateurs d'avoir une vocation face à l'enseignement¹⁵. La notion de vocation est intimement liée à celle de la moralité laquelle, autant que l'aptitude à l'enseignement, proviendrait chez les religieux de la formation qu'ils auraient acquise au noviciat alors que le simple brevet d'enseignement que possèdent les enseignants laïcs à l'époque ne garantissait pas ces vertus.

Néanmoins, à partir des années 1930, les normaliens, ces laïcs diplômés de l'École normale supérieure et des facultés de lettres et sciences, commencent à faire pression sur les autorités pour que le clergé fasse appel à eux pour l'éducation de la jeunesse. Selon eux, leur engagement dans les écoles présente « de multiples avantages au point de vue intellectuel et social » pour les élèves. En outre, un corps professoral laïc permettrait d'augmenter le nombre de professeurs de carrière, de « mettre les élèves en relation avec les hommes du monde », de décongestionner les professions libérales et de développer

¹⁴ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 112.

¹⁵ Thérèse Hamel, *Un siècle de formation des maîtres au Québec 1836-1939*, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. psychopédagogie, 1995, p. 315-317.

une élite laïque canadienne-française¹⁶. À la suite de l'augmentation de la clientèle scolaire, le système d'éducation se doit de faire une plus grande place au laïc pour répondre à la demande. À cet égard, la laïcisation du corps professoral oblige les dirigeants des collèges classiques à se remettre en question.

Qui plus est, dans les années 1930 et 1940, de nombreux intellectuels condamnent la formation des maîtres. Un grand nombre de clercs enseignants, disent-ils, n'ont aucune notion de pédagogie et ne détiennent tout simplement pas de diplôme d'études supérieures. Plusieurs religieux ne semblent pas posséder de « vocation ou de passion pour l'enseignement et s'y [retrouvent] plus par obéissance à leurs supérieurs que par choix personnel »¹⁷. Marie-Victorin critique aussi les éducateurs religieux¹⁸. Pour le frère, la formation que l'on donne à ces derniers est inadéquate et se fait dans un « climat intellectuel déficient ».

En conséquence, certaines initiatives sont prises pour suppléer au manque de formation des maîtres. En 1941, l'abbé Georges Perras et le père Alcantara Dion, membres du comité pédagogique de Radio-Collège, mettent sur pied l'École normale secondaire. De plus, Dion, animateur d'une émission sur l'orientation professionnelle lors de la troisième saison de Radio-Collège (1943-1944), crée en 1947 une « université d'été » sous la forme d'un centre d'apprentissage « où les professeurs des collèges pouvaient se rencontrer par

¹⁶ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 112.

¹⁷ C. Corbo, *La mémoire du cours classique...*, p. 111.

¹⁸ Nive Voisine, *Les Frères des écoles chrétiennes au Canada*, tome 2 : *Une ère de prospérité, 1880-1946*, Sainte-Foy, Éditions A. Sigier, 1987, p. 245-246.

groupes en sessions intensives et discuter des programmes et de tous les problèmes qui se posent à l'enseignement classique »¹⁹.

Le débat sur l'enseignement des sciences au secondaire

En plus des reproches concernant les faiblesses pédagogiques du collège classique et le monopole des clercs qui y prévaut, une autre question ébranle cette institution séculaire dans la première moitié du 20e siècle. En effet, le débat sur l'enseignement des sciences au secondaire fait couler beaucoup d'encre. Rappelons que cette période est caractérisée par un fort mouvement d'industrialisation qui met en relief le besoin criant de main-d'œuvre qualifiée et le retard du développement économique des Canadiens français.

De fait, au début du siècle, le gouvernement de Lomer Gouin voulant ajuster le système d'éducation québécois aux nouveaux besoins de l'économie²⁰ met sur pied des écoles techniques à Montréal et à Québec²¹. C'est aussi dans la première décennie que l'on inaugure l'école d'arpentage et de foresterie de l'Université Laval, et l'École des hautes études commerciales à Montréal. Toutefois, ce n'est qu'en 1920 que l'enseignement universitaire moderne prend forme. L'école des Sciences sociales, politiques et économiques, ainsi que la faculté des sciences de l'Université de Montréal et l'École supérieure de chimie de l'Université Laval ouvrent leurs portes. Au même moment, l'École Polytechnique dont Frigon sera le directeur (1923-1935) s'affaire à la réforme de

¹⁹ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 71.

²⁰ Pierre Dandurand et Marcel Fournier, « Développement de l'enseignement supérieur, classes sociales et luttes nationales au Québec », *Sociologie et sociétés*, vol. 12, no 2 (1980), p. 104.

²¹ Augustin Frigon, créateur de *Radio-Collège* et directeur de Radio-Canada dans les années 1940, assurait incidemment la direction de l'enseignement technique de la province de Québec de 1924 à 1935. Caroline Boily, *Les usages scolaires du cinéma, de la radio et de la télévision à la commission des écoles catholiques de Montréal, 1920-1970*, thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, p. 48.

ses programmes et à l'addition de cours²². Avant cette réforme de l'enseignement supérieur, les universités francophones de la province se limitaient à éduquer des prêtres, des médecins ou des avocats²³. Avec ces changements, les établissements universitaires québécois commencent à répondre aux besoins criants de former des spécialistes des sciences, c'est-à-dire des chimistes, des biologistes, des psychologues, etc.

Or, pour former des scientifiques professionnels dans les facultés de sciences et les écoles de sciences appliquées, il faut trouver des candidats compétents provenant du système d'enseignement secondaire québécois. Dès la décennie 1920, plusieurs scientifiques critiquent l'enseignement des sciences dispensé dans les écoles secondaires et plus particulièrement dans les collèges classiques qui ne l'ont jamais vraiment favorisé. Le cours classique, déficitaire aux yeux de plusieurs en enseignement des mathématiques et des sciences, n'apporte aucune aide en ce qui a trait au recrutement des facultés de sciences dans la première moitié du 20^e siècle²⁴. Les collèges offrent une formation basée sur les humanités gréco-latines où les sciences n'ont que peu de place. Par conséquent, les étudiants sont plutôt encouragés à se diriger vers les professions libérales et le sacerdoce.

Plusieurs membres du mouvement scientifique du début du siècle, dont certains collaborateurs de Radio-Collège tels Marie-Victorin, Léon Lortie, Jules Brunel, Georges Préfontaine et Pierre Dansereau, critiquent de manière continue « le caractère passé, trop

²² Robert Gagnon, *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal. La montée des ingénieurs francophones*, Montréal, Éditions du Boréal, 1991, p. 133.

²³ Marcel Fournier et Louis Maheu, « Nationalisme et nationalisation du champ scientifique québécois », *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 2 (1975), p. 93.

²⁴ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 152.

exclusivement littéraire, livresque, etc. » de l'enseignement des collèges classiques²⁵. Ils croient que l'avenir passe « par une modernisation de l'enseignement secondaire, jusqu'à monopolisé par le clergé »²⁶. La série de dix articles d'Adrien Pouliot²⁷, parue dans la revue des collèges classiques, *L'Enseignement secondaire au Canada*, entre 1929 et 1931, ravive le débat tout en l'élargissant. Pourtant, les réformes proposées par Pouliot sont loin d'être radicales et ne remettaient jamais en cause l'autorité des collèges classiques.

Pour leur part, les défenseurs des collèges classiques, notamment les clercs, croient que l'on ne peut « modifier le cours classique sans risquer de mettre en péril l'avenir de la nation canadienne-française ». C'est, à leur avis, le collège classique qui forme l'élite en lui transmettant un patrimoine culturel caractérisé par le « génie latin », « l'esprit français » et surtout par la religion catholique²⁸.

Léon Lortie, professeur de chimie, mais aussi éducateur à Radio-Collège pendant 13 ans (1941-1954), s'intéresse à cette question. Le discours de Lortie est très nationaliste. Selon lui, l'enseignement au secondaire ne suit pas l'évolution de la province. D'ailleurs, il serait une des causes du retard économique des Canadiens français :

²⁵ Raymond Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) », dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p.198.

²⁶ Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1987, p. 260.

²⁷ Adrien Pouliot est un ingénieur civil diplômé de Polytechnique. Il a enseigné les mathématiques à l'Université Laval et dans un collège classique, le Collège Jésus-Marie de Sillery. Il fut aussi nommé gouverneur et vice-président de la Société Radio-Canada.

²⁸ Johanne Rochette, *Les débats sur l'enseignement des sciences dans les collèges classiques au Québec, 1929-1953*, mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991, p. 2.

Notre enseignement ne marche pas de pair avec le formidable développement du Canada, ni même avec l'essor puissant de la province de Québec. Replié sur lui-même, il ne semble pas encore avoir compris que, bon gré mal gré, le Canada est devenu une puissance internationale, que des problèmes économiques, sociaux et techniques de très grande envergure se posent, non seulement à nos compatriotes anglais, mais à nous-mêmes. Il faut de la compétence et de l'audace pour les résoudre. Et nous attendons que notre enseignement produise de la compétence et suscite l'audace. Serait-ce trop espérer²⁹?

Lortie traduit ici la pensée de plusieurs de ses collègues. Pourtant, ce n'est qu'en 1935, après plusieurs polémiques, que les collèges donnent enfin une plus grande place à l'apprentissage des sciences³⁰. La formation des maîtres enseignant les sciences est aussi critiquée, car peu d'entre eux ont étudié les sciences ou la pédagogie³¹. Malgré cela, les changements se font lentement, puisqu'aucune réforme réelle n'aura lieu dans l'enseignement secondaire avant les années 1960.

Il est évident que les collèges classiques vivent une période critique durant les années 1930 et 1940 et qu'ils sont bouleversés par de nombreux débats. Les dirigeants de cette institution traditionnelle cherchent à assurer sa pérennité, d'où le bénéfice manifeste d'une association avec Radio-Collège.

2.1.2 La participation des collèges classiques aux émissions de Radio-Collège

Les collèges classiques collaborent à Radio-Collège de diverses façons. En plus de la participation du Comité permanent de l'enseignement secondaire, certains collèges s'impliquent de manière individuelle.

²⁹ Malheureusement, il nous fut impossible d'attribuer une date à ce discours. Léon Lortie, « Problème de l'enseignement secondaire », Archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/ G, 1.

³⁰ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p.152.

³¹ C. Corbo, *La mémoire du cours classique...*, p. 167.

Lors de la saison 1943-1944, Radio-Collège propose un jeu-questionnaire, « Nos collègues au micro », qui mobilise 22 maisons d'enseignement secondaire privées³². Chaque semaine, deux collèges s'affrontent. Tour à tour, trois élèves des classes de rhétorique ou de philosophie viennent répondre à des interrogations sur les arts, les sciences, l'histoire, la géographie et la littérature. Les gagnants reçoivent un trophée du champion provincial offert par la Société Radio-Canada. Dès lors, il n'est plus seulement question pour les directions des collèges classiques de donner leur opinion sur le contenu et le fonctionnement des émissions : Radio-Collège leur demande aussi d'y participer.

D'ailleurs, certaines causeries sont produites comme supports didactiques dans les classes des collèges. Par exemple, « Le théâtre de Radio-Collège », diffusé durant la saison 1943-1944, propose des « pièces du théâtre classique inscrites au programme d'études des collèges affiliés et à l'Université de Montréal et à l'Université Laval de Québec »³³. Cinq pièces du théâtre français du 17^e siècle sont analysées scène par scène au cours de l'année. Chaque semaine, on y présente un seul acte. La saison suivante, « Le théâtre de Radio-Collège » utilise la même formule. Cependant, on ne suit plus le programme des collèges classiques québécois ; on s'est plutôt inspiré du manuel de littérature française de A. de Parvillez et M. Moncarey³⁴. Publié par deux prêtres catholiques, ce manuel a comme finalité d'aider « les élèves de la classe de philosophie à mieux comprendre la littérature »³⁵. On peut en conclure que Radio-Collège organise le contenu de ses

³² Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1943-1944*, Montréal, Société Radio-Canada, 1943, p. 12.

³³ *Ibid.*, p. 9.

³⁴ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, Montréal, Société Radio-Canada, 1944, p. 8.

³⁵ DePavillez, A. et M. Moncarey, *Littérature française. Nouvelle édition revue et complétée*, Paris, Beauchesne et ses fils, 1952, p.7.

émissions sur le théâtre de pair avec les programmes de littérature des collèges classiques québécois.

2.2 La promotion des valeurs des collèges classiques dans le contenu des émissions

En plus d'intervenir dans le processus d'apprentissage scolaire des jeunes canadiens-français, Radio-Collège vise aussi à participer à leur éducation au sens plus large. Ce service de Radio-Canada se donne en effet pour rôle de former et d'encadrer les jeunes collégiens. Au cours des années 1930 et 1940, le nombre d'externes dans les collèges classiques augmente, surtout dans les grandes villes. Ceux-ci « se trouvent quotidiennement exposés à des modèles culturels profondément différents, celui de l'univers du collège et celui diffusé par les médias de communication de masse »³⁶. Pour venir compenser ce phénomène, Radio-Collège se présente comme un prolongement du collège à la maison. Elle permet ainsi aux dirigeants des collèges classiques de tenter de gérer les activités des collégiens en dehors des heures de classe. D'ailleurs, dans la décennie 1940, la majorité des causeries sont diffusées à la fin de l'après-midi, après le retour des collégiens au foyer. Autrement dit, Radio-Collège cherche à s'imposer comme une sorte de régulateur de cette période dans la journée de ses auditeurs.

Malgré l'avant-gardisme du média de la radio à travers lequel s'expriment les titulaires de Radio-Collège, le contenu des émissions fait néanmoins la promotion de certaines valeurs traditionnelles associées à l'institution du collège classique. Louis LeVasseur démontre que la vision du monde des collèges classiques dans la décennie 1940 s'articule

³⁶ C. Corbo, *La mémoire du cours classique...*, p. 83.

« difficilement à la modernisation de la société canadienne-française »³⁷. À cette époque, le contexte québécois du travail, caractérisé par une forte industrialisation, valorise une conception de l'éducation tournée vers « l'utilitarisme des connaissances » et la rationalité plutôt qu'un modèle axé sur le fondement moral des connaissances comme celui des collèges classiques. Ainsi, le contenu des émissions de Radio-Collège dans les années 1940 est imprégné de la culture classique caractéristique des collèges. À plusieurs égards, il se rapporte aux humanités gréco-latines et à une culture générale basée sur la nation et la religion.

2.2.1 L'importance de la culture générale

Claude Galarneau souligne le fait que l'idéologie des collèges classiques repose sur la notion d'humanisme, c'est-à-dire sur une culture générale passant spécialement par l'étude du grec et du latin³⁸. Nicole Gagnon fait le même constat : toute l'éducation des collèges classiques se résume à la culture générale³⁹. De fait, dans plusieurs émissions de Radio-Collège, l'accent est mis sur les bienfaits de la culture générale et des études.

Alcantara Dion, en plus d'être membre du comité pédagogique de Radio-Collège, est titulaire d'une émission sur l'orientation professionnelle lors de la saison 1943-1944. Dans « Orientations », Dion présente plusieurs métiers : le médecin, le journaliste, le financier, l'éducateur, l'avocat, le chimiste, le prêtre, etc. Tous ces métiers, suggère-t-il,

³⁷ Louis LeVasseur, « L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle : une vision du monde en difficile harmonie avec la modernisation de la société québécoise », *Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 14, no 1 (2002), p. 38.

³⁸ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 233.

³⁹ Nicole Gagnon, « L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire* », *Recherches sociographiques*, vol. 4, no 2 (1963), p. 167-200.

sont accessibles seulement si on s'approprie une grande culture générale et si on ne craint pas les études :

Voilà pourquoi, en définitive, ce qui importe le plus et qui importera toujours le plus pour entrer dans une carrière et y réussir, c'est d'abord la culture générale : l'acquisition des qualités humaines, des vertus de l'intelligence, du coeur, de la volonté. [...] Si vous avez assimilé la plus vaste culture qu'offrent les programmes de nos maisons d'éducation, si vous avez acquis la formation que donnent une ferme discipline et le dévouement, vous serez aptes à presque toutes les carrières de la société moderne [...] ⁴⁰.

La connaissance n'a pas seulement pour objectif l'accès à une profession intéressante, mais vise aussi un niveau élevé d'excellence dans les études et dans la vie en général. Dans le même ordre d'idées, Gagnon démontre que, dans l'idéologie des collègues classiques, la culture « est générale parce qu'elle s'adresse à toutes les facultés humaines, et désintéressée parce qu'elle vise uniquement à la formation de l'homme et en tant que telle ». La finalité du cours classique n'est pas de former les gens à un métier, mais plutôt de prendre part à la « formation d'un ensemble harmonieux de facultés » chez les étudiants ⁴¹.

Un grand nombre d'éducateurs de Radio-Collège visent à participer, par la transmission de connaissances, à la formation du caractère de leurs auditeurs. Par exemple, dans une de ses causeries, Léon Lortie avoue que le savoir contribue à « rendre meilleurs, plus humains » ⁴². L'abbé Robert E. Llewellyn, animateur de l'émission « Les fables de Lafontaine » (1944-1945 à 1949-1950), utilise la même méthode pour expliquer la

⁴⁰ Alcantara Dion o.f.m., *Orientations*, Montréal, Éditions Pax et Bonum, 1945, p. 21, 22. Texte remanié d'une émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 13 octobre 1943.

⁴¹ N. Gagnon, « L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire* », p. 172.

⁴² Léon Lortie, « Les lois de la nature », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 6 octobre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 3.

nécessité d'enseigner les fables : « La leçon que nous pourrions en tirer, c'est de mieux connaître les hommes, de mieux nous connaître, et par conséquent pouvoir devenir, en souriant, plus sages et meilleurs »⁴³. Radio-Collège veut aller plus loin que la simple participation à la formation scolaire des jeunes gens : elle vise leur formation intégrale.

En effet, pour les maîtres à penser du collège classique, la formation qu'ils offrent en est une « générale complète particulièrement bien adaptée aux besoins des adolescents »⁴⁴. Ainsi, l'éducation secondaire dispensée par les collèges permet de développer de nombreuses facultés intellectuelles et, conséquemment, les causeries de Radio-Collège tendent vers une finalité similaire. Par exemple, en 1947, dans une entrevue donnée à la revue *L'École canadienne*, Aurèle Séguin, directeur de Radio-Collège, vante les émissions diffusées par son service puisqu'elles « sont de nature à éveiller la curiosité intellectuelle d'un jeune être, à animer son intelligence, à orienter en d'heureuses voies son imagination »⁴⁵. Dans le même ordre d'idées, Léon Lortie, dans ses causeries scientifiques, exalte les mérites de l'étude des sciences. L'accent n'est pas mis sur l'utilitarisme des sciences dans une société marquée par l'industrialisation, mais plutôt sur le développement d'habitudes intellectuelles :

Apprendre à observer consciencieusement est un des premiers bienfaits que procure l'initiative scientifique. Astreindre ses sens à une gymnastique rigide, voilà bien le début d'une formation générale. D'abord parce que c'est un entraînement qui ne manquera pas de créer une habitude d'ordre, de précision, de prudence et de méthode sans lesquelles tout un travail menace de demeurer stérile⁴⁶.

⁴³ Robert E. Llewellyn, *La sagesse du Bonhomme*, Montréal, Éditions Fides, 1945, p. 14. Texte remanié d'une émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 15 octobre 1944.

⁴⁴ Claude Corbo, *Les jésuites québécois et le cours classique après 1945*, Sillery, Les éditions du Septentrion, coll. Cahiers des Amériques, 2004, p. 53.

⁴⁵ Rex Desmarchais, « La radio et l'éducation, entretien avec Aurèle Séguin », *L'École canadienne*, vol. 22, no 5 (1947), p. 276.

⁴⁶ L. Lortie, « Les lois de la nature », le 12 octobre 1942.

Le cours classique ne vise pas prioritairement à développer des compétences ou à acquérir des connaissances spécifiques. Les disciplines sont considérées comme un ensemble, car les collèges classiques offrent une éducation complète où même les sciences doivent être intégrées à la formation générale⁴⁷. L'extrait précédent des causeries de Léon Lortie souligne cette visée du cours classique. Nous n'insisterons toutefois pas sur l'enseignement des sciences à Radio-Collège à ce stade-ci puisqu'il sera étudié au chapitre suivant.

L'étude du passé possède une place déterminante dans l'idéologie des collèges classiques. Les collégiens doivent, au moyen d'une solide éducation secondaire, s'approprier « en profondeur leur héritage culturel »⁴⁸. De fait, démontrer l'historicité d'un thème est très à la mode à Radio-Collège. Par exemple, Jules Bazin, animateur de l'émission « La maison canadienne et ses origines » en ondes pendant la saison 1941-1942, amorce ses leçons avec l'époque romaine pour poursuivre avec l'architecture au Moyen Âge et enfin s'attarder sur les maisons canadiennes des 18^e et 19^e siècles. Il termine l'année par un survol de l'architecture moderne. Louis Bourgoïn procède de la même façon dans ses causeries sur l'« Histoire des sciences et de leurs applications » au cours de la saison 1944-1945. Il présente un homme de sciences à chaque causerie ; il débute avec le savant le plus ancien, John Dalton, pour finir avec le plus récent, Albert Einstein. D'ailleurs, dans le livre où sont éditées ses causeries, il explique pourquoi la présentation chronologique des événements favorise l'apprentissage :

⁴⁷ L. LeVasseur, *L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle...*, p.54.

⁴⁸ C. Corbo, *Les jésuites québécois et le cours classique après 1945*, p. 39.

Le constat de la filiation des faits, des expériences qui découlent les unes des autres, possède bien l'intérêt de nous faciliter la compréhension des choses complexes et d'entendement difficile que l'on rencontre dans la science de notre époque. Il ne faut jamais perdre de vue que, selon le mot de Littré, « la science d'aujourd'hui est la fille de la science d'hier » et qu'il ne serait pas scientifique d'ignorer l'évolution de toutes nos explications scientifiques⁴⁹.

La formation donnée par les collèges classiques doit aider les élèves à mieux se situer dans le monde. Cette démarche se fait « en parcourant à nouveau, pour son propre compte, le chemin emprunté par la civilisation à laquelle il appartient »⁵⁰. Connaître le passé permet aussi aux collégiens de se placer eux-mêmes dans le temps et d'améliorer leur jugement. Bourgoïn ajoute que la connaissance du passé contribue au développement de l'humilité chez les élèves : « L'homme qui sait les choses du passé est moins porté à croire que son époque est la plus importante entre toutes, et il développe une humilité salutaire [...].⁵¹ »

2.2.2 La nation

Dans l'idéologie des collèges classiques, la connaissance du passé favorise l'assimilation d'un héritage par les étudiants, la culture classique. On présente cette dernière comme un « patrimoine national » qui est le seul conforme au caractère des Canadiens français et qui les distingue des Anglo-Saxons⁵². Encore plus, selon Nicole Gagnon, pour les défenseurs de la culture classique, elle serait la source de la supériorité raciale des Canadiens français et le système d'enseignement humaniste la cause de leur survivance⁵³. Dès lors, les clercs des collèges aspirent au développement d'un sentiment

⁴⁹ Louis Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, p. 28, 29.

⁵⁰ C. Corbo, *Les jésuites québécois et le cours classique après 1945*, p. 40.

⁵¹ Louis Bourgoïn, *Histoire des sciences...*, p. 9. Texte remanié de l'émission du 12 octobre 1942.

⁵² C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 234.

⁵³ N. Gagnon, « L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire* », p. 176.

d'appartenance au groupe national chez les élèves et cherchent à les inciter « à reproduire le modèle des ancêtres »⁵⁴.

Par ailleurs, plusieurs émissions du service de Radio-Collège sont teintées de nationalisme. Les causeries sur l'histoire canadienne de l'abbé Albert Tessier en ondes de la saison 1941-1942 à la saison 1945-1946 se dessinent sur un fond de glorification de la nation canadienne-française. L'enseignement de l'histoire à Radio-Collège dans les premières années est très similaire à celui que l'on offre dans les collèges classiques. En effet, « l'histoire enseignée dans les collèges classiques visait moins l'objectivation des événements que la défense et l'illustration des principaux éléments reliés à la pensée nationaliste des clercs, soit la langue, la religion et les mœurs canadiennes-françaises »⁵⁵.

Lors de la première saison de Radio-Collège, l'abbé Tessier expose des « tableaux d'histoire » où l'on présente des personnages héroïques, tels Jacques Cartier, Louis-Hippolyte La Fontaine, Dollard Des Ormeaux ou Jean Talon. La première émission de l'année intitulée « Canada, ma patrie » ressemble surtout à un exercice de propagande patriotique : « Le Canada 1942, à la fois terre de Dieu et terre des aïeux, notre terre à nous, les continuateurs de l'histoire canadienne, c'est ça la Patrie! », peut-on entendre sur les ondes⁵⁶. Puis, dans la dernière causerie de la saison, « Rien n'est si beau que son pays », Tessier se lance dans une ode à sa patrie et à ses habitants :

Fidèles aux nouveaux maîtres, loyaux jusqu'au sacrifice du sang sur les
champs de bataille, ils devenaient farouchement intraitables quand des

⁵⁴ L. LeVasseur, *L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle...*, p.47.

⁵⁵ *Ibid.*, p.46.

⁵⁶ Albert Tessier, *Pèlerinages dans le passé*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1942, p. 10. Texte remanié de l'émission du 7 octobre 1941.

manœuvres ouvertes ou cachées venaient menacer leur droit de vivre à la française et de garder leur religion. Ombrageux et fiers, ils défendirent tous leurs droits, revendiquèrent toutes leurs libertés, combattirent sur tous les terrains où des menaces et des manœuvres les forçaient de parer les coups. Ils restaient Français, gais, aimables, mais durement déterminés à ne rien céder d'essentiel⁵⁷.

Pour terminer cette émission, Tessier joue de plus en plus sur les émotions de ses auditeurs :

Le Canada, notre pays, nos amours! Notre pays, plus que celui de toute autre race, mais le pays également de tous ceux que la terre canadienne a accueillis et qui ont voulu devenir ses vrais fils, unis dans un commun amour de son sol, de sa beauté, de ses richesses. [...] Ce pays, nous devons l'aimer, écouter religieusement tout ce qu'il nous dit, tout ce qu'il nous prêche... Nous devons le chanter, avec amour, avec dignité, avec fierté⁵⁸!

L'histoire nationale enseignée par l'abbé Albert Tessier est calquée sur l'enseignement que l'on offre dans les collèges classiques. On y fait l'exaltation des héros populaires et l'accent est mis sur la valorisation des traditions nationales et religieuses.

2.2.3 La religion

En plus d'être basé sur la nation, l'enseignement des collèges classiques est avant tout religieux. La religion catholique se trouve au centre de l'éducation secondaire. C'est elle, nous explique Galarneau, qui « fournit l'unité de direction à l'enseignement purement formel des humanités »⁵⁹. Toutes les matières enseignées dans les collèges, autant les langues que la philosophie ou l'histoire, ont comme but commun d'inculquer les valeurs religieuses des clercs dirigeant les écoles secondaires privées.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 210, 211. Texte remanié de l'émission du 21 avril 1941.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 211.

⁵⁹ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 234.

D'ailleurs, l'ultime mission du cours classique est de former de bons catholiques et de manière plus spécifique des candidats à la prêtrise. En conséquence, le père Alcantara Dion invite, dans ses causeries sur l'orientation professionnelle, les jeunes à devenir prêtres :

Le monde, votre pays, a besoin d'hommes parfaits, de citoyens intègres, de gouvernants éclairés et dévoués jusqu'à l'héroïsme, de savants qui allient la sagesse à la science, d'artistes qui l'enveloppent de beauté, pure et sublime, de politiques, et d'économistes, de chefs d'entreprise et d'industrie qui le dirigent dans le sens de sa destinée, et l'organisent dans le respect de sa condition d'homme surnaturalisé, c'est le sacerdoce, c'est la vie religieuse qui favorise le plus sûrement la naissance de tels hommes! C'est la grâce de Dieu qui vous en fera dignes avec votre collaboration⁶⁰!

Cette invitation à joindre le clergé est typique des collèges classiques. Ces institutions sont le bassin principal de candidats à la prêtrise. C'est à la fin de la décennie 1930 qu'un renversement se fait dans l'orientation des collégiens. En effet, à partir de 1938, la plupart des diplômés des collèges classiques choisissent une profession plutôt que la vocation religieuse⁶¹. Cette exhortation à devenir prêtre de la part du père Alcantara Dion est peut-être influencée par la crainte ressentie à cette époque que la jeunesse s'écarte du sentier de l'Église.

Cependant, l'aspect religieux de Radio-Collège n'est pas absolu. Par exemple, lorsque l'on examine la grille horaire des premières années, l'enseignement religieux ou la spiritualité ne semble pas avoir son espace, c'est-à-dire qu'elle n'est pas enseignée de manière autonome. Plusieurs émissions font la promotion de valeurs religieuses, comme

⁶⁰ A. Dion, *Orientations*, p. 266, 267. Texte remanié de l'émission du 26 avril 1944.

⁶¹ C. Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, p. 153. Par contre, Ollivier Hubert explique que ces derniers ouvriront plusieurs écoles privées où la plupart des diplômés se destinent vers les professions libérales, et ce, dès le début du 19^e siècle. « Petites écoles et collèges sulpiciens », dans Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion 1657-2007*, Montréal, Éditions Fides, 2007, p. 395-444.

nous allons le voir, mais aucune série n'est consacrée uniquement à la religion. Il faut attendre la quatrième saison (1944-1945) pour qu'une émission soit complètement consacrée aux études religieuses. Le père Adrien Malo⁶² est le meneur de jeu de ces causeries de la saison 1944-1945 à la saison 1949-1950. Par suite de ces causeries diffusées à Radio-Collège, il publie un ouvrage, « Clartés d'évangile sur nos sentiers » en 1947⁶³.

Même si la religion n'est pas spécifiquement étudiée avant la saison 1944-1945, elle demeure une partie intégrale du contenu de la majorité des émissions diffusées à Radio-Collège. Il faut souligner ici que le comité pédagogique de Radio-Collège, mis à part Aurèle Séguin, directeur du service, est essentiellement composé de clercs et qu'ils ont leur mot à dire dans le contenu des émissions.

Il est évident aussi que les causeries patriotiques sur l'histoire canadienne de l'abbé Albert Tessier ont un caractère très religieux. Ainsi, dans l'introduction à ses causeries, Tessier dit :

Toute cette vie précieuse qui, depuis des siècles, se déploie selon des rythmes immuables, nous parle, mieux que tous les livres, de la puissance et de la bonté du Créateur. La vie, à tous ses degrés, révèle aux hommes qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre l'action permanente de Dieu dans l'univers⁶⁴.

⁶² Malo a participé dans les années 1930 et au début de la décennie à une autre émission religieuse à Radio-Canada, soit *L'Heure dominicale*. D'après Pierre Pagé, cette émission, marquée par « la démarche apologétique de l'époque », se définit « comme un organisme de propagande catholique par le moyen de la radio ». Ainsi, le père Adrien Malo avait déjà fait ses preuves dans la communication ecclésiastique à la radio. Pierre Pagé, « Cinquante ans d'émissions religieuses à la radio québécoise, 1931-1982. De l'apologétique au dialogue avec les grandes religions », *SCHEC, Études d'histoire religieuse*, vol. 68 (2002), p. 11.

⁶³ Adrien Malo, *Clartés d'évangile sur nos sentiers*, Montréal, Éditions Franciscaines, 1947, 273 p.

⁶⁴ A. Tessier, *Pèlerinages dans le passé*, p. 10. Texte remanié de l'émission du 7 octobre 1941.

Au cours des cinq années où il collabore à Radio-Collège, Tessier aime bien revenir sur la volonté de Dieu dans ses explications. Par exemple, lors de la saison 1943-1944, où il rend hommage à la gent féminine canadienne-française, il justifie le caractère charitable des femmes par le rôle que leur a accordé la Providence : « la femme incarne ce que le Christ a apporté de plus rayonnant : l'amour, la mansuétude, la miséricorde »⁶⁵. À cet égard, il est important de souligner qu'Albert Tessier est à l'époque visiteur des écoles ménagères. Comme l'explique Nicole Thivierge, l'abbé est « alors le maître d'œuvre d'un enseignement destiné à former des apôtres de la restauration familiale »⁶⁶. En choisissant le thème des héroïnes canadiennes, Tessier désire peut-être éduquer à sa manière une partie considérable de l'auditoire de Radio-Collège, les femmes⁶⁷. Il consacre aussi toute une saison (1944-1945) à l'histoire des communautés religieuses venues s'installer en Amérique⁶⁸.

Certaines causeries scientifiques sont parfois empreintes de références à la culture chrétienne des titulaires. Lors d'une causerie du « Monde animal » sur les insectes aquatiques, l'abbé Ovila Fournier utilise l'expression « la nature du Bon Dieu »⁶⁹, tandis que le frère Marie-Victorin, chef de file du mouvement scientifique au Québec à cette

⁶⁵ Albert Tessier, *Canadiennes*, Montréal, Éditions Fides, 1946, p. 123. Texte remanié d'une émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 28 mars 1944.

⁶⁶ Nicole Thivierge, *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 21.

⁶⁷ Au chapitre 1, nous avons analysé 100 lettres d'auditeurs de *Radio-Collège* envoyées dans le cadre de l'émission « Le courrier de Radio-Collège » (1944-1945). Plus de 66 % des missives sont écrites par des femmes. Nous pouvons donc supposer qu'une bonne partie de l'auditoire de *Radio-Collège* est de sexe féminin.

⁶⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, p. 20,21.

⁶⁹ L'Abbé Ovila Fournier, « Le monde Animal », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 18 janvier 1945, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Georges Préfontaine, P1 A 341.

époque, parle de la nature comme du « grand livre de Dieu »⁷⁰ ; il faut préciser cependant que ce dernier fait partie d'une communauté religieuse, les frères des écoles chrétiennes tout comme Dion et Malo qui sont pères franciscains.

Plusieurs animateurs ne font toutefois aucunement référence à la spiritualité dans le contenu de leurs émissions. Par exemple, alors que d'un côté, l'abbé Tessier introduit Samuel de Champlain comme l'initiateur de « la civilisation chrétienne et française du Canada »⁷¹, Raymond Tanghe, docteur en géographie et bibliothécaire de l'Université de Montréal, décrit Champlain comme un homme d'affaires venu à Québec pour y installer un poste de traite⁷². De plus, à l'exception du frère Marie-Victorin, la plupart des causeries scientifiques, quoique patriotiques, ne font pas preuve de religiosité.

Cette piété caractéristique du cours classique et, jusqu'à un certain point, de Radio-Collège met l'accent sur la formation morale des auditeurs. Radio-Collège se présente comme un moyen d'encadrer les collégiens en dehors des heures d'études des collèges classiques, comme nous l'avons vu auparavant.

Au cours de la saison 1945-1946, Radio-Collège réalise une nouvelle émission où l'on fait des suggestions de lecture, « Avez-vous lu? » : « Il [le titulaire] espère ainsi inviter

⁷⁰ Frère Marie-Victorin, « La cité des plantes », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 7 octobre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E1, 35.

⁷¹ A. Tessier, *Pèlerinages dans le passé*, p. 38. Texte remanié de l'émission du 28 octobre 1941.

⁷² Raymond Tanghe, *Itinéraire canadien*, Montréal, Édition B. D. Simpson, 1945, p. 45, 46. Texte remanié d'une émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 8 novembre 1944.

les auditeurs à la lecture et à l'étude approfondie de tel ou tel de ses livres de chevet.⁷³ » Cette émission est reprise sous le titre la « Revue de lecture » lors des saisons 1947-1948 et 1948-1949. Au cours de la première année de diffusion d'« Avez-vous lu? », les ouvrages à l'étude touchent surtout la spiritualité. On amorce notamment l'année avec le livre du jésuite Henri Brémond, *L'Enfant et la vie*. On y suggère aussi l'*Histoire du Christ* de Giovanni Papini et *Les Confessions* de Saint Augustin. Ainsi, l'encadrement des collégiens avec Radio-Collège déborde du cadre de la classe. Nous pouvons constater, encore une fois, que l'on tente de réguler les activités intellectuelles qui se font en dehors des institutions scolaires.

Dans la décennie 1950, Radio-Collège continue de s'efforcer à inculquer certaines valeurs ou habitudes à ses auditeurs. Toutefois, l'effort est davantage mis sur le développement de l'esprit critique et la participation aux débats de société que dans les années précédentes⁷⁴.

Nous venons de démontrer comment les collaborateurs de Radio-Collège propagent dans leurs émissions certaines valeurs associées à la formation donnée par le collège classique. Cela s'explique très certainement par le fait que plusieurs d'entre eux sont diplômés de cette institution et que certains y enseignent encore au moment de leur collaboration avec Radio-Collège.

⁷³ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, Montréal, Société Radio-Canada, 1946, p. 36.

⁷⁴ Marie-Thérèse Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 233-275.

2.3 Un réseau

En effet, lorsque nous examinons la formation et les institutions auxquelles sont associés les dirigeants et les titulaires de Radio-Collège nous pouvons remarquer des similitudes. Sans chercher à faire une prosopographie des gens ayant collaboré à l'œuvre pédagogique de Radio-Collège dans les années 1940, il nous est tout de même possible de mettre en lumière l'existence d'un réseau.

2.3.1 Une formation classique

La plupart des collaborateurs de Radio-Collège ont bénéficié d'une formation classique. Évidemment, les membres du comité pédagogique ont étudié dans les collèges classiques. Bien plus, en faisant partie du Comité permanent de l'enseignement secondaire, ils décident désormais à quoi ressemblera le programme d'enseignement secondaire. Et puisque la majorité des animateurs possèdent des diplômes universitaires, ils ont, pour la plupart, fréquenté les collèges classiques. Par exemple, Jean-Charles Bonenfant, avocat de formation et responsable des causeries sur le théâtre pendant les dix premières saisons, a fait ses études classiques au Petit séminaire de Québec. Léon Lortie, quant à lui, a étudié au Collège Sainte-Marie et le Dr Georges Préfontaine au Collège de Joliette. L'exception à cette règle est Augustin Frigon. Le directeur de Radio-Canada et créateur de Radio-Collège n'a pas fait d'études classiques. Il a plutôt étudié à l'Académie commerciale catholique de Montréal avant de s'inscrire à l'École Polytechnique qui, au début du siècle, était la seule des écoles de niveau universitaire à accepter des étudiants

n'ayant pas fait de cours classique⁷⁵. Malgré tout, grâce à son capital scolaire, Frigon occupera plusieurs postes importants, comme nous l'avons vu.

En conséquence, les titulaires de Radio-Collège détiennent un bagage culturel particulier, caractérisé par l'idéologie humaniste. Formés pour faire partie de l'élite canadienne-française, ils sont tous des orateurs hors pair et possèdent une vaste culture générale. Il est donc tout à fait normal pour eux d'être mêlés à une telle œuvre de vulgarisation en plus de leurs nombreuses autres activités professionnelles. Effectivement, comme nous l'explique Marcel Fournier en s'inspirant de Bourdieu, puisque les scientifiques canadiens-français ont tous reçu une formation scolaire similaire, « ils sont dotés d'un programme homogène de perception, de pensée et d'action qui leur confère une "parenté d'esprit" »⁷⁶. N'oublions pas que malgré leur étiquette de modernisateurs, les collaborateurs de Radio-Collège sont aussi héritiers d'une tradition de plus en plus contestée.

2.3.2 Un réseau de collaborateurs issus de la communauté scientifique canadienne-française

Qui plus est, un grand nombre de collaborateurs à Radio-Collège font partie de la communauté scientifique canadienne-française. Dans les années 1940, cette communauté en est encore à ses balbutiements. Ce n'est que dans les années 1920 que l'enseignement universitaire moderne s'organise réellement et que l'on forme des hommes de sciences

⁷⁵ R. Gagnon, *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal...*, p. 149.

⁷⁶ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 15.

dans les universités francophones de la province⁷⁷. C'est aussi à peu près au même moment que les scientifiques se regroupent au sein d'associations savantes permettant à la vie scientifique au Canada français de déborder du cadre universitaire. Comme l'explique Yves Gingras dans son ouvrage sur l'ACFAS (l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences), une des tâches prioritaires des regroupements scientifiques dans la première moitié du 20^e siècle est la vulgarisation des sciences, spécifiquement dans le but d'éveiller des carrières scientifiques⁷⁸. En conséquence, plusieurs scientifiques s'investissent dans des activités de vulgarisation, dont les émissions de radio.

Comme nous l'avons vu, plusieurs membres de la nouvelle communauté scientifique canadienne-française collaborent au projet de Radio-Collège. D'ailleurs, le principal promoteur de ce projet de radio éducative sur les ondes de Radio-Canada est Augustin Frigon, l'un des premiers Canadiens français à obtenir un doctorat ès sciences de l'Université de Paris. En 1923, Frigon devient le premier Canadien francophone à occuper le poste de directeur de l'École Polytechnique. Robert Gagnon explique qu'au « moment où les fondements institutionnels de la recherche sont créés au Canada et qu'un mouvement scientifique prend forme au Canada français, il [Frigon] possède les atouts pour être au centre de la mobilisation des compétences déclenchée par les gouvernements »⁷⁹. Ses fonctions et son capital scolaire lui ouvrent les portes à de nombreuses nominations au sein d'établissements importants et d'associations où il peut

⁷⁷ L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 246.

⁷⁸ Yves Gingras, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993*, Montréal, Éditions du Boréal, 1994, p. 19.

⁷⁹ R. Gagnon, *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal...*, p. 149.

exercer une certaine influence. Il est le représentant canadien-français au CNRC (Conseil national de recherche du Canada) entre 1923 et 1939, directeur de l'enseignement technique au Québec, membre de la CECM et du comité catholique de l'Instruction publique, ainsi que président de la Commission des services électriques de Montréal (1924-1935) et membre de la Commission royale sur la radiodiffusion. Frigon participe de plus à l'organisation de plusieurs associations, telles la Société de physique et l'ACFAS. C'est par la suite qu'il est nommé directeur général adjoint de la Société Radio-Canada lors de sa création en 1936, puis directeur général en 1943. Donc, lorsque Frigon met sur pied son service de radio éducative sur les ondes de Radio-Canada, il est en bonne position pour composer une équipe de marque, en particulier dans le domaine scientifique.

Un des premiers collaborateurs auquel il fait appel est le frère Marie-Victorin f.e.c.. Père de la science botanique au Québec, Marie-Victorin est nommé à la tête de la chaire de botanique de la nouvelle faculté des sciences de l'Université de Montréal en 1920. Il est aussi désigné directeur de l'Institut botanique de l'université et du Jardin botanique de Montréal. Tout comme Frigon, il participe à la création de plusieurs associations, telles la société de biologie de Montréal (1922), la Société canadienne d'histoire naturelle (1923) et l'ACFAS (1923). Marie-Victorin publie une multitude d'articles de revues et de journaux dans le but de favoriser la discipline scientifique dans la province. Jusqu'à sa mort en 1944, il demeure « le véritable symbole du développement scientifique »⁸⁰.

⁸⁰ L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 249.

Nul doute que pour le frère Marie-Victorin, l'une des façons de promouvoir les sciences est la vulgarisation de masse. Ce dernier s'intéresse singulièrement aux jeunes gens. Par exemple, sans être le créateur des Cercles des jeunes naturalistes (CJN), un mouvement de jeunesse inspiré des scouts, il en fait la promotion dans les journaux et à la radio. En outre, il collabore aux causeries scientifiques présentées sur les ondes de CKAC, *L'Heure universitaire*. La collaboration avec Radio-Collège se fait donc de façon naturelle pour ce scientifique en quête de visibilité.

Lorsque vient le temps pour Marie-Victorin d'organiser ses causeries sur la botanique à Radio-Collège au début des années 1940, il sollicite l'aide de son bras droit, Jules Brunel. Ce dernier, en plus d'être sous-directeur de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, y est aussi professeur. Notons que Brunel remplacera Marie-Victorin à la direction de l'Institut botanique ainsi qu'à la barre de l'émission « La cité des plantes » à sa mort. Voyant lui aussi l'importance de diffuser les sciences, Brunel se joint à plusieurs associations comme le SCHN (Société canadienne d'histoire naturelle), l'ACFAS et les CJN.

Un autre collaborateur fidèle de Radio-Collège est le Dr Georges Préfontaine. Ce vulgarisateur hors pair est titulaire des causeries sur la zoologie à Radio-Collège, « Le monde animal », pendant trois saisons (de 1943 à 1946). Grand ami de Marie-Victorin, Préfontaine participe aussi à *L'Heure universitaire*. Dans les décennies 1930 et 1940, il est directeur de l'Institut de biologie de l'Université de Montréal. En plus de sa formation en médecine, il a fait des études supérieures en botanique, chimie et zoologie. Il est

spécialement engagé dans le débat sur l'enseignement des sciences au sujet duquel il écrit plusieurs articles dans les journaux pendant les années 1930⁸¹. De plus, ce dernier est membre de la Société Royale du Canada et présidera l'ACFAS.

Léon Lortie, quant à lui, collabore à Radio-Collège pendant treize ans. Dans les années 1930, il participe lui aussi à *L'Heure universitaire*. Détenteur d'un doctorat ès sciences physiques de l'Université de Paris, il enseigne la chimie à l'Université de Montréal. Auteur prolifique, il écrit sur des sujets aussi variés que l'histoire des sciences, la pédagogie et l'enseignement, la vulgarisation scientifique, la place des francophones au sein du Canada. Lortie fait partie de plusieurs sociétés savantes et professionnelles. Il est, entre autres, président de l'ACFAS pour l'année 1948-1949.

De même, Louis Bourgoïn, titulaire des causeries sur l'histoire des sciences à Radio-Collège et particulièrement sur celle des grands scientifiques, enseigne la chimie à l'École Polytechnique. Français d'origine, il accepte d'y diriger le nouveau cours de chimie industrielle et le laboratoire de chimie pendant la Première Guerre mondiale⁸². Bourgoïn est aussi un des premiers francophones à recevoir une subvention du CNRC (Conseil national de recherche du Canada) pour ses recherches sur l'action catalytique des rayons ultraviolets dans les années 1920. Cependant, il est surtout reconnu pour ses qualités de vulgarisateur⁸³. Il publie ses cours de chimie industrielle et plusieurs ouvrages sur l'histoire des sciences.

⁸¹ *Ibid.*, p. 259.

⁸² R. Gagnon, *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal...*, p. 137.

⁸³ *Ibid.*, p. 300.

Nous constatons que les personnages cités précédemment ont tous des parcours similaires et font partie des mêmes associations et institutions. Par exemple, Augustin Frigon, ancien directeur de l'École Polytechnique, dirigeait dans cette institution Louis Bourgoïn, professeur de chimie industrielle. On remarque aussi que plusieurs d'entre eux participent à la création de regroupements scientifiques comme l'ACFAS ou la SCHN. Toutefois, c'est la toute jeune faculté des sciences de l'Université de Montréal qui semble être en vedette à Radio-Collège.

Ce n'est que dans les années 1920 que prend forme l'enseignement universitaire moderne au Québec. Une des raisons expliquant ce développement est la création en 1920 de la faculté des sciences de l'Université de Montréal. Le but de la nouvelle faculté est d'améliorer la formation scientifique des enseignants au secondaire et d'offrir une année préparatoire (PCN) aux futurs étudiants en médecine en leur proposant des cours de chimie, physique et sciences naturelles. C'est dans cette faculté qu'enseignent Lortie, Préfontaine, Brunel et Marie-Victorin. C'est aussi sous la bannière de la faculté des sciences de l'Université de Montréal qu'opère l'Institut de botanique du frère Marie-Victorin.

Même si ce dernier est le cerveau des causeries sur la botanique à Radio-Collège, celles-ci n'auraient jamais eu lieu sans la collaboration du personnel ou des anciens étudiants de l'Institut de botanique de l'Université de Montréal. Jules Brunel, Roger Gauthier, Marcel Cailloux, Jacques Rousseau, James Kucyniak et Marcel Raymond participent tous à la conception des émissions et de la brochure de « La cité des plantes ». D'ailleurs, le

personnel de l'Institut prend au sérieux sa participation aux causeries. Il le fait dans un esprit d'avancement des sciences auprès du grand public. En effet, en 1945, Radio-Collège propose l'idée de faire lire les textes des collaborateurs de « La cité des plantes » par des comédiens. Plusieurs s'insurgent contre cette idée comme en témoigne une lettre de Marcel Cailloux à Jules Brunel :

Nous sommes tous des spécialistes pour la plupart voués à l'enseignement. Alors, pourquoi nous priver d'une chance irremplaçable d'atteindre un vaste auditoire et de se gagner des disciples? Après quatre années d'expérience dans la « Cité des plantes », il me semble que la majorité d'entre nous devrait être en mesure de faire bonne figure⁸⁴!

Ainsi, ils avaient l'idée de faire œuvre utile et d'avancer leur cause, celle du progrès de la science dans la province. L'extrait cité montre qu'ils sont aussi à la recherche de visibilité et de promotion personnelle en tant que spécialistes et que leur reconnaissance sociale passe, entre autres, par une présence soutenue dans les médias.

En somme, les collaborateurs scientifiques du service sont garants du succès de Radio-Collège mais, encore plus, du développement des sciences au Québec dans la première moitié du siècle. Leur investissement dans l'institutionnalisation de l'enseignement des sciences et dans la création de regroupements scientifiques, ainsi que leur travail de vulgarisation auprès du grand public ont permis l'épanouissement du champ scientifique dans la province. Dans le chapitre qui suit, nous analyserons de plus près ce phénomène et les liens qui unissent Radio-Collège au mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle.

⁸⁴ Marcel Cailloux, « Lettre à Jules Brunel », Montréal, 14 avril 1945, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E3, 2 27.

Chapitre 3 : Radio-Collège comme tribune du mouvement scientifique canadien-français du début du 20^e siècle

L'épanouissement du champ scientifique au Québec et la construction de l'identité du scientifique comme on la connaît aujourd'hui, à savoir celle du professeur-chercheur ou de l'ingénieur, sont dus, en grande partie, aux luttes et au rayonnement de plusieurs membres du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle. Certains de ces scientifiques ont participé activement à Radio-Collège, tel que nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent. En conséquence, le contenu des émissions radiophoniques du service est très révélateur des combats entrepris par ces scientifiques.

3.1 Le contexte de la communauté scientifique

C'est dans la première moitié du 20^e siècle qu'un véritable mouvement scientifique canadien-français prend vie dans la province. La principale cause de cette mutation est l'industrialisation, comme nous l'avons plus d'une fois répété. Cette dernière souligne le besoin criant de main-d'œuvre qualifiée et le retard du développement économique des Canadiens français.

De fait, plusieurs entreprises scolaires sont mises en œuvre pour pallier cette lacune, telles l'ouverture d'écoles techniques à partir de 1907 et la modernisation du système universitaire francophone au Québec dans les années 1920. Avec cette réforme, les universités québécoises commencent à répondre à la nécessité de former des spécialistes des sciences, notamment des chimistes, des biologistes ou des économistes. Dès lors, la

faculté des sciences de l'Université de Montréal et l'École supérieure de Chimie de l'Université Laval, toutes les deux fondées en 1920, permettent pour la première fois à des Canadiens français de poursuivre une carrière scientifique professionnelle et parfois de s'initier à la recherche sans avoir à étudier à l'Université McGill ou à l'extérieur de la province¹.

C'est aussi à la même époque que l'on commence à distribuer des bourses d'études et des subventions de recherche aux scientifiques canadiens-français. En effet, en 1922, le Conseil national de recherche du Canada (CNRC) offre, pour la première fois, une bourse d'études supérieures à un francophone. Dans les 15 années qui suivent, une douzaine d'étudiants francophones à la maîtrise ou au doctorat décrochent la bourse du CNRC. Plusieurs professeurs des institutions canadiennes-françaises obtiennent aussi une aide monétaire du CNRC pour entreprendre des travaux de recherche. Louis Bourgoïn est le premier à jouir d'une telle subvention. Par contre, les francophones se voient octroyer beaucoup moins d'argent que leurs collègues des universités anglophones du pays². Néanmoins, grâce à la multiplication des programmes universitaires et à la disponibilité nouvelle de bourses et de subventions de recherche, la vie scientifique au Québec devient de plus en plus dynamique.

C'est aussi dans les années 1920, époque charnière pour la communauté scientifique québécoise, que les hommes de sciences se regroupent au sein d'organisations permettant à l'activité scientifique au Canada français de déborder du cadre universitaire. Une des

¹ Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1987, p. 246.

² *Ibid.*, p. 248.

premières associations savantes à voir le jour est la Société de biologie en 1922 par suite de l'initiative de plusieurs hommes de sciences, dont le frère Marie-Victorin. Les buts de la société sont l'étude et la vulgarisation des sciences biologiques, l'élaboration de travaux de recherche, ainsi que la multiplication des rapports entre les biologistes canadiens et étrangers³. À l'été 1923, la Société canadienne d'histoire naturelle (SCHN) est créée. Marie-Victorin en est le président de 1925 à 1940. Bien plus, il utilise ce regroupement comme tribune pour faire valoir certaines de ses idées et de ses projets, comme le Jardin botanique de Montréal. La SCHN et le Jardin botanique collaboreront d'ailleurs à Radio-Collège par l'entremise des concours de botanique de « La cité des plantes ».

Plusieurs autres professeurs fondent des associations dans leur domaine respectif. Augustin Frigon participe à la création de la Société de physique et Léon Lortie à celle de chimie. Ces deux sociétés fusionneront en 1931⁴. La majorité de ces regroupements ont comme caractéristiques communes d'encourager la vulgarisation et la recherche spécialisée. On est convaincu que pour créer une communauté scientifique francophone vivante, il faut s'assurer que les jeunes gens soient attirés par les carrières scientifiques. Pour ce faire, les organisations savantes désirent faire connaître à ces derniers « l'intérêt et la contribution des diverses disciplines à l'avancement des connaissances et de la société » et ce, tout en tentant de stimuler la recherche⁵.

³ *Ibid.*, p. 250.

⁴ *Ibid.*, p. 251.

⁵ Yves Gingras, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993*, Montréal, Éditions du Boréal, 1994, p. 19.

L'ACFAS, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, est sans contredit la plus importante des sociétés scientifiques instituées à cette époque. Fondée en 1923, l'ACFAS est la fédération de plusieurs regroupements, dont la Société de biologie et la Société canadienne d'histoire naturelle (SCHN). En plus de vouloir être le « fer de lance de la conquête des sciences par les Canadiens français », l'ACFAS se donne pour but de promouvoir le développement scientifique de la communauté canadienne-française par la recherche, l'enseignement et la vulgarisation⁶. Les premières années de l'ACFAS sont consacrées à l'organisation de conférences de vulgarisation.

Les membres du mouvement scientifique canadien-français de la première moitié du 20^e siècle ont la certitude de faire une œuvre nationale en tentant de développer le champ des sciences. L'une des principales préoccupations des associations scientifiques de l'époque est de diffuser la culture scientifique dans la population. Plusieurs entreprises sont mises en place pour atteindre cet objectif. Radio-Collège se présente comme l'une de celles-ci. Ces œuvres de vulgarisation ont aussi comme but ultime d'attirer les jeunes vers les carrières scientifiques.

3.1.1 Une œuvre de vulgarisation : Radio-Collège

L'état du développement des sciences influence grandement celui de la vulgarisation scientifique au Québec. En effet, avant la modernisation du système universitaire québécois dans les années 1920, la vulgarisation des sciences se faisait toujours dans une perspective culturelle, à savoir qu'elle s'adressait principalement aux élites et avait

⁶ *Ibid*, p. 24.

comme but de renforcer leur cohésion sociale⁷. On présentait alors surtout des cabinets de sciences où l'on organisait des petits musées dans les universités et les collèges affiliés. La plupart du temps, les collections reproduisaient l'ordre social des choses et étaient réservées avant tout aux gens qui avaient fréquenté les institutions d'enseignement supérieur⁸. Des conférences étaient aussi mises sur pied, mais dans la plupart des cas, elles se destinaient encore aux élites. Jusqu'à un certain point, les cours universitaires de sciences offerts avant la modernisation de l'enseignement supérieur étaient aussi un type de vulgarisation, puisqu'ils ne proposaient pas ou peu de fonctions utilitaires ou spécialisées des sciences. À cet égard, comme nous l'apprennent Carle et Guédon, « le nouvel enseignement scientifique contribua à dissiper la confusion latente qui s'était instaurée entre enseignement et vulgarisation scientifique »⁹.

Dans le Québec de l'entre-deux-guerres, deux visions sur la vulgarisation s'affrontent¹⁰. Plus traditionnel, le premier modèle de vulgarisation est destiné surtout aux élites et vise un renforcement du soutien de ces dernières aux activités scientifiques. Les tenants de ce point de vue croient que les Canadiens français ne sont pas prêts à s'appliquer à la recherche scientifique de haut niveau. Les adeptes de l'autre modèle, incarné dans l'œuvre populaire du frère Marie-Victorin, désirent plutôt toucher la masse en utilisant la

⁷ Paul Carle et Jean-Claude Guédon, « Vulgarisation et développement des sciences et des techniques. Le cas du Québec (1850-1950) », dans Daniel Jacobi et Bernard Schiele, *Vulgariser la science, le procès de l'ignorance*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, 1988, p.196.

⁸ Hervé Gagnon émet une hypothèse similaire en ce qui concerne les musées savants du 19^e siècle : la plupart de ces musées sont des initiatives de la bourgeoisie anglophone et « proposent le plus souvent un produit marqué par les intérêts et les aspirations de ce groupe ». *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIX^e siècle*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 1999, p. 85.

⁹ P. Carle et J. Guédon, « Vulgarisation et développement des sciences et des techniques... », p. 205, 206.

¹⁰ La première de ces visions, plus traditionnelle, est incarnée par Louis-Janvier Dalbis à la tête de l'Institut scientifique franco-canadien (ISFC), tandis que la deuxième vision, plus populaire, semble surtout être dirigée par Marie-Victorin. Un conflit s'installe entre les deux hommes et les organisations leur étant associées durant l'entre-deux-guerres. Pour plus d'informations sur ce sujet, voir : L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 253-257.

vulgarisation de manière plus active. On encourage les jeunes, dans la plupart des cas, à devenir eux-mêmes des scientifiques en herbe. Inspiré par les mouvements sociaux de l'Église, tels l'ACJC (l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française)¹¹ et le scoutisme, Marie-Victorin participe aux CJN (les Cercles des jeunes naturalistes) dès leurs débuts. Il avait l'idée « d'organiser les jeunes en mouvement de masse et de les mettre en situation, les faisant vivre comme s'ils étaient de vrais naturalistes »¹². Bref, en plus d'encadrer les jeunes de manière à les protéger des nouvelles influences des villes et des médias, les CJN permettaient de promouvoir les sciences dans la population et de proposer ce domaine « comme un idéal accessible aux Canadiens français »¹³.

Le frère Marie-Victorin et ses collaborateurs se sont aussi tournés vers les médias de masse, comme la radio et les journaux, pour diffuser leur pensée. Par exemple, Marie-Victorin se sert à plusieurs reprises du quotidien *Le Devoir* comme tribune. Selon Yves Gingras, le frère signe entre 1922 et 1944 une quarantaine de textes importants dans le journal fondé par Henri Bourassa, et ce, sans compter les nombreuses chroniques des CJN sur la botanique¹⁴. La nouvelle communauté scientifique emploie aussi la radiodiffusion pour se faire entendre. Dans les années 1930, plusieurs scientifiques s'associent à *L'Heure provinciale* présentée sur les ondes de CKAC. Radio-Canada accorde aussi une place à ces derniers : des émissions comme *Fémina* et *Le réveil rural* abordent certains thèmes scientifiques. C'est toutefois à Radio-Collège que Marie-

¹¹ Marie-Victorin avait fondé un cercle de l'ACJC à Longueuil à 1906.

¹² Jean-Claude Guédon, « Du bon usage de la vulgarisation. Le cas de Marie-Victorin », dans Fernand Dumont, dir., *Cette culture que l'on appelle savante*, Québec, IQRC/Leméac, coll. « Question de culture », 1981, p. 109.

¹³ P. Carle et J. Guédon, « Vulgarisation et développement des sciences et des techniques... », p. 207.

¹⁴ Yves Gingras, « Science et communauté scientifique, 1910-1993 », dans Robert Lahaise, dir., *Le Devoir : reflet*, Montréal, HMH, 1994, p. 218.

Victorin et plusieurs autres membres de la jeune communauté scientifique réussissent réellement à faire de la vulgarisation scientifique « un processus de communication de masse »¹⁵. Il faut souligner que le frère Marie-Victorin a consacré les dernières heures de sa vie à écrire la première causerie de la quatrième saison de « La cité des plantes ». Dans la première émission de 1944-1945, Jules Brunel relate ce fait : « C'est donc en pensant à vous, écoliers et écolières de mon pays, que le frère Marie-Victorin a écrit les pages ultimes de sa féconde et brillante carrière »¹⁶.

3.1.2 La promotion des carrières scientifiques

Une des raisons pour lesquelles ces hommes de sciences se sont engagés dans une œuvre de vulgarisation comme Radio-Collège est l'encouragement des carrières scientifiques chez les jeunes canadiens-français. Effectivement, pour prendre le contrôle de l'économie de la province, les membres du récent mouvement scientifique de l'époque ont la certitude qu'il faut former des hommes de sciences. Le discours de ces derniers est manifestement teinté de patriotisme. L'idée que la prolifération des scientifiques de profession « profitera à tous, à la nation tout entière » est populaire dans la première moitié du 20^e siècle¹⁷. Comme nous le verrons plus tard, le nationalisme des chefs de file du mouvement scientifique transparaît dans les causeries sur les sciences à Radio-Collège.

¹⁵ P. Carle et J. Guédon, « Vulgarisation et développement des sciences et des techniques... », p. 208.

¹⁶ Jules Brunel, « La cité des plantes », texte de l'émission intitulée « Voyez les lis des champs » et présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 19 octobre 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Jules Brunel, P149/B4 6.

¹⁷ Raymond Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) », dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 194.

Il n'est pas seulement question de demander une meilleure formation scientifique chez les nouveaux diplômés des collèges classiques ; les jeunes canadiens-français doivent aussi avoir envie de faire carrière dans les sciences. Les initiatives comme les Cercles de jeunes naturalistes et les émissions radiophoniques sur les sciences à Radio-Collège veulent développer chez la jeunesse le goût de la culture scientifique¹⁸. D'ailleurs, les associations savantes qui ont vu le jour dans les années 1920, telles l'ACFAS ou la SCHN, ont en commun, comme nous le précise Yves Gingras, de vouloir « s'attaquer en même temps aux deux bouts de la chaîne des activités scientifiques ». Elles désirent effectivement échanger et discuter sur leurs résultats de recherches, mais elles souhaitent aussi « s'assurer l'éveil de vocations scientifiques en faisant connaître l'intérêt et la contribution des diverses disciplines à l'avancement des connaissances et de la société »¹⁹.

À cet égard, plusieurs titulaires scientifiques de Radio-Collège tentent de rendre les sciences plus attrayantes pour les auditeurs. On passe beaucoup de temps en ondes à expliquer les avantages des sciences. Par exemple, Louis Bourgoïn expose les bienfaits de l'étude des sciences de manière systématique :

Les sciences naturelles, en plus de leur agrément incontestable et de leur curieux, sont éminemment propres à exercer l'esprit d'observation. Les sciences physiques et chimiques habituent à la fois à l'observation, à l'expérimentation, sources de toute découverte, et au jugement dont on n'est jamais trop bien pourvu. Quant aux mathématiques, elles forment la discipline la plus propre à développer le raisonnement, lequel permet de

¹⁸ Pierrick Malissard, *Le mouvement scientifique au Québec et les Cercles des jeunes naturalistes 1931-1971*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, p. 138.

¹⁹ Y. Gingras, *Pour l'avancement des sciences*, p. 19.

simplifier les choses complexes et de clarifier les idées les plus nébuleuses qui souvent renferment des germes d'invention²⁰.

Certains, comme Marie-Victorin, utilisent plutôt une méthode plus émotive pour amener les auditeurs à se passionner sur le sujet : « Nous aimons les plantes et nous voulons les faire aimer. Et pour cela nous parlerons d'elles simplement, familièrement, mais avec une sorte de vénération et un brûlant enthousiasme »²¹. Autrement dit, l'important, c'est que les jeunes soient attirés par l'étude des sciences.

C'est particulièrement l'étude de cette matière qui est visée. Dans un document pour la préparation du premier congrès de Radio-Collège en 1946, Bourgoïn écrit qu'en plus de permettre aux auditeurs de parfaire leur culture générale, son but est de donner « aux jeunes des modèles propres à les enthousiasmer dans l'étude des sciences et à stimuler leur ambition à devenir quelqu'un dans la société »²². Puis, lors d'une causerie, il avoue qu'il ne « connaît rien de mieux que l'histoire des hommes de science pour galvaniser les énergies de la jeunesse sur des œuvres humaines et de les enthousiasmer au désir du savoir »²³. Bourgoïn met en effet l'accent sur les exploits des grands scientifiques pour développer des vocations chez les écoliers canadiens-français. Bien plus qu'une simple stratégie pour intéresser les jeunes à faire carrière en sciences, l'histoire des sciences

²⁰ Louis Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, tome I, p. 19, 20. Texte remanié de l'émission du 12 octobre 1942.

²¹ Frère Marie-Victorin, « La cité des plantes », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 7 octobre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E1, 35.

²² Louis Bourgoïn, « Correspondances du premier congrès de *Radio-Collège* : Histoire des sciences et de leurs applications », Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Georges Préfontaine, P1/A, 342.

²³ L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, tome I, p. 30. Texte remanié de l'émission du 19 octobre 1942.

« devient un outil de promotion aux mains des scientifiques eux-mêmes »²⁴. L'idée est de constituer un genre d'héritage scientifique dans le but de montrer que rien ne les empêche de réussir dans le domaine des sciences.

En somme, pour les collaborateurs de Radio-Collège, la culture scientifique doit être diffusée à la masse pour que les professions scientifiques soient valorisées. Cette stratégie, d'après Léon Lortie, aurait fonctionné puisqu'en 1974 il avoue, dans une entrevue radio, que Radio-Collège a éveillé chez de nombreux jeunes des vocations scientifiques²⁵. C'est donc dans cette optique que l'enseignement des sciences occupe une grande place dans le curriculum de Radio-Collège.

3.2 L'enseignement des sciences à Radio-Collège

L'enseignement des sciences à Radio-Collège se présente pour les membres du mouvement scientifique comme une tribune pour faire passer leurs idées. Plusieurs des valeurs caractéristiques du mouvement scientifique sont véhiculées à travers le contenu des émissions radiophoniques.

3.2.1 L'importance des sciences dans le curriculum de Radio-Collège dans les années 1940

L'enseignement des sciences à Radio-Collège n'est pas négligé. À vrai dire, durant la décennie 1940, elle représente plus du quart du contenu diffusé en ondes ; à savoir que sur une moyenne de 5 h 45 d'heures de diffusion hebdomadaire du service, les sciences sont le sujet principal pour un temps d'antenne de plus d'une heure trente. La plupart des

²⁴ L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 269.

²⁵ Société Radio-Canada, *Entrevues avec quelques-uns des premiers initiateurs de Radio-Collège*, Enregistrement radio diffusé le 1^{er} février 1974, 44 minutes, ruban audio analogique.

émissions scientifiques de l'époque sont présentées sous forme de causeries de quinze minutes. Certaines de celles-ci sont suivies de dramatisation de quinze ou trente minutes pour illustrer la leçon précédente. Par exemple, les causeries sur la botanique de « La cité des plantes » sont suivies par des sketches présentés à l'émission « Les fées de la nature » lors de la saison 1945-1946 et « Par monts et par vaux » au cours de la saison 1946-1947²⁶.

Dès le départ, Aurèle Séguin s'entoure de gens qui font bonne figure dans la sphère scientifique canadienne-française. Le frère Marie-Victorin, Léon Lortie et Louis Bourgoïn sont les piliers et les pionniers des émissions scientifiques à Radio-Collège. Dès l'été 1941, le frère Marie-Victorin s'emploie à recruter ses confrères de l'Institut botanique de l'Université de Montréal en vue d'organiser des causeries sur la botanique. Très populaires, ces émissions qui prendront le nom de « La cité des plantes » seront à l'antenne jusqu'à la toute fin du service en 1956. À la mort de Marie-Victorin, Jules Brunel le remplace à la tête des causeries et de l'Institut.

Dans la décennie 1940, les causeries de « La cité des plantes » se consacrent à démystifier tous les aspects des végétaux, de leur physionomie à leur histoire. Par exemple, au cours de la première année, Roger Gauthier explique le maïs et Auray Blain, la forêt de conifères²⁷. L'année suivante, Stephen Vincent s'intéresse à la pomme de terre

²⁶ ²⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de saison 1945-1946*, Montréal, Société Radio-Canada, 1945, p. 30 et Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, Montréal, Société Radio-Canada, 1946, p. 28.

²⁷ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, Montréal, Société Radio-Canada, 1941, p. 14, 15.

et à son histoire et Ernest Rouleau à la flore du Saint-Laurent²⁸, tandis que pour la programmation de 1946-1947, Marcel Cailloux rédige une causerie sur la coloration automnale des feuilles²⁹. Certaines émissions sont destinées spécialement aux tout-petits. Marcelle Gauvreau écrit la plupart de ces dernières, dont au cours la saison 1944-1945, « les tout-petits à la cabane à sucre » ou bien « petits enfants, parlons des fruits »³⁰. Les jeunes enfants sont pour Marcelle Gauvreau un public avec lequel elle est à l'aise, puisque cette disciple de Marie-Victorin créait, en 1935, l'École de l'Éveil où elle initiait les bambins de quatre à sept ans « au phénomène de la nature »³¹.

Dans le cadre de cette même émission, les auditeurs peuvent aussi participer tout au long de l'été au concours de botanique de Radio-Collège. Par exemple, l'épreuve de 1944 consiste, selon la catégorie, à rédiger un texte sur « mes herborisations de 1944 », à « préparer un tableau pouvant servir à l'enseignement en faisant connaître les différents pins de la province », à composer un herbier d'algues marines, de plantes, de mousses et d'échantillons d'écorce, à dessiner un croquis de plante ou à prendre une photographie³². Pour préparer les auditeurs au concours, les collaborateurs de « La cité des plantes » consacrent les émissions de la fin de la saison à la méthodologie de la botanique. Au programme 1943-1944, les huit derniers épisodes de la série sont dédiés aux méthodes

²⁸ ²⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1942-1943*, Montréal, Société Radio-Canada, 1942, p. 16, 17.

²⁹ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1946-1947*, p. 26.

³⁰ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1944-1945*, Montréal, Société Radio-Canada, 1944, p. 30, 31.

³¹ Pour aller de pair avec le type de vulgarisation et d'éducation que prône le frère Marie-Victorin, c'est-à-dire la participation active des jeunes à leur apprentissage, l'accent à l'École de l'Éveil est mis sur le développement du sens de l'observation et non sur la lecture ou l'écriture. Gilles Janson, *Marcelle Gauvreau : femme de science et éducatrice (1907-1968)*, Longueuil, Société historique du Marigot, 1996, p. 25-33.

³² Jules Brunel, « 3^e concours de botanique sous les auspices de Radio-Collège », 1944, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Jules Brunel, E118 E3 2 34.

d'herborisation. Jules Brunel présente notamment une causerie intitulée « J'herborise dans mon aquarium ». Pour sa part, James Kucyniak anime « J'herborise sur les écorces » et « J'herborise chez les mousses », tandis que Marcel Raymond donne des trucs pour herboriser sur le Richelieu et en Gaspésie³³.

Contrairement aux autres émissions scientifiques, aucun thème ou fil conducteur ne lie les causeries de « La cité des plantes » entre elles lors d'une même saison. Cependant, fidèle au thème général du service de Radio-Collège au cours de la programmation de 1948-1949, « La cité des plantes » s'intéresse au 19^e siècle et à ses découvertes botaniques. Puis, à la saison suivante, c'est au tour de la botanique du 20^e siècle d'être mise en vedette. On fait alors la tournée des flores des diverses régions du globe, telles l'Europe, l'Australie ou l'Afrique³⁴.

En revanche, Léon Lortie aime bien utiliser un seul thème tout au long de l'année lorsque vient le temps de choisir la matière à l'étude dans ses causeries, pour en « faire une suite logique »³⁵. Seule sa première année en tant qu'animateur de la série d'émissions « Les lois de la nature » fait exception puisque les sujets y sont hétéroclites, allant de la pression atmosphérique à la radioactivité, en passant par l'histoire des sciences au Canada³⁶. Les causeries des saisons subséquentes sont regroupées quant à elles autour d'un même objet. Il consacre notamment l'année 1943-1944 au rôle des sciences dans la

³³ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1943-1944*, Montréal, Société Radio-Canada, 1943, p. 25.

³⁴ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1949-1950*, Montréal, Société Radio-Canada, 1949, p. 32, 33.

³⁵ « Entrevue de Léon Lortie avec Gérard Lamarche », l'entrevue a été donnée avant 1950 puisque Gérard Lamarche est encore réalisateur à *Radio-Collège*, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 17 1295.

³⁶ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, p. 8.

vie moderne, puis la saison 1945-1946 au monde organique³⁷. Lors de la programmation de 1947-1948, Léon Lortie est désormais à la barre d'une émission intitulée « Le Siècle des Lumières » où il y fait l'historique des découvertes du 18^e siècle. La saison suivante dans « Le siècle des conquêtes », il se consacre au 19^e siècle³⁸. De surcroît, Léon Lortie et Louis Bourgoïn écrivent des sketches scientifiques (« Aventures scientifiques ») qui viennent compléter leurs causeries. Ces sketches sont en ondes de la saison 1943-1944 à la saison 1949-1950.

Léon Lortie collabore à Radio-Collège jusqu'à la saison 1952-1953 où il anime un forum, « Grandeur et rayonnement du Canada », sur divers aspects du Canada, tels la culture et le rayonnement international du pays³⁹. À la fin de cette saison-là, le nouveau directeur de Radio-Collège, Raymond David, le remercie de ses services pour des raisons que nous expliquerons plus loin⁴⁰. Malgré cela, lors de l'année suivante (1953-1954), plusieurs textes de l'émission « Aventures scientifiques » qu'il a écrits avec Louis Bourgoïn et Fernand Séguin seront repris.

Louis Bourgoïn consacre, lui aussi, ses causeries à l'histoire des sciences et, encore plus, à celle des scientifiques notables. La première série d'émissions à laquelle il participe

³⁷ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1943-1944*, p. 14, 15 et Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1945-1946*, Montréal, Société Radio-Canada, 1945, p. 16, 17.

³⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1947-1948*, Montréal, Société Radio-Canada, 1947, p. 12, 13 et Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1948-1949*, Montréal, Société Radio-Canada, 1948, p. 16, 17.

³⁹ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1952-1953*, Montréal, Société Radio-Canada, 1952, p. 46, 47.

⁴⁰ « Lettre de Raymond David à Léon Lortie », Montréal, 23 juillet, 1953, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 17 1295.

s'attarde toutefois à l'utilisation des sciences dans la guerre⁴¹. Le sujet est d'actualité, puisque l'on est alors en plein milieu des hostilités de la Deuxième Guerre mondiale. Par la suite, le professeur de Polytechnique s'intéresse surtout aux grands personnages de l'histoire. Ses causeries portant le nom d'« Histoire des sciences et de leurs applications » sont diffusées à Radio-Collège de la saison 1942-1943 à la saison 1947-1948. Elles donnent aussi lieu à plusieurs publications. Les causeries des deux premières années sont publiées en trois tomes aux Éditions de l'Arbre et dans la revue *Technique*, tandis que la troisième saison est éditée sous le titre *Savants modernes, leur vie, leur oeuvre*⁴².

À ces causeries menées par des animateurs chevronnés, se greffe « Le monde animal » présentant des émissions sur la zoologie dirigées par Dr Georges Préfontaine, directeur de l'Institut de biologie de l'Université de Montréal. Puis, à la fin de la décennie, Fernand Séguin, ancien élève de Léon Lortie, vient se joindre à l'équipe de Radio-Collège et devient le titulaire des causeries sur la biologie humaine, « Des oracles à la pénicilline »⁴³. Cette arrivée marque un tournant ; avec Fernand Séguin, comme nous le verrons plus tard, les sciences seront enseignées différemment.

3.2.2 Les valeurs diffusées dans les contenus des émissions scientifiques

Les sujets scientifiques à l'étude à Radio-Collège sont nombreux. Certes, l'œuvre de vulgarisation qu'est Radio-Collège initie la population canadienne-française à la culture

⁴¹ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1941-1942*, p. 10, 11.

⁴² L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, 1945, tome I, 325 p., L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, tome II, 205 p., L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, tome III, 195 p. et Louis Bourgoïn *Savants modernes. Leur vie. Leur œuvre*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1947, 367 p.

⁴³ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1949-1950*, p. 22, 23.

scientifique mais, plus encore, elle permet aux membres de la communauté scientifique de transmettre certaines de leurs valeurs aux auditeurs.

Les sciences comme humanités

Comme nous l'avons vu, plusieurs membres de la communauté scientifique se lancent dans le débat sur l'enseignement des sciences au secondaire, et ce, dès la décennie 1920. Cependant, ils ne remettent pas en cause l'entièreté du système d'éducation alors en vigueur. Ceci est peut-être dû au fait que la plupart d'entre eux sont issus des collèges classiques. En effet, les scientifiques canadiens-français de la première moitié du 20^e siècle ne rejettent pas la culture humaniste. D'ailleurs, selon Marcel Fournier, le frère Marie-Victorin « est convaincu que l'apprentissage scientifique est, dans sa "recherche de vérité", non seulement un "facteur de perfection morale", mais aussi un moyen efficace d'assurer un meilleur développement des disciplines traditionnelles et de la littérature en particulier »⁴⁴. C'est dans cet esprit que les titulaires des causeries scientifiques de Radio-Collège font un plaidoyer en faveur de l'enseignement des sciences. Bien plus, ils justifient l'ajout des sciences dans le curriculum de Radio-Collège par le fait que celles-ci sont une humanité au même titre que les langues ou l'histoire, puisqu'elles s'intègrent à la formation générale des étudiants. Léon Lortie, à cet égard, tient un discours similaire pour légitimer ses causeries scientifiques à Radio-Collège :

Nous sommes bien heureux si nous pouvons instruire notre auditoire en mettant à sa portée les grandes découvertes scientifiques, mais nous serions plus heureux encore si nous pouvions contribuer à la formation générale de l'esprit, surtout de celui des jeunes qui nous écoutent. Nous voudrions leur faire sentir que l'étude des sciences est plus que la simple acquisition d'un grand nombre de faits d'une importance pratique indiscutable et d'une utilité immédiate. Nous croyons que cette étude, au

⁴⁴ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 85.

même titre que celle des arts, des lettres et de l'histoire, est un enrichissement de toutes les facultés de l'âme, parce qu'elle est une des plus belles parmi les multiples formes de l'humanisme.⁴⁵

Dans la décennie 1940, les collèges classiques sont au sommet de la hiérarchie scolaire. Leur but n'est pas de transmettre des savoirs utilitaires, mais plutôt, comme l'explique Nicole Gagnon, d'enseigner « l'art de bien penser qui se reflètera dans la conduite pour assurer l'unité de la personne ». La mission des humanités est « d'assurer dans l'individu la prépondérance de l'intelligence »⁴⁶. Dans cette optique, les collaborateurs scientifiques de Radio-Collège mettent l'accent sur les effets bénéfiques de l'étude des sciences sur le développement cognitif. Effectivement, Louis Bourgoïn rend compte de l'indispensabilité de l'apprentissage des sciences : pour lui, il « arrive toujours des moments dans la vie où l'on est obligé de réfléchir, de choisir, de juger, d'agir, et que le gros bon sens ne suffit plus »⁴⁷. Léon Lortie, quant à lui, dit en ondes, lors de la première causerie de la saison 1942-1943, que « l'habitude du raisonnement scientifique ne peut que contribuer à l'assouplissement de l'intelligence, tout autant que la pratique de la philosophie ». Il conclut « que même de l'avis de ceux qui n'ont pas consacré leur vie à une carrière scientifique, l'étude des sciences est indispensable à la formation du caractère »⁴⁸. Mais bien plus que favorable à la formation personnelle des étudiants, l'étude des sciences est, d'après les titulaires de Radio-Collège, bénéfique pour toute la nation.

⁴⁵ Léon Lortie, « Les lois de la nature », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 12 octobre 1942, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds Léon Lortie, P135/C, 4.

⁴⁶ Nicole Gagnon, « L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire* », *Recherches sociographiques*, vol. 4, no 2 (1963), p. 171.

⁴⁷ L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, tome I, p. 20. Texte remanié de l'émission du 12 octobre 1942.

⁴⁸ L. Lortie, « Les lois de la nature », le 12 octobre 1942.

Le nationalisme

En effet, la réforme de l'enseignement supérieur du côté francophone au Québec dans la première partie du 20^e siècle est perçue, « comme une entreprise d'intérêt public »⁴⁹. Pour plusieurs, nous l'avons déjà vu, former des chimistes, des ingénieurs ou des psychologues allait faire profiter la nation tout entière en permettant aux Canadiens français de reprendre leur économie en main.

Le nationalisme des hommes de sciences canadiens-français s'inscrit dans la mouvance du nationalisme traditionaliste qui connaît une poussée pendant la crise économique du début des années 1930. Toutefois, selon Linteau, Durocher et Robert qui s'inspirent de l'historien Yves Saint-Germain, le courant dont font partie les scientifiques, que l'on peut appeler « progressistes ambivalents », se distingue de l'idéologie principale⁵⁰. Premièrement, ce mouvement formé de l'intelligentsia nationaliste ne dénonce pas l'urbanisation et l'industrialisation, mais tente plutôt de trouver des moyens pour que les Canadiens français puissent s'y adapter. Puis, l'éducation et le développement de l'économie sont reconnus comme nécessaires à « la survie de la collectivité ». Finalement, le progrès scientifique est indubitable et encouragé.

Les scientifiques francophones de la province qui adoptent pour la plupart ce courant de pensée critiquent le peu de postes de direction disponibles pour les Canadiens français. Toutefois, ces derniers n'ont pas l'expertise pour accéder à ces fonctions. L'éducation et particulièrement l'acquisition de compétences deviennent ainsi une « question de survie

⁴⁹ R. Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé... », p. 194.

⁵⁰ Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 118.

du Canada français »⁵¹. Dès lors, les scientifiques descendent dans l'arène pour défendre cette idée. Plusieurs d'entre eux, dont Léon Lortie, Georges Préfontaine et Marie-Victorin écrivent notamment dans *L'Action française* et *Le Semeur*, organe de l'ACJC⁵². En 1938, alors aux commandes de l'ACFAS, Marie-Victorin dans son allocution présidentielle intitulée « La science et notre vie nationale », déplore l'infériorité économique des Canadiens français. Cette situation est due à « l'insuffisance de l'enseignement et de la recherche scientifique »⁵³. Ainsi, Marie-Victorin et plusieurs autres scientifiques s'allieront au tout nouveau parti de l'Union nationale dirigé par Maurice Duplessis qui représentait, au moment de sa fondation au milieu des années 1930, un renouveau politique caractérisé par un fort nationalisme et un désir de renverser la dépendance économique du Canada français envers les États-Unis et le Canada anglais. Cette alliance entre les hommes de science canadiens-français et l'Union nationale « réussit à canaliser les forces du changement contre le vieux gouvernement libéral de Taschereau, essoufflé et corrompu par un long pouvoir »⁵⁴. La stratégie semble avoir été payante. En effet, dans ses premières années au pouvoir, le gouvernement Duplessis prend certaines initiatives favorables au développement des sciences. Il subventionne notamment le Jardin botanique et établit un inventaire des ressources naturelles du pays⁵⁵.

À la lumière de tout cela, il paraît tout à fait normal que, lorsque Radio-Collège donne le micro à plusieurs scientifiques influents de l'époque, le thème du nationalisme

⁵¹ Marcel Fournier et Louis Maheu, « Nationalisme et nationalisation du champ scientifique québécois », *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 2 (1975), p. 99.

⁵² L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 267.

⁵³ Francine Descarries-Bélangier, Marcel Fournier et Louis Maheu, « Le Frère Marie-Victorin et les « petites sciences » », *Recherches sociographiques*, vol. 20, no 1 (1979), p. 20.

⁵⁴ L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 268.

⁵⁵ M. Fournier, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, p. 88.

transparaissent dans le contenu de leurs émissions. Pour reprendre la rhétorique des tenants du nationalisme, on considère que c'est par l'étude et les compétences scientifiques que passe la survie du Canada français. Par exemple, lors de ses causeries sur l'orientation professionnelle, le père Alcantara Dion explique la nécessité de former les jeunes à un métier comme celui d'ingénieur :

Quand un peuple veut être le maître de ses destinées et exploiter les trésors de son sol, de ses forêts, de ses mines, il faut que ses fils soient eux-mêmes les ingénieurs qui conçoivent. Car eux seuls le feront dans les sens de son histoire et de son progrès, eux seuls le feront dans son intérêt d'abord⁵⁶.

Cette citation de Dion met aussi en relief la question de la réappropriation de leur économie par les Canadiens français.

D'autres, sans aller aussi loin que Dion sur le thème de la réappropriation de l'économie, parlent plutôt de l'utilité plus générale de former des scientifiques. Pour introduire une série de causeries sur l'histoire des sciences, Louis Bourgoïn insiste sur l'effet incitatif du sujet pour les jeunes à se diriger vers les carrières scientifiques, mais encore plus, il souligne le fait que ce type de profession rend service à la nation :

Combien d'autres exemples je pourrais donner pour vous inciter à être ouverts aux influences de ce qui fut grand, beau, noble et dont vous pourriez profiter un jour si vous avez l'ambition légitime de faire honneur à votre pays⁵⁷.

Cependant, ce qui se trouve le plus souvent dans le contenu des causeries est un hommage à la flore et la faune de la province. Des émissions telles « La cité des plantes » et « Le monde animal » en ondes pendant presque toute la durée de vie du service, même

⁵⁶ Alcantara Dion o.f.m., *Orientations*, Montréal, Éditions Pax et Bonum, 1945, p. 45. Texte remanié d'une émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège* le 27 octobre 1943.

⁵⁷ L. Bourgoïn, *Histoire des sciences et de leurs applications*, tome I, p. 31. Texte remanié de l'émission du 12 octobre 1942.

si elles ne se restreignent pas à présenter des plantes et des animaux canadiens, servent surtout à faire découvrir la flore et la faune du Québec. Effectivement, lors de la toute première émission de « La cité des plantes » à Radio-Collège, le frère Marie-Victorin explique dans un élan patriotique les raisons pour lesquelles il participe à cette œuvre radiophonique :

Nous venons à vous parce que nous aimons les plantes, et que nous voulons les faire aimer. Et nous aimons surtout les plantes de notre pays, fleurs de beautés et arbres magnifiques, qui sont peut-être ce que notre Laurentie a de plus particulier, qui composent son atmosphère vraie, ce milieu biologique dont nous faisons partie, qui nous enveloppe et se referme sur nous et qui fait que le Canadien n'est pas l'Européen, n'est pas non plus le Mexicain et l'Asiatique. Le pays de l'Érable façonne les corps et l'esprit autrement que le pays de la vigne. Le peuple qui est né et a vécu au Royaume de l'Épinette en est marqué à jamais, dans son histoire, dans ses mœurs, dans sa civilisation⁵⁸.

D'ailleurs, comme nous l'explique Yves Gingras, Marie-Victorin reproche aux intellectuels canadiens-français de peu connaître la flore du Québec⁵⁹. Pour le frère, la vie culturelle québécoise est peu adaptée au contexte nord-américain et trop calquée sur ce qui se fait en France.

On le constate, Marie-Victorin, tout comme plusieurs autres scientifiques canadiens-français du début du 20^e siècle, s'intéresse aux problèmes de son temps. Ces scientifiques, pour la plupart, se consacrent davantage aux activités culturelles, c'est-à-dire à la vulgarisation et la promotion de leur discipline, qu'aux activités scientifiques comme la recherche. Mais ces combats semblent devenir de plus en plus désuets à mesure

⁵⁸ Frère Marie-Victorin, « La cité des plantes », texte de l'émission présentée dans le cadre de *Radio-Collège*, le 30 septembre 1941, Division des archives de l'Université de Montréal, fonds de l'Institut botanique, E118/E1, 35.

⁵⁹ Yves Gingras, « Introduction : Marie-Victorin intellectuel », dans Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation. Textes choisis et présentés par Yves Gingras*, Éditions du Boréal, Montréal, 1996, p.16.

que le champ scientifique se développe au Canada français. Cette transformation est aussi perceptible dans le contenu et le fonctionnement de Radio-Collège.

3.3 Les changements de la fin des années 1940 à Radio-Collège

À la fin des années 1940, une nouvelle équipe est à la tête de Radio-Collège. Le comité pédagogique semble avoir moins d'influence sur le service et l'auditoire est désormais composé d'un plus large public. Au même moment, la communauté scientifique atteint une certaine maturité. Une séparation entre les activités de recherche et de vulgarisation se produit graduellement. En somme, le besoin d'une tribune du type Radio-Collège se fait sentir de manière moins urgente pour les membres de la communauté scientifique.

3.3.1 La maturation de la communauté scientifique

Les scientifiques canadiens-français de la première moitié du 20^e siècle ont un bagage culturel particulier, « caractérisé par le culte de la langue » et le sentiment d'être les héritiers d'une « tradition qu'il faut adapter pour en assurer la survie »⁶⁰. Autrement dit, la première génération de scientifiques québécois est constituée d'érudits s'engageant dans de nombreux débats.

Les hommes de science de cette génération se retrouvent entre la culture de « l'honnête homme », celle du collège classique, et celle des « nécessités de la professionnalisation moderne »⁶¹. Les membres du mouvement scientifique canadien-français déploient tout de même l'énergie nécessaire pour changer leur habitus. Tout le travail d'institutionnalisation et de promotion des sciences fait partie des efforts mis en place

⁶⁰ R. Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé... », p. 203.

⁶¹ *Ibid.*

pour une plus grande professionnalisation du champ scientifique. C'est le passage d'une « culture lettrée au savoir professionnel »⁶². La seconde génération de scientifiques va, quant à elle, répondre davantage au modèle de professeur-chercheur. Ces jeunes savants qui, pour la « plupart, ont observé et incorporé les habitus et les compétences techniques de la recherche au cours de leurs études à l'étranger » n'auront pas à mener les mêmes batailles que la génération précédente⁶³. Ils auront aussi, du moins d'un point de vue collectif, moins d'intérêt pour la culture générale.

Ainsi, les membres du mouvement scientifique de la première moitié du 20^e siècle ont réussi à façonner les cadres de la vie scientifique au Québec. Comme l'explique Marcel Fournier, la génération de Marie-Victorin et de ses disciples contribue « à ce que l'on peut appeler la “ professionnalisation ” de la culture, c'est-à-dire à la constitution d'un corps de spécialistes qui, formés dans des institutions universitaires, exercent un contrôle de plus en plus complet et autonome sur la production et l'évaluation des œuvres culturelles »⁶⁴. En somme, dans la deuxième moitié du siècle, les scientifiques n'auront plus à défendre leur cause avec la même ardeur sur la place publique.

C'est justement à la fin des années 1940 qu'arrive Fernand Séguin, ancien élève de Léon Lortie, dans l'équipe de Radio-Collège. Ce dernier permet de tracer la ligne entre la « communauté scientifique et les vulgarisateurs »⁶⁵. En effet, Séguin abandonnera son

⁶² Marcel Fournier, « Intellectuels de la modernité et spécialistes de la modernisation », dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 235.

⁶³ R. Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé... », p. 224.

⁶⁴ M. Fournier, *L'entrée dans la modernité...*, p. 24.

⁶⁵ L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, p. 271.

poste de professeur à l'Université de Montréal et ses recherches dans les années 1950 pour se consacrer entièrement à sa carrière radiophonique et télévisuelle.

Radio-Collège est donc le reflet de la modernisation du champ scientifique puisque, dans les années 1950, le discours émanant des émissions scientifiques du service sera différent. On se sentira moins obligé de promouvoir les sciences. De plus, les collaborateurs des émissions sont désormais surtout des spécialistes des médias, c'est-à-dire des animateurs ou des journalistes.

3.3.2 Nouveaux collaborateurs et nouveau contenu

De fait, c'est l'organisation presque complète de Radio-Collège qui se renouvelle à la fin des années 1940. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, c'est à cette époque que le comité pédagogique s'efface. Puis, au même moment, l'équipe de réalisateurs se modifie. En 1950, Gérard Lamarche devient directeur du service, puisque Aurèle Séguin s'occupe désormais de mettre sur pied le service de télévision francophone de Radio-Canada. Lamarche s'entoure de nouveaux réalisateurs : Marc Thibault et Raymond David. Ce dernier remplacera Lamarche comme directeur en 1953. On fait aussi appel à des animateurs plus jeunes.

Ce changement de collaborateurs permet de renouveler le contenu des émissions. Naguère d'une nature surtout descriptive, factuelle ou biographique, elles auront désormais un propos se voulant plus actuel et feront appel à l'esprit critique des

auditeurs⁶⁶. Ces transformations sont dues en grande partie, selon Marie-Thérèse Lefebvre, à l'arrivée d'une « seconde génération de réalisateurs »⁶⁷. En effet, dès sa première année à la tête du service, Gérard Lamarche tente de passer à une nouvelle étape de Radio-Collège en remerciant l'ancien directeur et le Comité pédagogique⁶⁸. Puis, la saison suivante (1951-1952), dans son texte d'introduction au programme-horaire, il souligne l'effort déployé en cette nouvelle saison pour rejoindre un plus large public et, par le fait même, pour modifier l'orientation du service : « Nous avons bien conscience de donner une nouvelle orientation et une importance accrue aux émissions de Radio-Collège en déplaçant ainsi et en augmentant notre public auditeur »⁶⁹.

En plus de modifier les heures d'antenne pour qu'elles soient plus généralement accessibles, Radio-Collège choisit désormais, selon Lefebvre qui a particulièrement étudié le contenu des émissions de cette période, des thématiques beaucoup plus ancrées dans la réalité contemporaine⁷⁰. Radio-Collège se révèle désormais comme un ensemble d'émissions culturelles plutôt qu'une production spécifiquement pédagogique et scientifique. Raymond David témoigne de cette transformation dans le programme-horaire de la saison 1953-1954 :

Se présentant à l'origine comme un complément des études secondaires, nos émissions ont peu à peu oublié les cadres qui les limitaient. Si bien que Radio-Collège est devenu, aujourd'hui, un instrument de culture pour

⁶⁶ Marie-Thérèse Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 242.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 240.

⁶⁸ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1950-1951*, Montréal, Société Radio-Canada, 1950, p. 2.

⁶⁹ Plusieurs émissions sont maintenant diffusées en fin de soirée : Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1951-1952*, Montréal, Société Radio-Canada, 1951, p. 2.

⁷⁰ M. Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », p. 240.

tous les publics, chacun choisissant sa nourriture là où sa curiosité et son intérêt le portent⁷¹.

Pierre Pagé explique, quant à lui, les transformations du contenu de Radio-Collège par le besoin de s'accommoder d'un nouveau média : la télévision. Celle-ci impose une réflexion à l'organisation de Radio-Collège⁷². Les contenus et les collaborateurs sont alors repensés. Pagé n'a effectivement pas tort, puisque le directeur du service de l'époque, Raymond David, déplore qu'avec « la venue de la télévision, il sera désormais impossible d'opérer avec la même efficacité »⁷³.

Cependant, malgré les changements survenus à la fin des années 1940 et qui persisteront jusqu'à la cessation des activités du service en 1956, Radio-Collège n'aurait pas pu connaître le succès qu'on lui accorde sans le travail acharné des collaborateurs et de la direction des premières années. À cet égard, Gérard Lamarche rend hommage aux pionniers du service :

Ces succès remportés, et à peine soulignés ici sont dus pour une large part à tous nos collaborateurs : titulaire, conférenciers et auteurs qui se sont imposés à l'attention de notre vaste auditoire par leur compétence et leurs travaux⁷⁴.

Puis, quatre ans plus tard, Raymond David fait le même constat :

C'est parce qu'ils bénéficient de l'expérience des années passées que les responsables de Radio-Collège, connaissant la plupart des milieux d'activité intellectuelle, peuvent sélectionner les conférenciers ou auteurs de talent et en découvrir de nouveaux⁷⁵.

⁷¹ Société Radio-Canada, *Radio-Collège : Programme horaire de la treizième saison, 18 octobre 1953 au 26 mars 1954*, Montréal, Société Radio-Canada, 1953, p. 2.

⁷² Pierre Pagé, *Radiodiffusion et culture savante au Québec les cours universitaires à la radio, le Service de Radio-Collège, le théâtre de répertoire international*, Montréal, Maxime, 1993, p. 91.

⁷³ Raymond David, *L'émission éducative à Radio-Canada*, document dactylographié, Service de documentation et archives de Radio-Canada, Dossier de production de *Radio-Collège* (documents internes), 10 mai 1954, p. 4.

⁷⁴ Radio-Collège, *Programme-horaire de la saison 1950-1951*, p. 2.

⁷⁵ R. David, *L'émission éducative à Radio-Canada*, p. 3.

Dans les années 1950, Radio-Collège joue le rôle de précurseur de la Révolution tranquille que l'historiographie lui a attribué. La société québécoise et ses institutions sont questionnées. Le public visé est beaucoup plus large et âgé. Toutefois, c'est grâce à la persévérance et à l'excellent travail des artisans et des collaborateurs de la décennie précédente que Radio-Collège a pu se prolonger avec succès jusqu'en 1956.

Conclusion

« Radio-Collège était le témoin d'une naissance, la prise de conscience d'un peuple par le labour de son intelligence et de ses facultés jusque-là maintenues dans les sillons étroits d'une tradition séculaire et immuable », dira Jean Sarrazin, collaborateur de Radio-Collège (1951-1956), lors d'une émission pour souligner l'anniversaire des 20 ans de la création du service¹. Sans vouloir nier l'analyse modernisante de cet ancien conférencier, il faut reconnaître que Radio-Collège s'est révélée à nous de façon plus nuancée, alliant à la fois des aspects modernes et conservateurs. Dans ce mémoire, nous cherchions en effet à savoir jusqu'à quel point ce service d'émissions éducatives s'était avéré un véhicule de modernisation au sein de la société québécoise de la décennie 1940. Après avoir étudié le contenu des causeries, le fonctionnement du service et l'implication de certains collaborateurs, il devenait impossible de dresser un portrait univoque de Radio-Collège.

Certes, il faut le reconnaître, ce service d'émissions éducatives possède des traits innovateurs dans les années 1940. Cette caractéristique se retrouve particulièrement dans les efforts des scientifiques du service à vouloir poursuivre leur œuvre de promotion des sciences et de modernisation du champ scientifique au Canada français. Toutefois, comme nous le suggérons aussi dans notre hypothèse de départ, les collèges classiques, institutions traditionnelles et élitistes d'enseignement, ont vu dans leur association avec Radio-Collège un moyen d'assurer leur conservation. Radio-Collège participe en

¹ Jean Sarrazin, *Émission anniversaire... « Radio-Collège »*, texte de l'émission radiophonique diffusée le 2 octobre 1961, Service de documentation et archives de Radio-Canada, Dossier de production de *Radio-Collège* (documents internes), p. 3.

conséquence au maintien du réseau d'enseignement secondaire qui a fait la particularité du Canada français depuis le 19^e siècle.

D'abord, pour mieux saisir Radio-Collège, nous avons étudié son fonctionnement. C'est alors que nous avons pu comprendre l'ampleur et le type d'influence qu'a cherché à obtenir ce projet radiophonique. Radio-Collège voulait jouer le rôle d'une radio scolaire, et ce, malgré le refus du gouvernement provincial québécois et du département de l'Instruction publique d'y collaborer. La finalité de ce service de la radio française de Radio-Canada fut effectivement d'enseigner aux jeunes par le biais des ondes. On tenta notamment de faire des émissions de Radio-Collège un complément de formation pour les collégiens. En prenant en considération de tels efforts, il nous est impossible de mettre en doute l'intention de Radio-Collège d'influencer le monde de l'éducation au Canada français.

Nous avons aussi découvert, suite à l'analyse d'un échantillon de lettres d'auditeurs, que malgré la volonté d'attirer surtout un public de collégiens, Radio-Collège fut écoutée, à priori, par un auditoire majoritairement féminin. Qui plus est, grâce à l'expansion du réseau français de Radio-Canada dans les années 1940, Radio-Collège fut diffusée dans un nombre croissant de régions. En somme, nous ne pouvons nier la modernité de ce service d'émissions éducatives incarnée ici dans la démocratisation du savoir.

Par contre, dans la deuxième partie de notre mémoire où nous avons étudié l'implication des collèges classiques dans ce projet radiophonique, des traits plus traditionnels du

service se sont révélés. Par exemple, le comité pédagogique de Radio-Collège est composé de dirigeants du Comité permanent de l'enseignement secondaire, responsables des programmes pour les collèges classiques affiliés à l'Université de Montréal et à l'Université Laval. Même si pour le Comité permanent de l'enseignement secondaire Radio-Collège a comme rôle de moderniser l'enseignement classique, elle fait néanmoins la promotion de certaines valeurs conservatrices associées à l'institution du collège classique. Radio-Collège vise notamment à former et encadrer les jeunes collégiens. Ainsi, la formation que dispense le service, tout comme celle des collèges classiques, en est une non-utilitaire, basée sur la suprématie de la culture générale sur les savoirs pratiques et permettant de développer de nombreuses habiletés intellectuelles. Dès lors, le contenu des émissions de Radio-Collège se rapporte amplement aux humanités gréco-latines et à une culture générale basée sur la nation et la religion.

Plusieurs collaborateurs de Radio-Collège étaient d'ardents défenseurs du système scolaire traditionnel. Étant pour la plupart diplômés des collèges classiques, ils ont, en conséquence, un bagage culturel particulier caractérisé par l'idéologie humaniste. Bref, les collaborateurs de Radio-Collège, maintes fois considérés comme modernisateurs, sont aussi héritiers d'une tradition qu'ils entendent prolonger.

La tension entre tradition et modernité est particulièrement présente chez les membres de la communauté scientifique canadienne-française de la première moitié du 20^e siècle collaborant à Radio-Collège. Comme nous l'avons constaté dans le troisième et dernier chapitre, ceux-ci s'impliquent dans de nombreux débats. Leur but est évidemment de

faire la promotion des sciences pour permettre le développement du champ scientifique au Québec. Un des moyens alors utilisés par les hommes de sciences canadiens-français est la vulgarisation de masse : il s'agit de rehausser, au sein de la population, une culture scientifique générale jugée déficiente. C'est pourquoi dans les années 1940, plusieurs membres de la communauté scientifique s'associent à Radio-Collège. Les émissions scientifiques du service promeuvent les sciences, mais, plus encore, elles sont révélatrices des combats entrepris par les scientifiques canadiens-français. Par exemple, le thème du nationalisme transparait dans le contenu des émissions. Les titulaires scientifiques de Radio-Collège considèrent effectivement que l'étude et les compétences scientifiques sont essentielles à la survie du Canada français. C'est dans cette optique que les carrières et les études scientifiques seront encouragées à Radio-Collège.

Les sciences ne sont donc pas pensées d'un point de vue complètement moderne puisqu'elles ne sont pas traitées de manière autonome². Ainsi, même s'ils sont critiques de certains éléments du système scolaire traditionnel, il faut cependant constater que les scientifiques ne le remettent jamais en cause dans son entièreté. De fait, les hommes de sciences canadiens-français de la première moitié du 20^e siècle se retrouvent entre la culture du collège classique et celle plus contemporaine de la professionnalisation des sciences. Tout ceci permettra au champ scientifique dans la province de se moderniser, puisque dans les années 1950, une différenciation entre les activités de recherche et de vulgarisation des sciences aura lieu.

² Louis LeVasseur, « L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle : une vision du monde en difficile harmonie avec la modernisation de la société québécoise », *Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 14, no 1 (2002), p.40, 41.

En somme, Radio-Collège est le reflet de la société québécoise des années 1940, c'est-à-dire une communauté prise entre la tradition et la modernité. Dans la société québécoise de l'époque, la tradition est surtout représentée par le conservatisme du gouvernement de Maurice Duplessis qui continue d'encourager la mainmise de l'Église catholique sur de très larges segments du système d'éducation. La modernité, pour sa part, est incarnée dans les mouvements réformistes. Justement, dans les années 1950, Radio-Collège développera un point de vue de plus en plus critique à l'égard de la collectivité québécoise et de ses institutions³. C'est ce type de questionnement qui contribuera à l'émergence de la Révolution tranquille dans les années 1960.

³ Marie-Thérèse Lefebvre, « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille », *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 233-275.

Annexe 1

Site Internet sur Radio-Collège

www.disten.com/radiocollege

But du site

Le service d'émissions éducatives de la radio francophone de Radio-Canada, Radio-Collège, dispense auprès du public québécois, pendant 15 ans (1941-1956), un grand nombre de connaissances dans les domaines aussi variés que les sciences, les sciences humaines, la spiritualité et l'art. Le contenu de ces causeries à lui seul pourrait se présenter sous forme d'encyclopédie vu sa richesse et son étendue. Un tel projet, bien qu'il me soit venu à l'idée, aurait pratiquement été l'œuvre d'une vie. C'est pourquoi un projet informatique plus humble, mais tout aussi intéressant, m'a paru plus opportun pour venir enrichir mon mémoire papier.

Adjacent à cette étude, un site Internet sur Radio-Collège présentant le service et diffusant quelques contenus d'émissions est ainsi disponible au www.disten.com/radiocollege. En effet, depuis le début de mon cheminement en maîtrise, j'ai entrepris un travail important pour mieux comprendre ce service dans son ensemble. Des informations recueillies, classifiées et même numérisées qui ne m'ont pas servi directement pour l'écriture de mon mémoire dormaient dans mon ordinateur. Ces informations ont été récupérées pour la conception du site Internet sur Radio-Collège. En somme, le but de ce site est d'être une référence sur ce qui concerne ce service de radio

éducative et de récupérer quelques éléments du travail de dépouillement et d'analyse fait durant le cheminement menant à l'écriture du mémoire.

Après une réflexion sur l'utilisation du Web 2.0 et d'Ajax¹ dans les sciences humaines, j'ai décidé de tenter de présenter un contenu scientifique, mais dans un format agréable à utiliser. C'est pourquoi certains éléments de mon site Web sur Radio-Collège sont montrés de manière plus dynamique que dans les sites Internet traditionnels.

Technologies utilisées

Ce qui est innovateur dans mon site Web, ce n'est pas l'utilisation de nouveaux langages de programmation, mais plutôt l'emploi de plusieurs langages dans le but de rendre la visite sur le site agréable pour les utilisateurs. En effet, pour faciliter l'accessibilité, c'est-à-dire pour que le plus grand nombre d'utilisateurs ait accès au site et à son contenu, j'ai utilisé le langage de balisage HTML pour structurer mes pages. Puis, comme le recommande le W3C², je me suis servie d'une feuille de style (CSS) pour définir la présentation. C'est la feuille de style qui détermine les éléments de présentation, comme les couleurs ou les polices d'écriture.

¹ Le Web 2.0 est la deuxième génération des services et des communautés disponibles en ligne. Ce concept met particulièrement l'accent sur le dynamisme des applications Web, tout comme l'Ajax qui, lui, est une approche permettant l'utilisation conjointe de plusieurs technologies (HTML, JavaScript, XMLHttpRequest, DOM, XML, CSS).

Ma réflexion sur l'utilisation du Web 2.0 et d'Ajax dans les sciences humaines est publiée sur Internet à l'adresse suivante : <http://pages.usherb.ca/kpetit/hst781/>.

² Le W3C (World Wide Web Consortium) est un consortium mis sur pied dans le but de promouvoir la compatibilité de certaines technologies Web comme le HTML, CSS ou bien XML. En somme, il supervise le développement de plusieurs langages Web.

W3C, *W3C World Wide Web Consortium* [en ligne], adresse URL : <http://www.w3.org/>, page consultée le 15 novembre 2007.

Enfin, c'est le JavaScript et le PHP qui permettent de créer les éléments dynamiques. Ce qui fait toute la différence dans l'approche Ajax³ est l'objet XMLHttpRequest. Ce dernier est un simple script Java qui manipule et échange des données avec le serveur de manière asynchrone, c'est-à-dire sans que le serveur ait à télécharger toute la page Web. En somme, l'objet XMLHttpRequest exécute le téléchargement des informations requises seulement. Les sites utilisant Ajax offrent à leurs utilisateurs une expérience Web beaucoup plus interactive. Cette technologie s'inscrit dans la nouvelle génération du Web : le Web 2.0.

Description du site

1. Présentation du site

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/index.php>

Dans cette section, le but du site et ma démarche sont présentés. Chaque partie du site est aussi l'objet d'une brève explication.

2. Radio-Collège

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/radiocollege.php>

En plus de la présentation générale du service, je propose dans cette section une ligne du temps (timeline.php), une affiche intitulée *Radio-Collège : l'ouverture d'un espace d'expression dans le Québec des décennies 1940 et 1950* et exposée à la Journée de la recherche 2007 de l'Université de Sherbrooke (affiche.php) et quelques statistiques sur Radio-Collège (statistiques.php).

³ Pour mieux comprendre comment fonctionne l'approche Ajax, je vous suggère d'aller lire <http://pages.usherb.ca/kpetit/hst781/ajax.php>

3. Collaborateurs

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/collaborateurs.php>

Cette page dresse le portrait des gens qui ont collaboré aux émissions radiophoniques de Radio-Collège. Une liste des noms des collaborateurs, les saisons auxquelles ils ont participé, ainsi que leur formation y sont affichées. Pour certains collaborateurs, il est aussi possible d'accéder à quelques notes biographiques et à une photo.

4. Émissions à l'horaire

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/horaire.php>

C'est un portrait rapide du contenu des émissions de Radio-Collège que je tente de reproduire dans cette section. Cette dernière présente l'horaire des émissions du service de Radio-Collège par saison. Pour certaines émissions, une liste des sujets abordés durant l'année est aussi disponible. En outre, des images des programmes-horaires y sont exposées.

5. Textes, extraits sonores et publications

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/extraits.php>

Cette page propose des extraits des émissions de Radio-Collège. J'y exhibe certains des textes originaux, quelques passages d'ouvrages contenant des textes des causeries présentées en ondes et deux extraits sonores de l'émission « La cité des plantes » animée par le frère Marie-Victorin.

6. Analyse (mémoire)

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/memoire.php>

Un résumé et une version du mémoire en format PDF y sont présentés.

7. Commentaires

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/commentaires.php>

Cette section n'est pas un forum, mais un endroit pour faciliter la correspondance entre les internautes et moi-même. J'y invite les gens à me faire parvenir leurs souvenirs de Radio-Collège ou des commentaires sur le site. Un formulaire est disponible pour faciliter l'envoi de courriels.

8. Remerciements

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/merci.php>

Dans cette page, je remercie les gens qui m'ont aidée pour la conception du site Web et pour l'écriture de mon mémoire.

9. Plan du site

<http://disten.com/kpetit/radiocollege/plan.php>

Cette section est composée de liens hiérarchiques vers toutes les pages du site Web.

Bibliographie

Sources

Service de documentation et archives de Radio-Canada

Publications et correspondances de Radio-Canada

Dossier de production de Radio-Collège (documents internes)

Programmes-horaires de Radio-Collège (de la saison 1941-1942 à la saison 1955-1956)

Rapports annuels de Radio-Canada (1940 à 1957)

Enregistrements sonores

Société Radio-Canada. *Entrevues avec quelques-uns des premiers initiateurs de Radio-Collège*. Enregistrement radio, diffusé le 1^{er} février 1974, 44 minutes, ruban audio analogique.

Textes des émissions sur microfilms

RC-3

Connaître le Canada (1949-1950)

Les carrefours de l'histoire (1956)

RC-5

De la renaissance à la résistance (1945-1946)

Nos romanciers et leurs personnages (1952-1953)

RC-7

La revue des lectures (1947-1948)

L'âme des peuples à travers leur littérature (1950-1951)

RC-9

L'art dans la vie (1952-1953 à 1955-1956)

RC-10

La musique et son langage (1950-1951)

RC-16

Chronique de la vie conjointe (1954-1955)

RC-17

Le courrier de Radio-Collège (1944-1945)

Les cercles d'études de Radio-Collège (1946-1947)

Division des archives de l'Université de Montréal

Fonds Fernand Séguin P241

P241/E, 3 *Émissions radiophoniques*

Fonds Georges Préfontaine, P1

P1/A, 340 *Dossier thématique : « Concours de zoologie » (1944)*

P1/A, 341 *Dossier thématique : Conférences radiophoniques (1944-1946)*

P1/A, 342 *Dossier thématique : La correspondance et le programme du congrès de 1946 de Radio-Collège*

Fonds de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, E118

E118/E1, 35 *Conférences de Marie-Victorin*

E118/E3, 2 *Cours radiophoniques*

Fonds Jules Brunel P149

P149/B4 *Dossier thématiques personnels : Causeries*

Fonds Léon Lortie P135

P135/C *Émissions radiophoniques*

P135/ G *Documents relatifs à l'enseignement*

Sources imprimées

DePARVILLEZ, A. et M. MONCAREY. *Littérature française. Nouvelle édition revue et complétée*. Paris, Beauchesne et ses fils, 1952, 346 p.

DESMARCHAIS, Rex. « La radio et l'éducation, entretien avec Aurèle Séguin ». *L'École canadienne*, vol. 22, no 5 (1947), p. 273-276.

FRIGON, Augustin. « Education by radio ». *Revue trimestrielle canadienne*, vol 16, no 2 (1930), p. 150-160.

SÉGUIN, Aurèle. « Radio as an Aid to Learning ». Dans Richard M. Sauders, éd., *Education for tomorrow: a series of lectures organized by the Committee Representing*

the Teaching Staff of the University of Toronto, Toronto, University of Toronto Press, 1946, p. 94-107.

L'Enseignement secondaire au Canada (dépouillé au complet de 1940 à 1956)

Publications des causeries de Radio-Collège

BOURGOIN, Louis. *Savants modernes. Leur vie. Leur œuvre*. Montréal, Éditions de l'Arbre, 1947, 367 p.

BOURGOIN, Louis. *Histoire des sciences et de leurs applications*. Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, tome I, 325 p.

BOURGOIN, Louis. *Histoire des sciences et de leurs applications*. Montréal, Éditions Chantecler, 1949, tome II, 205 p.

BOURGOIN, Louis. *Histoire des sciences et de leurs applications*. Montréal, Éditions Chantecler, 1949, tome III, 195 p.

DION, Alcantara o.f.m.. *Orientations*. Montréal, Éditions Pax et Bonum, 1945, 267 p.

GOUIN-DÉCARIE, Thérèse. *De l'adolescence à la maturité*. Montréal, Éditions Fides, 1955, 167 p.

LLEWELLYN, Robert E. *L'actualité du Bonhomme*. Montréal, Éditions Fides, 1947, 156 p.

LLEWELLYN, Robert E. *La sagesse du Bonhomme*. Montréal, Éditions Fides, 1945, 171 p.

MALO, Adrien. *Clartés d'évangile sur nos sentiers*. Montréal, Éditions Franciscaines, 1947, 273 p.

TANGHE, Raymond. *Initiation à la géographie humaine*. Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1943, 198 p.

TANGHE, Raymond. *Géographie économique du Canada*. Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1944, 278 p.

TANGHE, Raymond. *Esquisse américaine*. Montréal, Éditions Fides, 1945, 252 p.

TANGHE, Raymond. *Itinéraire canadien*. Montréal, Éditions B. D. Simpson, 1947, 231 p.

TESSIER, Albert. *Canadiennes*. Montréal, Éditions Fides, 1946, 160 p.

TESSIER, Albert. *Pèlerinages dans le passé*. Montréal, Éditions Fides, coll. « Radio-Collège », 1942, 212 p.

VALLERAND, Jean. *Introduction à la musique*. Montréal, Éditions Chanteclerc, 1949.

Études

Études générales

Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le jour, 1992, 646 p.

LINTEAU, Paul-André, et al. *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*. Montréal, Éditions du Boréal, 1989, p. 402-417.

La modernité au Québec

BEAUCHEMIN, Jacques, Gilles BOURQUE et Jules DUCHASTEL. « L'Église, la tradition et la modernité ». *Recherches sociographiques*, vol. 32, no 2 (1991), p. 175-197.

DE BONVILLE, Jean. *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, 223 p.

DE BONVILLE, Jean. *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*. Québec, Presses de L'Université Laval, 1988, 416 p.

BOURQUE, Gilles et Jules DUCHASTEL. *Restons traditionnels et progressifs*. Montréal, Boréal, 1988, 399 p.

LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ, dir. *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 319 p.

LAVOIE, Elzéar. « La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950) ». Dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 253-298.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. « Penseurs, passeurs de la modernité dans le Québec des années cinquante et soixante ». Dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dir., *Construction de la modernité au Québec : Actes du colloque international* (Montréal, 6, 7 et 8 novembre 2003), Montréal, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 53-64.

MARTIN, Michèle, Béatrice RICHARD et Dina SALHA, « La pré-modernité de Radiomonde : un pas hésitant vers un Québec moderne ». *Histoire sociale*, vol. 33, no 65 (2000), p. 37-57.

MICHAUD, Ginette et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, dir. *Construction de la modernité au Québec : Actes du colloque international* (Montréal, 6, 7 et 8 novembre 2003). Montréal, Lanctôt Éditeur, 2004, 380 p.

RUDIN, Ronald. « La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no 2 (hiver 1995), p. 9-42.

RUDIN, Ronald. « Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing ». *Canadian Historical Review*, vol. 73, no 1 (mars 1992), p. 30-61.

Radio

BEATTIE, Eleanor. *Public Education in the Mass Media: National Farm Radio Forum on CBC Radio*. Thèse de doctorat, Montréal, Université Concordia, 1999, 319 p.

BEAUCHAMP-FORGET, Jacques. *Radio et civilisation au Canada français*. Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris, 1948, p. 124-143.

BOILY, Caroline. *Les usages scolaires du cinéma, de la radio et de la télévision à la commission des écoles catholiques de Montréal, 1920-1970*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, 259 p.

CANUEL, Alain. « La censure en temps de guerre : Radio-Canada et le plébiscite de 1942 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no 2 (1998), p. 217-242.

CANUEL, Alain. « Augustin Frigon et la Radio Nationale au Canada ». *Scientia Canadensis*, vol. 19 (1995), p. 29-50.

FARIS, Ron. *The Passionate Educators: Voluntary Associations and the Struggle for Control of Adult Educational Broadcasting in Canada 1919-1952*. Toronto, Peter Martin Associates Ltd., 1975.

FILION, Michel. *Radiodiffusion et société distincte. Des origines de la radio jusqu'à la Révolution tranquille au Québec*. Laval, Méridien, 1994, 239 p.

LAMBERT, Richard S. *School Broadcasting in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1963, 223 p.

LAVOIE, Elzéar. « Gérard Morisset et les médias du Canada français ». Dans Musée du Québec, *À la découverte du patrimoine avec Gérard Morisset. Exposition présentée au Musée du Québec du 4 février au 1^{er} mars 1981*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1981, p. 171-192.

LAVOIE, Elzéar. « L'évolution de la radio au Canada français avant 1940 ». *Recherches sociographiques*, vol. 12, no 1 (janvier - avril 1971), p. 17-49.

LEFEBVRE, Marie-Thérèse. « Radio-Collège (1941-1956) : un incubateur de la Révolution tranquille ». *Les Cahiers des dix*, no 60 (2006), p. 233-275.

NIELSEN, Greg Marc. *Le Canada de Radio-Canada : Sociologie critique et dialogisme culturel*. Toronto, Éditions du Gref, Coll. Theoria, no 4, 1994, 202 p.

PAGÉ, Pierre. « Cinquante ans d'émissions religieuses à la radio québécoise, 1931-1982. De l'apologétique au dialogue avec les grandes religions ». *SCHEC, Études d'histoire religieuse*, vol. 68 (2002), p. 7-23.

PAGÉ, Pierre. « Édouard Montpetit et Henri Letondal, les créateurs d'une radio éducative : *L'Heure provinciale* (1929-1939) ». *Fréquence – Frequency*, no 3-4 (1995), p. 55-86.

PAGÉ, Pierre. *Radiodiffusion et culture savante au Québec les cours universitaires à la radio, le Service de Radio-Collège, le théâtre de répertoire international*. Montréal, Maxime, 1993, 133 p.

PAGÉ, Pierre et Jacques BELLEAU. « Jalons pour une histoire de la radio du Québec 1940 – 1965 ». *Communication et information*, vol. 4, no 2 (hiver 1986), p. 116-122.

PEERS, Frank. *The Politic Broadcasting 1920-1951*. Toronto, University of Toronto Press, 1969, 466 p.

PLANTE, Denis. « Radio-Collège : les premières heures de l'enseignement à distance. Histoire d'un succès de la radio publique de langue française » [en ligne], *Forum*, vol. 35, no 18 (29 janvier 2001), adresse URL : http://www.forum.umontreal.ca/numeros/2000_2001/forum_01_01_29/article10.html.

PROULX, Gilles. *La radio d'hier à aujourd'hui*. Montréal, Libre expression, 1986, 187 p.

RABOY, Marc. *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion*. Trad. de l'anglais par Pierre Desrosiers. Québec, Les Presses de l'Université Laval/Montréal, Éditions Liber, 1996, 569 p.

VIPOND, Mary. *Listening in the First Decade of Canadian Broadcasting 1922-1932*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992, 380 p.

VIPOND, Mary. *The Mass Media in Canada*. Toronto, James Lorimer & Company, Publishers, 1992, 206 p.

WEIR, E. Austin. *The Struggle for National Broadcasting in Canada*. Toronto, The Canadian Publishers, 1965, 477 p.

Éducation

AUDET, Louis-Philippe. *Histoire de l'enseignement au Québec 1840-1971*. Tome 2, Montréal, Hotl, Rinehart et Winston ltée, 1971, 496 p.

CHARLAND, Jean-Pierre. *Histoire de l'éducation au Québec. De l'ombre du clocher à l'économie du savoir*. Montréal, ERPI, 2005, 205 p.

CINQ-MARS, Jean. *Histoire du collège Sainte-Marie de Montréal 1848-1969*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, 517 p.

CORBO, Claude. *Les jésuites québécois et le cours classique après 1945*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, coll. Cahiers des Amériques, 2004, 404 p.

CORBO, Claude. *La mémoire du cours classique. Les années aigres-douces des récits autobiographiques*. Montréal, Les Éditions Logiques, 2000, 446 p.

GAGNON, Nicole. « L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire* ». *Recherches sociographiques*, vol. 4, no 2 (1963), p. 167-200.

GAGNON, Robert. *Histoire de la Commission des écoles catholiques de Montréal*. Montréal, Éditions du Boréal, 1996, 400 p.

GAGNON, Robert. « Capital culturel et identité sociale : les fonctions sociales du discours sur l'encombrement des professions libérales au XIXe siècle ». *Sociologie et sociétés*, vol. 31, no 2 (octobre 1989), p. 129-146.

GALARNEAU, Claude. *Les collèges classiques au Canada français*. Montréal, Fides, 1978, 287 p.

GERVAIS, Jean-François et Jean HÉNAIRE. « L'enseignement des sciences dans les collèges classiques, XIXe et XXe siècles ». *Recherches sociographiques*, vol. 15, no 1 (1974), p. 119-126.

GOULD, Jean. « Des bons pères aux experts ». *Société*, no 20-21 (été 1999), p. 111-188.

HAMEL, Thérèse. *Un siècle de formation des maîtres au Québec 1836-1939*. Montréal, Éditions Hurtubise, coll. psychopédagogie, 1995, p. 374.

HAMEL, Thérèse. « Obligation scolaire et travail des enfants au Québec : 1900-1950 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 1 (été 1984), p. 39-58.

HUBERT, Ollivier. « Petites écoles et collèges sulpiciens ». Dans Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion 1657-2007*, Montréal, Éditions Fides, 2007, p. 395-444.

LEVASSEUR, Louis. « L'enseignement dans les collèges classiques au XXe siècle : une vision du monde en difficile harmonie avec la modernisation de la société québécoise ». *Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 14, no 1 (2002), p. 35-66.

MARSHALL, Dominique. *Aux origines sociales de l'État-providence. Familles québécoises, obligation scolaire et allocations familiales 1940-1955*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1998, 317 p.

MELLOUKI, M'Hammed. *Savoir enseignant et idéologie réformiste. La formation des maîtres (1930-1964)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 392 p.

ROCHETTE, Johanne. *Les débats sur l'enseignement des sciences dans les collèges classiques au Québec, 1929-1953*. Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991, 375 p.

SAVARD, Pierre. « Les collèges classiques au Canada français ». *Proceedings of the annual meeting of the Western Society for French History*, 1982, p. 300-311.

THIVIERGE, Nicole. *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 475 p.

TURCOTTE, Paul-André. « Sécularisation et modernité : Les frères éducateurs et l'enseignement secondaire public 1920-1970 ». *Recherches sociographiques*, vol. 30, no 2 (1990), p. 229-248.

VOISINE, Nive. *Les Frères des écoles chrétiennes au Canada. Tome 2 : Une ère de prospérité, 1880-1946*. Sainte-Foy, Éditions A. Sigier, 1987.

Sciences

CARLE, Paul et Jean-Claude GUÉDON. « Vulgarisation et développement des sciences et des techniques. Le cas du Québec (1850-1950) ». Dans Daniel Jacobi et Bernard Schiele, *Vulgariser la science, le procès de l'ignorance*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, 1988, p. 192-219.

CHARTRAND, Luc, Raymond DUCHESNE et Yves GINGRAS. *Histoire des sciences au Québec*. Montréal, Éditions du Boréal, 1987, 487 p.

DANDURAND Pierre et Marcel FOURNIER. « Développement de l'enseignement supérieur, classes sociales et luttes nationales au Québec ». *Sociologies et sociétés*, vol. 12, no 2 (1980), p. 101-131.

DESCARRIES-BÉLANGER, Francine, Marcel FOURNIER et Louis MAHEU. « Le Frère Marie-Victorin et les “petites sciences” ». *Recherches sociographiques*, vol. 20, no 1 (1979), p. 7-39.

DUCHESNE, Raymond. « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940) ». Dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 189-230.

DUCHESNE, Raymond. *La science et le pouvoir au Québec (1920-1965)*. Québec, Éditeur officiel du Québec, coll. « La Documentation québécoise », 1978, 126 p.

FOURNIER, Marcel. « Intellectuels de la modernité et spécialistes de la modernisation ». Dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, dir., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 231-250.

FOURNIER, Marcel. *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, 239 p.

FOURNIER, Marcel. « Édouard Montpetit et l'université moderne ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 1 (juin 1982), p. 3-29.

FOURNIER, Marcel. « Culture savante et style de vie. Les intellectuels dans le Québec de naguère ». Dans Fernand Dumont, dir., *Cette culture que l'on appelle savante*, Québec, IQRC/Leméac, coll. « Question de culture », 1981, p. 131-165.

FOURNIER, Marcel et Louis MAHEU. « Nationalisme et nationalisation du champ scientifique québécois ». *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 2 (1975), p. 89-113.

FOURNIER, Marcel, Annick GERMAIN, Yves LAMARCHE et Louis MAHEU. « Le champ scientifique québécois : structure, fonctionnement et fonctions ». *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no 1 (1975), p. 119-131.

GAGNON, Hervé. *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIXe siècle*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 1999, 241p.

GAGNON, Robert. *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal. La montée des ingénieurs francophones*. Montréal, Éditions du Boréal, 1991, 526 p.

GINGRAS, Yves. « Le rôle d'intellectuel des scientifiques québécois ». Dans Manon Brunet et Pierre Lanthier, dir., *L'inscription sociale de l'intellectuel*, Québec, Presses de l'Université Laval/Paris, l'Harmattan, 2000, p. 331-340.

GINGRAS, Yves. « Introduction : Marie-Victorin intellectuel ». Dans Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation. Textes choisis et présentés par Yves Gingras*, Éditions du Boréal, Montréal, 1996, p. 7-29.

GINGRAS, Yves. *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993*. Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 268 p.

GINGRAS, Yves. « Science et communauté scientifique, 1910-1993 ». Dans Robert Lahaise, dir., *Le Devoir : reflet*, Montréal, HMH, 1994, p. 215- 236.

GINGRAS, Yves. « L'institutionnalisation de la recherche en milieu universitaire et ses effets ». *Sociologie et sociétés*, vol. 23, no 1 (printemps 1991), p. 41-54.

GINGRAS, Yves. « L'itinéraire du frère Marie-Victorin, F.É.C. (1885-1944) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, no 1 (été 1985), p.77-82.

GUÉDON, Jean-Claude. « Du bon usage de la vulgarisation. Le cas de Marie-Victorin ». Dans Fernand Dumont, dir., *Cette culture que l'on appelle savante*, Québec, IQRC/Leméac, coll. « Question de culture », 1981, p. 82-141.

JANSON, Gilles. *Marcelle Gauvreau : femme de science et éducatrice (1907-1968)*. Longueuil, Société historique du Marigot, 1996, 43 p.

MAHEU, Louis, Francine DESCARRIES-BÉLANGER et Marcel FOURNIER. « La Science au Québec francophone : aperçus sur son institutionnalisation et sur les conditions d'accès à sa pratique ». *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 21, no 3 (1984), p. 245-274.

MALISSARD, Pierrick. *Le mouvement scientifique au Québec et les Cercles des jeunes naturalistes 1931-1971*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, 249 p.